

ANDRE THOMAREL

**LE GUIDE-LEURRE
DE LA REUSSITE**



roman- jeu

DIFFUSION P.



LE GUIDE-LEURRE DE LA RÉUSSITE

EFFET EXPERT

Le thème du *GUIDE-LEURRE DE LA RÉUSSITE* est celui de la volonté, de la souffrance, du déchirement, de la présomption d'un héros social qui voudrait modifier l'essence profonde de son être pour échapper à la tentation du désespoir induite par les évolutions stratégiques de son Entreprise. Dans son huis clos, il écoute son guide qui lui donne les conseils qui doivent opérer la transformation morale et le mener à sa réussite.

Mais que les instructions soient innocentes, violentes ou provocantes, ou qu'elles s'inscrivent dans les registres de la dérision, du grotesque, de la caricature ou de l'humour sur arrière-plan de « mondialisation », c'est au lecteur, qui circulera dans le labyrinthe en même temps que le héros, à les interpréter pour qu'elles lui deviennent, s'il y a lieu, ou une réponse ou un exutoire à ses propres interrogations.

ANDRE THOMAREL

**LE GUIDE-LEURRE
DE LA REUSSITE**



roman- jeu

DIFFUSION P.

ANDRÉ THOMAREL

**LE GUIDE-LEURRE
DE LA RÉUSSITE**

ROMAN-JEU

**ou
comment réussir
en six mois
sans rien prouver**

DIFFUSION P.

Le Guide-leurre de la réussite, texte intégral (ISBN 2-9513312-0-7), a été publié pour la première fois en 1999. *Le Guide-leurre de la réussite 2* (texte condensé), et *La jeune fille et la boule* ont été publiés en un livre tête-bêche par DP. en 2002 et 2003 (ISBN 2-9513312-1-5 ; ISBN 2-9513312-2-3), augmenté de *Rendez-vous* en mars 2004 (ISBN 2-9513312-3-1) et janvier 2006 (ISBN 2-9513312-4-X : 5^e édition)

*

Le Guide-leurre de la réussite 2 (texte condensé), et *Réflexions et Maximes* de Vauvenargues (maximes posthumes choisies) ont été publiés en un livre tête-bêche, augmenté de *La jeune fille et la boule* en décembre 2006 (ISBN 2-9513312-5-8), et de *Rendez-vous* en janvier 2009 (ISBN 978-2-9513312-7-3 : 6^e édition)

*

Dépôts légaux

DIFFUSION P.
4, villa de la Dame Blanche
94120 Fontenay-sous-Bois

Le Guide-leurre de la réussite d'André Thomarel (texte intégral)
Réflexions et Maximes de Vauvenargues (maximes posthumes intégrales)

(ISBN 2-9513312-6-6)
Dépôt légal : juin 2008/DLE-20080718-40740
ISBN 978-2-9513312-6-6
Dépôt légal : janvier 2009

© A. Thomarel et DP.
athomarel@free.fr

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays.

« Tout accusé devant les juges, je le respecte, car dans cet état, fût-il un misérable ou seulement un pauvre type, il est aussi le Héros ; le Héros, parce qu'il lutte en ce moment contre un monstre : le monstre social. »

Henry de MONTHERLANT¹.



PROLOGUE

A qui la faute ?

**Je suis tombé, par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau !**

Brusquement l'inquiétude s'est fixée en vous et, par conséquent, cette vulnérabilité, et cette fragilité, que vous avez toujours combattues, de nouveau révélées, vous exaspèrent et vous crispent.

Dans ce bureau, assis à cette table où vous brassez des rendez-vous en cette fin d'après-midi, vous avez perdu toute notion du temps. Vous n'enregistrez plus que votre propre mouvement intime. En réalité, vous avez cessé de coïncider avec vous-même. Vous êtes tout retiré, dans un rêve éveillé, qui par sa lenteur, sa précision, et sa pesanteur s'est de nouveau imposé à vous et que, comme toujours, vous refusez d'interpréter. Vous voudriez regarder sans voir. Mais le message manifeste du rêve isolant votre faute, donne à votre inquiétude toute son importance et sa signification profonde. Vous voudriez n'en voir que les images les plus mesurées, comme pour vous protéger de toute rupture brutale avec l'assise du passé.

Ce phénomène ne vous est ni neuf ni inconnu : il présage une situation de conflits qui vous apparaît clairement comme ce qui pourrait survenir aujourd'hui de plus détestable, voire d'intenable dans votre vie, car l'enchaînement de ces conflits vous éloigne de plus en plus du normal, de l'indicible plaisir du quotidien.

Cette inquiétude est plus forte que jamais.
Votre agenda ne s'est pas rempli de rendez-vous.
Vous n'êtes pas sur vos objectifs.

Il se fait tard. La plupart des employés sont partis ; les imprimantes ne crépitent plus ; les portes ne claquent plus ; les murmures de la société, ne montent plus jusqu'à vous ; le silence s'est étendu progressivement à tous les bureaux.

Par la fenêtre, dont la vue s'étend aux limites d'un hangar isolé, si appesanti de gris et d'obscurs qu'on ne peut en distinguer les différents détails, éclairé d'aucune lumière, posé là-bas comme un décor inutile, contrastant fortement avec les bâtiments plus proches si violemment éclairés du dedans, vous observez les ombres qui s'étendent de toutes parts. Atténués par l'épaisseur du double vitrage, les bruits extérieurs vous parviennent comme sans appui, cherchant avec agressivité leur tonalité, avant de s'effondrer dans le lointain.

Un éclat de rire féminin se perd dans le couloir ; vous devinez les yeux rieurs, le visage radieux, toujours si animé et si souriant, comme dépouillé de craintes, mais avec quelque chose d'assuré et d'impérieux, de la jeune assistante de la communication et du marketing direct, qui se hâte de partir, déjà tout abandonnée au plaisir de sa soirée.

La gorge contractée, vous repoussez avec répugnance les papiers qui s'étalent sur votre bureau en songeant à ce qui vous attend. « Oui ! encore une sale période qui s'annonce », vous dites-vous, une sale période que vous pouvez qualifier d'ores et déjà, par expérience, de zone morte pour un chargé de comptes : un ghetto moral où l'humiliation primaire et répétitive de votre management y prendra des allures de dogme révélé ; où l'amitié y sera parcimonieuse ; où vos réussites passées ne compteront plus ; où les dés seront pipés ; où l'action n'aura plus ni sa place ni son importance, remplacée par un jeu subtil et ambigu fait

d'acceptations feintes, de sourires contraints, d'imprécations rentrées, de mensonges, de silences. Et pour couronner le tout : la montée de cette angoisse irrépressible stimulée par cet isolement, par cette confusion de signes toujours nouveaux à décoder, par ces impressions latentes de menaces à éviter, vous ramenant, que vous le vouliez ou non, par l'impossibilité où vous vous êtes mis de « fuir », « d'abhorrer », ou de « haïr¹ » au même cul-de-sac : c'est-à-dire à E.

Mais pour combien de temps encore, mon Dieu !
A vous remplir de haine !

L'espace dans lequel vous êtes, sous l'effet du jour qui est tombé, s'est rétréci, comme pour mieux concentrer tout ce désenchantement qui vous pénètre. Vous voudriez aller si vite qu'on ne puisse vous rattraper ; mais vous êtes là, rivé à cette table, avec cette expression de désarroi qu'imprime ce sentiment nouveau pour vous de... disons cette envie de *rupture* qui s'est sournoisement installée en vous.

Énervé, agacé par ce flot d'images qui pour la première fois contrarie votre conscience comme pour vous contraindre à amorcer une révolte ou vous acculer à une action défensive — et bouscule cette espèce de morale faite d'honnêteté, de respect de principe, de rectitude de jugement, qui vous a toujours interdit toutes pensées véritablement critiques envers E. —, vous poussez un juron et vous vous levez brusquement. Vous restez un moment immobile... regardant autour de vous comme si vous cherchiez un objet. Puis vous sortez du bureau et longez le couloir qui semble interminable. Ne pas la craindre cette période ! La regarder en face ! Tenter d'en esquiver les rigueurs, refuser de voir clair vous affaiblirait bien plus, vous entraînerait encore une fois dans cette logique d'échec culpabilisante qui légitimerait à vos propres yeux votre entrée dans ce système d'exclusion où vous seriez contraint comme toujours de jouer, par abandon d'identité, le personnage du perdant. Rôle douteux où l'on n'éprouve nulle estime

de soi et où l'on perd toute dignité. Ce mécanisme d'humiliation vous est bien connu : la faute s'y décline en autant de faits qui déposent contre vous et la condamnation est inévitable, quasi certaine, vous dites-vous en essayant de vous calmer.

Vos pas vous mènent d'instinct vers la salle de réunions. Vous vous arrêtez devant la porte et tendez l'oreille : n'entendant aucun bruit à l'intérieur, vous posez la main sur le bouton ; vous tournez le bouton ; mais vous avez beau le tourner plusieurs fois, rien ne se passe. Perplexe, ressentant subitement l'habituel et troublant malaise, vous reculez pour l'examiner ; vous laissez passer quelques secondes ; vous faites silencieusement quelques pas dans le couloir comme pour vous en éloigner ; puis, sans brusquerie, lentement, vous pivotez sur vous-même et vous vous dirigez de nouveau vers la porte ; vous tournez plus lentement le bouton. Il y a un dé clic presque imperceptible et la porte qui n'était pas fermée s'ouvre. Après avoir jeté un rapide coup d'œil à l'intérieur de la pièce, vous y entrez ; elle est meublée sobrement ; le mur de gauche aligne deux grandes photos encadrées dont l'une représente le portrait de E. ; dans l'angle, près de la porte, des listings s'entassent sur une chaise ; une lumière douce glisse sur la grande table ; on y voit quelques cendriers vides ; le reste de la pièce est plongé dans l'ombre.

Vous vous installez en bout de table, méditatif et plein de pensées, le regard rétréci, les lèvres frémissantes, quelque chose de sombre et de tourmenté dans les traits, le cœur battant, soulevé par un galop intérieur qui est le résultat de cette violente contrariété qui prend en vous une place démesurée ; c'est stupide ! c'est absurde ! Il y a comme un malentendu dans tout cela... parce que, après tout, vous n'êtes fautif en rien, et on ne saurait vous imputer à faute ce dont vous n'êtes pas responsable. Et vous le direz demain à la réunion. Vous la crierez, votre innocence ! Car vous vous êtes toujours donné à fond, évoluant à l'écart des groupes

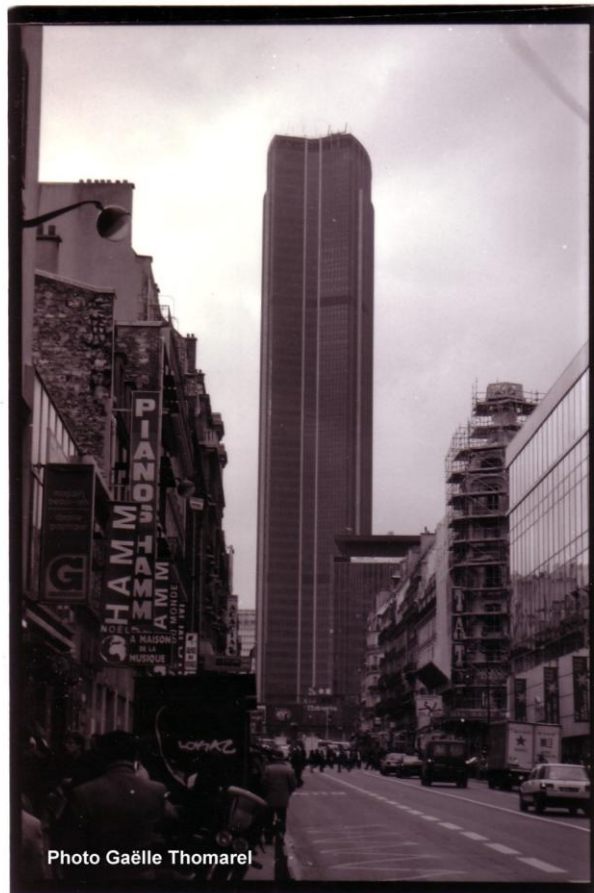


Photo Gaëlle Thomarel

Au mur le portrait de E. se dresse dans un cadre doré...

résignés ; refusant les égarements corporatifs. Vous avez toujours été mesuré, poli et sans amplitude d'humeur, reconnaissant pour chaque prime, respectueux des innombrables homélies de la direction sur les efforts à fournir, entreprenant et flexible, toujours travailleur, dévoué, fidèle, indulgent. Vous n'avez jamais douté de E., malgré bien des raisons d'abattement, ni entretenu de haine dans votre cœur.

Alors ? est-ce votre faute si le marché n'est pas porteur, atone ? Si le taux de croissance annuel de la consommation a été négatif ces deux dernières années au plan national ? Si les achats des ménages en produits manufacturés ont d'une manière spectaculaire chuté cette année ? Si la montée des taux d'intérêt inquiète, ralentit la croissance et contrarie une reprise vigoureuse ? Si la crainte d'un alourdissement des impôts freine la consommation ? Si la politique rejaillit négativement sur l'économie à l'approche des élections ? Si le commerce indépendant, votre segment d'activité, ne cesse de perdre des parts de marché ? Si la direction commerciale n'a pas su négocier avec la grande distribution ? Si la vente par correspondance vous mange la laine sur le dos ?

Reprenant votre souffle, vous en profiterez pour revendiquer quelques réussites, comme le développement brillant de certains de vos grands comptes, ce qui compense en qualité l'étiage de vos résultats.

Mais, est-ce votre faute si vos dernières soumissions, sont restées sans suite conséquence d'une politique de prix mal étudiée, clairement contredite par la loi du marché ? Mais, est-ce votre faute si votre principal client, exsangue, a perdu des parts de marché au profit de pays émergents qui s'acharnent comme un fait exprès à développer une industrie agressive de composants électroniques dans notre propre pays ? Vos mises en garde de l'année dernière, qui s'appuyaient sur des articles prémonitoires parus dans la presse spécialisée, se sont donc révélées exactes. Et vous en profiterez — martelant vos propos alarmistes de l'époque comme une

..

preuve intangible — pour évoquer l'évidente distraction d'une direction commerciale rarement encline à éclairer ou à guider dans les moments cruciaux ; pour évoquer sa stratégie commerciale sans dynamisme et floue dans ses modalités d'application ; ses multiples actions de prospection sans avantages concurrentiels stratégiques ; ses campagnes de communication sans agressivité ; système de défense qui aggravera plutôt votre cas, d'autant que sans vous en rendre compte vous continuerez la litanie de vos reproches : les pseudo-révolutions marketing lassantes, les pénibles revirements stratégiques de la direction générale, les retards de la production, les restructurations perpétuelles et ses laborieux ajustements structurels, les tâtonnements, les changements, les rumeurs d'éviction savamment entretenues, l'anéantissement de vos efforts par une diversification de produits sans fiabilité, sans pérennité.

Est-ce votre faute ?

Sur les raisons de votre prétendu échec, on pourrait dire des choses sensées et fortes, et en analyser honnêtement la nature ; en même temps que vos insuffisances, vos atouts et votre stratégie ; sans oublier l'arbitrage entre le souhaitable et le possible ; donc définir quel degré de convergence de pensées et d'efforts à retrouver des deux côtés ?

Rien d'abscons dans tout cela ! « Qu'on vous donne temps et loisir d'y répondre² ! » Vous souhaiteriez maintenant un peu d'indulgence, voire d'humour ! Qu'on se rappelle vos résultats passés ; votre étonnante productivité au cours de ces toutes dernières années ; votre exigence pour les profits ; vos missions réussies ; votre disponibilité ; votre passion pour E. ; votre respect pour E.

Qu'on fasse maintenant plus appel à votre connaissance des choses, à votre créativité, à votre sens

esthétique, à votre curiosité. Vous aspirez à affirmer toutes ces forces de proposition, de réflexion dont sont porteuses votre vie intérieure et votre vie professionnelle. Que des liens de confiance s'établissent avec la hiérarchie : plus riches, plus intenses, plus prometteurs ! S'il est vrai que vous devez vous exprimer de façon objective par des commandes, vous n'êtes pas... que diable ! vous refusez de n'être pour E. — qui a tout de même bu allègrement quelques années de votre vie — qu'un automate à rapporter des commandes. Votre parcours ne peut se résumer à un pas de danse à trois temps : un temps pour le compliment, un temps pour l'humiliation et un temps pour l'éviction ! et votre perspective maintenant à une seule alternative : démission-licenciement ! Au-delà du droit à l'erreur que vous revendiquez, comme tant d'autres, et pas des moindres, vous ne voyez pas de dualité d'objectifs dans vos propositions, aucune contradiction d'intérêt.

Dans cette salle de réunions, où vous êtes seul comme dans une cage de verre transparent, en isolement total, l'air faussement assuré au centre de votre inquiétude, où tout théoriquement peut se dire, où tout peut se construire et se défaire dans une même journée, où certains jours les mots se murmurent tout bas dans une atmosphère inquiète comme s'il n'y avait pas d'autre air à respirer, où demain les rires éclateront sincères ou crispés, où il arrive que la violence s'exprime au travers de mots vifs, les tempéraments des participants stressés étant aux antipodes, où sous des apparences de complicité, de liberté règne la crainte d'enfreindre les tabous, où la communication se réduit souvent à un lancer de bulles contre un mur de silence pavé de lâchetés, d'adhésions hypocrites ou de discrétions prudentes, où l'on renonce souvent à l'audace d'être soi parce qu'on a peur de tout, la communauté des cadres que vous apercevez d'abord dans une sorte de lointain imprécis, puis rapprochée dans une étonnante image de synthèse profondément liée à votre inquiétude, vous entoure, puis prend place, silencieuse, déjà lassée, ennuyée.

A cause de vous une crainte collective s'est installée en E. Vous êtes devenu le risque à éliminer car vous faussez la règle, puisqu'il y a faute : « Elle a été commise, elle est déclarée, elle est officielle³ ! » Vous perturbez la lente progression de ces hommes et de ces femmes car ils ne sont ni dégagés du conflit ni capables de l'arbitrer équitablement. Vous les suivez du regard : inexpressifs, ils sont tout entier à leur installation ; vous enregistrez gestes et attitudes : ce sont des gestes précis, bizarrement appuyés. Tout dans leur jeu est froid et caricatural, faux et prémédité ; et tous ces signes, qui en quelque sorte objectivent la perception qu'ils ont de vous, vous guident et vous isolent à la fois. Alarmés de ne rien éprouver envers vous, ils prennent des attitudes d'assurance affectées, mécaniques, ce qui leur donne un faux air de famille. Ils savent ce qu'ils vont dire : des arguments fallacieux, des allusions blessantes, des redites, des formules éculées, de vaines généralités, des raisonnements captieux, tout un fatras pseudo-vertueux qui suivra la voix profonde de leur instinct de conservation. Ils savent ce que vous direz.

Cette réunion n'a pas d'importance ; cette réunion est comique et cruelle à la fois ; ils n'y viennent que pour témoigner de leur sentiment de fidélité, de leur totale adhésion à E., dociles à une conscience qui les dépasse, car ils sont les gardiens de la pure doctrine de E. Eux sont dans la règle et en sont soulagés, satisfaits de ne devoir penser que par délégation de E. On vous dessine l'indifférence avec un art consommé, avec juste ce qu'il faut de tension dans les corps pour que cette scène soit intéressante à regarder. Vous n'êtes plus qu'une forme abstraite, rejetée, et ce que vous représentez n'intéresse personne. Les visages qui vous observent furtivement, qui s'épient, sont fermés mais attentifs et ne laissent rien passer de leurs intérêts ni de leurs intrigues. Vous notez qu'ils n'expriment nulle agressivité à votre égard. Les sourires sont polis, figés. On n'entend qu'un bruit feutré dans la pièce.

Cette effervescence silencieuse toute motivée

d'impatience contrôlée vous enveloppe mollement tandis que vous écoutez le rythme ascendant de votre tension ; puis vous échangez d'un air lointain quelques poignées de main gênantes, première étape du rituel perfide d'exécution bien connu.

La force d'évocation de ce plan qui ne dure que quelques secondes, dont l'intensité procède du rapport direct à votre vécu, sa théâtralité, les éléments comiques que vous discernez malgré tout dans son vérisme peut-être un peu trop appuyé, vous obligent à esquisser un sourire.

Partagé entre le désir de rompre cette chaîne d'images, ce que déjà vous vous reprochez comme une nouvelle faiblesse, et une curiosité toute naturelle de en savoir plus sur vous, vous vous calez dans le fauteuil. Vous avancez vos pieds sous la table comme pour chercher un point d'appui ; n'en trouvant pas, vous repliez vos jambes sous le fauteuil ; vous vous immobilisez. Tout se ferme. Une espèce de silence se fait en vous. Votre sensibilité en éveil, tous les ressorts de votre imagination tendus, les yeux baissés sur la table comme un acteur de théâtre tout frémissant s'essayant à visualiser une émotion de son personnage, pour tenter de l'interpréter sans que transparaisse sa propre fragilité nerveuse, le visage empourpré, vous entendez des voix sans chaleur parler de vous ; pas tout ; des fragments ; mais suffisamment pour qu'un vertige de honte et de dégoût vous envahisse comme une souffrance sourde, parce que vous acceptez, au lieu de partir, que ce discours transparent, lassant par son application dans l'humiliation, magistralement organisé pour vous amener d'abord de vous-même à votre propre confusion, puis à votre propre dérision, qui n'appelle pas de répliques, qui est le comble du grotesque, vous soit encore assené.

Vous mettez E. en péril. Peut-on se permettre de perdre dans ce monde concurrentiel ? On dit que vous avez été incohérent et myope, sans imagination ni ténacité ; vous ! donc condamnable et sans excuse. Votre

excellence passée ne compte plus. Il était indispensable de réussir, c'est tout ! A propos, votre structure de résistance nous inquiète ! Craquerait-elle ? Ces situations de stress répétées, consécutives à vos négociations, n'auraient-elles point oblitéré votre caractère ? Rappelez-nous, quels étaient dans le passé vos traits dominants ?

Est-il encore sincèrement possible de vous confirmer à un poste aussi important sans perturber notre bon fonctionnement ?

« Ai-je vocation à être une mauvaise entrepreneuse ? » s'écrie E. sans indignation mais avec un rire de gorge discordant : puis elle enchaîne froidement d'une voix calme et précise, qui semble s'échapper des coulisses d'un théâtre, sur votre manque de méthodologie, votre instinct émoussé, votre intelligence commerciale et marketing assombrie, votre manque de plasticité aux autres, et sur quelques obscurités insignifiantes de votre passé. « Vous avez cessé d'être une force de proposition ! » lance-t-elle. Et votre âge devenant un facteur aggravant : « Après tout, il faut bien donner leur chance aux jeunes ! Y avait-il toutes ces années passées une véritable osmose entre nous et vous ? Une même vision ? Etre compétent à quelque échelon que ce soit pour ne pas redouter la concurrence, voilà la clé de la réussite ! Sauriez-vous réellement mettre en œuvre une nouvelle stratégie après toutes ces années ? Vos capacités à prendre des responsabilités additionnelles sont-elles intactes ? Accepteriez-vous une privation de liberté si on vous maintenait à votre poste ? Pourriez-vous rebondir ? Vos réussites passées n'étaient-elles point le fruit d'un hasard ? N'avez-vous pas toujours manqué d'autonomie ?

Une jeune fille, sage et lisse, raisonnable, mais avec quelque chose de sévère dans l'apparence, dont on ne sait pas si elle est jolie ou insignifiante, qui s'exprime avec une politesse distante et un air de froideur qui la rend d'ailleurs désirable, vous reproche (et la phrase part très vite, presque sur un ton d'évidence) de faire trop de

kilomètres, de vous éparpiller dans la nature : un manque de rigueur en quelque sorte !

C'est le comble ! une stagiaire aux relations humaines « missionnée » aux out-placements ! Vous ne semblez pas avoir adhéré facilement aux modifications structurelles de l'année dernière mises en place par la nouvelle direction ; ni au nouveau plan de rémunération ; ni aux nouveaux objectifs ; ni aux nouveaux produits. Et ce sens de la méthode, de l'organisation si nécessaire chez nous, ne l'auriez-vous plus ? Perdues, en baisse vos facultés d'adaptation ?

E. ne dit plus rien. Tournée vers un autre avec ostentation, comme si elle voulait que vous vous sentiez tout particulièrement outragé par son attitude et même avili, comme si elle voulait signifier à l'assistance qu'elle vous ôtait définitivement sa faveur et sa protection, E. se tait, E. affecte de vous ignorer... bien que ses pensées vous semble-t-il ne concernent que vous. Une indifférence glaciale plane sur son visage, suggérant d'une manière saisissante l'inutilité de toute défense. Son souci d'éviter votre regard est manifeste. Mais pourquoi poserait-elle ses yeux sur vous ? Vous prenez conscience qu'elle ne le fait plus depuis longtemps... Ou si peu souvent... Ou si rarement... Et dans ces cas, toujours d'une manière brève, terriblement humiliante par sa rapidité, comme pour vous nier votre passé à défaut de pouvoir éliminer votre présence. Peut-être, en l'occurrence, craint-elle de votre part un incident gênant, un éclat inconvenant, un sursaut d'amour-propre, une attaque frontale qui pourrait lui occasionner devant les autres une blessure de vanité ? Vous ressentez une oppression et dans une attitude de défi comique, mélange d'arrogance feinte, de supplication consciente, d'orgueil étouffé, d'immense solitude, de rage, d'impudeur et de désespoir, une expression de tension croissante dans le visage, immobile, vous toisez E. cherchant à accrocher ce regard qu'elle vous refuse, pour la déranger, pour l'impliquer dans votre malaise, parce que vous ressentez contre elle quelque chose de trouble, d'obscur et

d'agressif dont le mépris envers vous-même, mon pauvre vieux, il faut bien le dire, plus que tout autre sentiment, en est la raison qui se comprend facilement.

**« Je ne veux rien savoir !
Qu'ils me condamnent à l'abrupte mort tarpéienne,
A l'exil vagabond, à l'écorchement, ou à mourir de faim,
En prison, nourri d'un grain par jour, je n'achèterais pas
Leur merci au prix d'un mot gracieux,
Non, et je ne ravalerais pas ma fierté, pour tous leurs dons,
Jusqu'à leur dire bonjour ! »**

Coriolan⁴.

Vous la dévisagez avec trop d'insistance maintenant — et comme toujours avec cet air tendu, trop douloureusement tendu qu'ont parfois ces gens à l'idée de perdre leur emploi et qui, prenant conscience que le miracle ne s'accomplira pas, se contenteraient néanmoins, par défaut, d'une obole de sympathie pour ne pas désespérer : « Mon Dieu comme je me répugne ! » Et vous vous sentez de plus en plus stupide ; personne ne sourit autour de vous ; que des regards obliques, des hochements lents de tête, des mentons qui s'enfouissent dans des cols ; cette réunion est comique et cruelle à la fois ; elle manque d'inspiration et les personnages sont éteints ou parodiques dans leurs attitudes ; personne n'espère que vous parlerez, vous dérangez, vous ennuyez. Leur verdict étant fait d'avance, il est évident que l'ensemble de vos idées et de vos sentiments ne les intéressent pas : alors, pourquoi façonner des propositions précises susceptibles de les ébranler ? En vérité vous ne vous faites plus d'illusions sur votre sort : vous comprenez qu'essayer de crier votre vérité leur apparaîtrait comme une démonstration irrationnelle et inutile digne d'un triste « comique » !

Vous adoptez un air d'ironie dégoûté.

Et pour ne pas tomber dans une prestation médiocre...

Et pour ne pas prolonger cette situation résurgente où vous tenez le rôle du « has been », et dans laquelle

Jeu 16

Le procès induit par la faute (et si significatif, par son refus caricatural d'invoquer la vérité), auquel vous venez d'assister dans ces premières pages, s'inscrit dans une froide antithèse qui n'autorise aucune équivoque, puisque l'unique système économique qui maintenant gouverne le monde a éliminé tout autre pôle de pensées que le sien et que sa règle indéréglable et honteuse est devenue la mesure primordiale de tout rapport avec lui-même. Néanmoins, pour sacrifier à la coutume sociale et aux lois réglementaires, chacun y défend son dossier avec ses armes propres et ses moyens habituels : celui-ci, avec sa fragilité et sa sincérité, déterminé par une sorte d'atavisme ancestral qui l'enchaîne à des données dépassées, plaide son innocence pour se sauver, sa non-culpabilité, le pardon de sa faute ; celle-là, avec sa puissance, sa morgue et ses intérêts très particuliers, cherche des preuves, en déduit des conséquences, juge et condamne ; et tous les deux avec un tel zèle géométrique que la conciliation dans le lieu et le temps semble impossible.

Mais au fait, vous qui êtes-là, face au poids de la réalité présente et de l'ordre du monde qui s'annonce,

[l'auriez-vous évité, ce procès ? RÉPONSE 1]

Si, hélas ! dans votre parcours d'homme vous deviez vous résigner à comparaître, interpellé à votre tour, contraint de le subir, hypothèse peu réjouissante, je sais ! quelle réponse donneriez-vous à la question essentielle que doit se poser de lui-même tout être convoqué à ce procès ?

[(Est-ce votre faute ?) RÉPONSE 2]

Nota : Répondez d'instinct à ces deux questions. Vous aurez tout loisir de rectifier, en fin de lecture, votre prise de conscience au verso du coupon-réponse du Grand jeu-concours, page **184**.

ceux qui ont prétendu vous apprécier vous lâchent, adoptent un profil bas...

Et parce que de toute manière votre sentiment de DIGNITÉ suprême, votre exigeant et frémissant sentiment de dignité, vous a toujours interdit de formuler à haute voix et à quiconque, par une sorte de renversement affligeant en une gêne secrète et honteuse, toute l'étendue de votre amertume : — vous quittez en esprit cette salle, vous contentant de fixer (avec cet air de frustration douloureuse qui sert trop souvent de masque dans la solitude à votre figure), le tapis vert de la table qui prend des allures de table de jeu aux innombrables combinaisons d'enjeu :

Démission. Licenciement. Rouge et noir. Pair et impair. Attendre et voir. Durer. Rouge et démission. Noir et licenciement. Zéro et... Pair et attendre. Durer et impair. Démission. Licenciement. Rouge et noir. Pair et impair. Attendre et voir. Durer. Rouge et démission. Noir et licenciement. Zéro et... Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et liberté. Révolte et lutte. Action. Rouge et passion. Noir et énergie. Pair et volonté. Impair et lumière. Violence. Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et volonté. Action et lutte. Force. Rouge et passion. Noir et énergie. Zéro et... Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et lumière. Révolte et lutte. Action. Rouge et passion. Noir et énergie. Pair et volonté. Impair et lumière. Violence. Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et volonté. Action et lutte. Force. Rouge et passion. Noir et énergie. Zéro et...

Comme si vous vouliez me parler de cette inquiétude qui vous glace... Il est bon que je revienne sur cette inquiétude que vous ressentez, qui vous décompose, je la connais bien. Ce n'est pas comme à l'accoutumée une inquiétude morose et sournoise, la manifestation d'une irruption faible du passé dans le présent, de la forme passive d'un amer écœurement. Ce n'est pas une inquiétude banale. Elle est plus importante que tout cela aujourd'hui ; elle est infiniment plus grave et plus réelle, plus puissante, car elle a l'intention — telle une force interne de destruction — de

vous harceler, de vous exaspérer bien au-delà de ce qu'un être peut supporter pour vous couper de tous vos appuis psychologiques ; d'annuler le seul point de rencontre avec vous-même pour vous priver d'impulsions morales, de force et d'énergie ; et tenter de vous entraîner hors de la lumière, hors de la vie, dans le désespoir, l'abîme, le néant. C'est comme une terreur brutale qui s'est installée dans votre monde intérieur, dans votre conscience, une intrusion hostile avec tout ce qu'elle amène de trouble et de terrifiant qui ouvre en vous une déchirure, car elle se rapporte à l'exigence la plus puissante de votre être pour son équilibre moral et à l'élément le plus sacré en dépôt dans votre conscience professionnelle : à votre BESOIN DE SÉCURITÉ et au pacte de confiance signé avec E. D'ailleurs, en ce moment, il n'y a ni force, ni lutte en vous. Les choses vont se faire et seule cette inquiétude le proclame.

Et de tout ceci qui en porte l'unique responsabilité ?

Comme si vous vous vouliez me dire avec désespoir en vous redressant dans le fauteuil : « Eh bien, oui ! mon inquiétude ... » ; puis en vous appuyant des deux mains sur la table de réunions comme pour vous lever, le visage subitement durci : « Eh bien, oui ! ma faute est... »

PASSAGE ISOLÉ*

* Le lecteur est prié de ne pas chercher à lire maintenant la suite du prologue, le passage isolé (page **221**) ; il le lira sur l'ordre du guide, le moment venu.

« ...Accusé, levez-vous ! »

Hep ! mon cher être... à vous et à tous ceux qui comme vous sont dans la tonalité si sombre de ce sentiment de la vie, mais pleins d'interrogations sur leur destinée, je vais donner mes conseils et mes instructions qui sont le fruit de mes observations et de mes réflexions. Je commencerai par quelques informations brèves accompagnées de considérations d'ordre général sur E. qui pourront faire crier certains au sacrilège, mais qui vous réjouiront et vous exalteront, vous qui secrètement cherchez dans la nuit une vocation de combat, de défi et d'aventure pour que E. cesse à tout jamais d'être maîtresse des rites et qui néanmoins attendez de mon guide qu'il vous anime en permanence et vous conduise par les voies expresses de l'énergie à votre réussite.

Le guide.

- AFFICHAGE CIBLE
- MISSION UNIQUE
- FLÈCHE PERCEUSE
- AFFICHER CANON ACTIF
- GOURDIN CLOUTÉ
- MITRAILLEUSE
- HACHE DE JET
- POTION DE LIBERTÉ
- SORCELLERIES DIVERSES
- EXPÉRIENCE DÉPENSÉE
- POTION D'HÉROISME
- MARTEAU DE GUERRE
- DÉTERMINATION
- CHARGE STATIQUE
- ANNEAUX SORCIÈRE
- POTION CONTRE LA PEUR
- MODE PAUSE
- CHERCHER JOUEUR
- ACCÉLÉRER LE TEMPS
- GOURDIN CLOUTÉ
- MODE RADIO
- POING VOLANT
- MODE DISCUSSION
- ATTAQUES MENTALES
- SAUTER EN PARACHUTE
- VOUS CE HÉROS
- GUERRIER/MAGE
- ARME À POINTE
- GUERRE MOBILE
- JOUEUR BOMBE
- JOUEUR CIBLE
- GICLÉE D'ACIDE
- GOUVERNAIL AU CENTRE
- FAIRE FEU
- HALLEBARDE
- JET D'ATTAQUE+2
- EXORCISME
- ARAIGNÉE ÉCLIPSANTE
- FLÈCHE DE FEU
- RECHARGER LE BOUCLIER
- JEU HUMANITAIRE
- MODE DISCUSSION
- INNOCENTERIE
- SÉLECTIONNER ROQUETTES
- CONFIGURATION

Ho ! le chœur social, éloignez-vous ! ET VOUS LE LECTEUR QUI NOUS ÉCOUTEZ ET NOUS REGARDER, INSTALLEZ-VOUS AUTOUR DE NOUS AVEC MON GUIDE, TÉLÉCHARGEZ RAPIDEMENT VOTRE IMAGINATION COMME SI VOUS VOULIEZ PARTICIPER À UN MULTIJEU VIDÉO, CHOISISSEZ LA COMMANDE QUI VOUS INTÉRESSE, PUIS COMMENCEZ À CLIQUER SUR LES ACTES RITUELS QUE VOUS VOULEZ UTILISER... (page 40).

CHAPITRE PREMIER

« Prendre une résolution n'est rien, c'est l'outil qu'il faut prendre. La pensée suit. Réfléchissez à ce que la pensée ne peut nullement diriger une action qui n'est pas commencée. » ALAIN.

INFORMATIONS SUR LE VOYAGE

Que vous travailliez pour une organisation nationale aux moyens planétaires ou pour une organisation régionale aux moyens limités ; qu'on vous appelle attaché, chef de secteur ou chargé de comptes, vous faites tous la même corrosive et pénible besogne ; mais puisque vous êtes un vrai professionnel ne cherchez à rien prouver. Et partant du principe que « tout homme ne doit s'attarder à aucune étape dans la vie¹ », engagez-vous très vite dans une « stratégie du raccourci² » pour réussir en quelques mois, car votre métier ne mène à rien si ce n'est au « grand chemin³ » et à tout, à condition d'en sortir.

N'imputez pas à votre sentiment l'erreur de votre instinct. Bien que E. vous entraîne dans un jeu dont elle repousse sans cesse les limites de l'acceptable, un premier mouvement vous pousse à l'aimer. Et vous vous persuadez qu'il participe du même sentiment puissant qui nous force à aimer la patrie, la terre, la famille. En exprimant notre amour pour la patrie immortelle nous enracinons notre vision d'avenir dans son destin. En fait, nous identifions facilement E. à la patrie, pour nous lier à sa durée, et nous rassurer. E. devient la totalisation visible, palpable, matérielle du présent et du futur, la patrie tant espérée de notre existence sociale. Nous aimons croire que le même genre de sentiment moral qui

nous lie à la patrie nous lie à E. Il est vertu chez certains. En réalité il s'agit de la nostalgie de la fixité d'un ordre ancien, de l'espérance folle d'une sécurité impossible, d'un instinct social de sauvegarde humiliant et qui de plus joue contre vous, comme un processus amplificateur de vos craintes. Et E. devient le lieu de votre désespoir avec son éprouvante réalité, l'image obsédante de votre désagrégation morale. S'il y a cette confusion dans votre esprit, E. l'exploitera pour son plus grand profit.

E. est traversée par un long fleuve d'hommes et de femmes qui vient du monde extérieur et inexorablement y retourne. Pendant son passage, il cède intensément aux tissus de E. l'énergie dont elle a besoin. E. lui dissimule le contenu implicite de son contrat. Cette traversée n'est guère paisible : succession de souffrances, de catastrophes, de défaites, de réussites, de larmes, d'échecs. E., rejetant tout principe égalitaire, pour acquérir son pouvoir autonome et sa force, développe dans ce mouvement incessant d'êtres et de productions des virtualités médiatrices de doute et d'incertitude. Il en résulte l'accouchement et l'émergence d'une conscience permanente propre à E., froide, calculatrice, impitoyable et dominatrice. Ces êtres hallucinés, sorte de concrétion de particules en précipitation, quoi qu'ils fassent, ne laissent aucune trace de leurs actes ou de leurs réalisations, aucun nom, aucune parole, aucun reste biographique, ni même quelques fossiles épars qui témoigneraient pour eux, pendant que E. tranquillement trame son histoire. Cette mise au point est suffisamment significative pour en induire facilement que si E. est une « créature matricielle » toujours aux aguets dans la conscience collective, elle est surtout une « volonté » animée par un génie particulier, un cynisme particulier, devrais-je dire, répondant à sa propre logique, sa propre raison, son propre intérêt, traçant sa propre histoire, violente, mystérieuse et toujours déterminée par sa loi et sa même finalité : la recherche d'un équilibre reposant sur quelques principes constants : créer tour à tour des climats d'exaltation, puis d'affaissement, propres à vous

désorienter, pour vous faire renoncer à tout et pour que vous n'attendiez plus rien ; engendrer la crainte, l'inquiétude, les rivalités et les oppositions entre les hommes en rééquilibrant savamment ses choix d'un recrutement à l'autre.

Le génie de E., sa force, son caractère, sa structure dépendent du choix des hommes qui la composent. Bien qu'elle choisisse soigneusement dans le fleuve ceux qui lui seront profitables, elle se laisse pénétrer par des individus de peu de valeur qu'elle tente d'embarquer dans son pari et qu'elle lie aux autres par une chaîne grossière et en quelque sorte factice. Ce lien communautaire, qui porte les hommes à se surveiller à proportion que leur intérêt diverge ou que la vacuité de leur esprit les accable, n'a pour but que d'introduire une fécondité dans cette cible mouvante pour créer les asservissements qui permettront de la maîtriser. Face à E. manifestant sa vitalité, ces individus, moitié vrais moitié inexistantes, décontenancés par tout, affectés par tout, sont incapables de sortir de leur solitude pour organiser leur espace propre au sein de E., de sorte que la durée problématique de leur migration, leur manque de confiance en eux, leur peu de puissance technique, leur vulnérabilité, les humiliations qu'ils supportent et les traumatismes qu'ils encaissent les convainquent de leur infériorité : l'inquiétude entre en douce dans leur énergie triste, qu'ils communiquent par une onde de choc a priori déstabilisatrice dans la totalité du tissu communautaire, mais dont E., machiavélique, qui y a inclus son message sans même que l'on se doute de son intervention, sait la propager, puis en amortir les effets. Ils vivent sur un plan d'inégalité, dociles à une fatalité qui les dépasse, sans intensité, sans force, sans audace, sans violence. Population secondaire au double rapport d'utilité pour E., puisque, outre l'accomplissement de sa besogne, elle diffuse les signaux d'avertissement rappelant dans quel abîme d'ignominie l'homme peut patauger sous l'accablante pression de E. E. les façonne pour qu'ils acceptent, tels de pauvres automates, une culture qui les avilit et les abaisse. Ainsi elle se donne les moyens

de mieux les diriger, et par des liaisons et des obstacles réels et imaginaires dont les effets se font sentir au quotidien, elle étend son pouvoir aux autres, qui bien qu'avertis par leur conscience du destin collectif où ils sont entraînés, mais voulant donner un sens à leur vie, s'offrent corps et âme à E., en même temps qu'ils s'expriment comme des fous par un travail acharné : se prêtant à des confrontations d'ambitions, des heurts de sensibilités, des challenges vaguement utiles mais mobilisateurs ; jusqu'au jour où, bien que dressés à réagir à des signes d'alerte, épuisée, le fleuve les emporte, sans gloire, comme les premiers. Pauvres créatures aliénées et mystifiées !

C'est ainsi que E. règne sur tous les plans de la ruche au mépris de votre humanité, mesurant son emprise à l'étendue et à la profondeur de la crainte silencieuse qu'elle fait régner autour d'elle, tentant de vous réduire à la fonction d'intermédiaire à durée limitée, entre sa conscience qui se crée sous la pression des événements et de sa logique propre, et les appels angoissés qui montent parfois en votre for intérieur. Mais, dès que rien ne va plus, E. se cache dans la multitude et appelle la multitude à son secours pour accomplir ses coups bas. Tout ceci est d'une grande signification. Ce n'est pas une thèse. Ce sont des faits pour rappeler l'importance objective de votre relation à E. Cessez d'insérer dans votre conscience le regard et la parole de E. Considérez la portée de votre engagement car la même problématique vous relie les uns aux autres. Refusez toute dialectique de la dévotion où E. serait tentée de vous entraîner — ce mot remontant à un passé si lointain que son sens est depuis longtemps oublié — car l'esthétique du comportement et la morale de notre temps ne sont plus celles d'hier et nous portent à admettre une nouvelle manière d'exprimer l'existence, dernière manifestation possible de l'aventure humaine. C'est d'une perspective nouvelle dont vous avez besoin.

Dès que vous êtes en E., E. vous fait croire que vous êtes issu de sa propre substance ; ses éléments constitués se rassemblent, et entraînés par leur propre élan combinent des montages pour vous subordonner à

une destination qui vous débordera dans le temps. Si vous vous laissez faire, vous errerez dans E. comme au milieu d'un cauchemar, en proie au désespoir ; puis dans sa malice, E. vous intégrera à la cohorte de ses sans-grade ; car E. vous considérera bien plus souvent comme une fonction que comme une valeur.

Le pain que vous donne E. n'est pas sa chair, même si E. vous dit : « Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi ; celui qui mangera mon pain vivra éternellement en moi. Abreuvez-vous de moi, je vous transformerai en moi-même. Acquitez-vous de votre dette et, pour ce faire, unissons nos chairs, de sorte que par cette ineffable union, vous serez rempli de moi⁴. » On connaît la musique. Le verbe de E. vous nourrira plus de choses invisibles que de choses visibles. Les promesses de E. ne s'accompliront pas, vos espérances resteront froides. Vos sacrifices auront été vains.

Dès qu'il s'agit de votre destinée, aucune morale n'embarrasse E.

La morale conventionnelle entraîne à de grandes lâchetés. La nouvelle morale sociale entraîne à de tragiques renoncements aussi, puisque plus rien n'y a d'importance ; tout n'y est qu'ironie, « inversion maligne⁵ », mensonge, réversibilité et distance. Le dilemme est celui-ci ? Comment cheminer en E. entre ces deux morales sans tomber dans le crime ou dans l'abjection de soi-même ? Ne comptez sur personne pour vous éclairer.

Des hommes on exige l'impossible. Ils y parviennent parfois. Et que demande-t-on aux autres hommes qui viennent après d'autres hommes ? de faire mieux encore. Laissez E. avec elle-même. Laissez geindre E. sur son sort. E. ne vous aime que pour elle-même ; pour tirer parti de vous-même, pour vous détourner de vous-même. Que cherchez-vous en E. ? Que peut vous offrir E. ? E. ne trahira jamais sa charte ni sa

raison d'être. E. n'a jamais prêché ni la fraternité ni le respect des autres et, lorsqu'elle fait du social ou de l'humanitaire, c'est toujours pour son plus grand profit, c'est qu'elle y trouve son salaire, car ces opérations ne sont pas pour elle une fin mais un moyen. Toujours agitée, pleine de troubles, E. ne calcule et ne souhaite que pour elle : préparez-vous à toutes les situations. Laissez-la s'éloigner de vous s'il le faut. Cette compréhension déterminera désormais votre comportement ; je ne le dirai jamais assez : E. ne procède pas de votre conscience morale, et lui être reconnaissant de quelque chose c'est déjà aliéner sa liberté.

Dans votre fonction s'inscrit un principe d'inquiétude. Comment la paix vous viendrait-elle de l'inquiétude perpétuellement alimentée par les passions de E. Cessez de vous abuser. Cessez de dire à E. : « Calmez-moi. » Le calme n'est pas en E. Ne remettez pas à E. le soin de ce qui vous regarde. Si E. vous dit : « Laissez-moi agir avec vous comme il me plaît, car je sais ce qui est bon pour vous » ; méfiez-vous ! En E. aucune chose n'est bonne, aucune chose n'est positive, aucune chose ne renferme une intention morale. Imperméable à la critique, elle ne dévie pas de la route qu'elle s'est tracée. Celui qui s'appuie exclusivement sur E. est menacé d'une chute rapide. Ne souffrez pas les affronts de E. Toutes vos faiblesses profitent à E. E. ne dévoilant jamais son vrai visage pour mieux garder ses distances, elle vous trahira tôt ou tard. E. est indiscreète, inconstante, légère, encline à tout rapporter à soi et n'aime pas que vous lui échappiez. Et pour vous faire renoncer à vos droits, E. deviendra courtisane ou multipliera les humiliations. Le moindre caprice l'éloigne ; le moindre intérêt la transforme en ennemi. Alors, elle se montre telle qu'elle est. E. a tout l'art de cacher sa rancune, surtout quand elle est vive. Elle feint de ne rien voir, de ne rien soupçonner et, dans le même temps, redoublant avec vous d'attention, d'intérêt, de sourires, elle instruit contre vous un dossier lourd de conséquences. Il m'est arrivé de voir E. circonscrire votre propre avocat.

Vos sentiments sont ceux de l'homme ; ils sont conformes aux penchants de votre cœur. Est-ce que réellement votre cœur penche pour E. ? Peut-on aimer celle qui un jour vous traitera « d'accident commercial » après usage, puis vous jettera ? Ne dites jamais à E. : « Faites de moi ce qu'il vous plaira », car de cette admirable naïveté E. en abuserait. Trop croire en E. c'est se préparer à la souffrance, au dénuement, « au grand chemin³ », c'est-à-dire au chômage, car E. vous exploitera au-delà de vos forces.

Mais attention !.. bien que l'un des principes constructeurs de ce guide soit d'attaquer en permanence, sans relâche, avec force et violence, le mythe de E. pour détruire cette étrange « servitude volontaire⁶ » qui peut-être vous accable et pour que E., comme je l'ai déjà dit, cesse à tout jamais d'être maîtresse des rites (car si elle n'est pas d'emblée notre ennemi social commun, elle est du moins le suspect potentiel puisque nous constatons qu'elle n'a de cesse, dans le nouvel ordre économique et social qui s'installe de tenter de nous tirer vers le bas de la condition humaine) — par la force des choses, si vous voulez réussir, vous êtes tous deux condamnés à vous entendre : mais il y a une manière de jouer qui élève, une manière de jouer qui abaisse.

Lorsque vous êtes en E., entrez, avec énergie et passion, je veux dire avec volonté et volupté, mais aussi avec lucidité, dans ces jeux de rôle qu'aime tant E. pour se célébrer elle-même et cacher sa violence, où la tendresse humaine n'est pas admise (et n'oubliez pas les meilleurs masques pour illustrer vos métamorphoses) et où il faut savoir savamment s'aventurer pour réussir en quelques mois, car c'est en jouant qu'on comprend la règle du jeu. Dotez-vous d'un projet qui témoignera de votre capacité à identifier et à saisir les opportunités, puis adoptez ce nouveau mode d'investissement de la réalité extérieure dont vous utiliserez la dynamique pour en établir la validité et faire le lien avec la vie quotidienne. Mais cessez de vous plaindre ; d'autres ont souffert avant vous ; et ce qu'ils ont souffert n'est rien en

comparaison de ce que vous allez souffrir, car la crise s'est encore aggravée : encore une bonne raison pour conquérir en six mois le poste supérieur, ou du moins tout poste connexe qui vous y mènera sûrement.

GUERRIER/MAGE

Hep ! vous...

Mais oui, mon cher ! il est inutile de rêver à un monde qui n'existe plus — s'il a jamais existé ! et je vais ce soir tenter de vous subvertir, car je vous veux désormais un être aux sens vifs, puissants et flexibles, plein de courage et de force, plein d'intense énergie, résolu dans ses actes, volontaire dans ses audaces, qui sait s'exprimer avec éclat sans jamais heurter, car vous devez plaire à E. autant que vous devez lui en imposer pour mieux la maîtriser.

Je vous veux désormais toujours maître de soi et de ce jeu que vous regardez encore avec inquiétude, car souvent E. n'est jamais contente de rien sans qu'on sache pourquoi, toujours à modifier ses projets, toujours à vous abrutir de travail inutile et répétitif pour jouir de son pouvoir, toujours des ordres obscurs et souvent contradictoires comme pour vous affoler, vous laminer, vous user ou comme pour vous exiler en elle-même.

Je vous veux désormais toujours sur le qui-vive, car on ne peut être pressé de réussir en six mois sans rien prouver (de préférence !) et vouloir être tranquille à la fois, toujours prêt à vous confronter à toutes les passions et à tous les coups qui s'y rapportent, donc d'une humeur faussement incertaine, c'est-à-dire très étudiée, d'une irritabilité parfaitement contrôlée, c'est-à-dire surprenante, presque menaçante quand il le faut, ce qui préviendra E. que vous avez une vraie personnalité et que vous pouvez être enclin à des attaques foudroyantes.

D'une imagination épurée sans réelle fécondité, mais avec un rien d'éclat qui vous ouvrira l'étendue précaire et dangereuse, vague et trouble, compliquée de sa conscience où, enchantée, elle saura vous rencontrer pour vous élever une statue, plutôt qu'une imagination

foisonnante qui l'inquiéterait et ne vous ouvrirait que l'apparence de son intérêt.

De préférence, la tête sans vaines pensées morales ni spiritualité encombrante, évidée de l'obsession esthétique du poète ou de la profondeur du philosophe, mais la bouche pleine d'insinuations malveillantes à l'encontre des autres quand il le faut ; et si E. y tend l'oreille comme cela sera souvent le cas, encore mieux : ayez une langue de vipère. C'est encore mieux pour plaire à E., car E. vous préférera bien souvent à son image, c'est-à-dire sans aucune sorte de talent miraculeux, sans aucune sorte d'idée, fût-elle sans importance et sans aucune sorte de véritable grandeur.

Et ne vous souciez ni d'être méprisé ni d'être aimé ! Et ne soyez jamais écœuré par cette manière qu'elle a certains jours de se mettre en avant dans votre cône visuel tout en feignant de vous ignorer, je veux dire par cette alternance de sourires faux et de regards ambigus qu'elle vous distribue, comme pour vous demander de manifester par des signes révélateurs, voire des actes tangibles, votre volonté d'amoureuse allégeance, en un mot par sa suffisance à votre égard mêlée d'intérêt et de mépris.

Mais oui, mon vieux, c'est ainsi qu'il faut être ! Il faut sortir de soi, « car ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce⁷ ». Toujours à ne considérer votre avenir que comme une fin en soi, comme le héros moderne, rattaché à soi, égoïste, uniquement voué à ses intérêts propres et à son destin ! Sans manifester aucune conscience des problèmes de E., à moins bien sûr que E. ne vous en parle, et dans ce cas-là ne dites rien de pénétrant là-dessus. Soyez prudent et discret ! Ne répondez que par des généralités. Vous n'êtes pas là pour approfondir ses difficultés bien qu'à l'école on vous ait habitué à régler les grandes questions d'économie et de gestion. Et E. ne s'en étonnera pas, car, en vérité, E. n'aime guère qu'on perturbe l'ordre intrinsèque de sa stratégie, des erreurs que sa gestion pose comme objectif.

Et toujours toutes ces attitudes marquantes par où la vraie personnalité se distingue et s'impose dans un monde qui va trop vite : jamais modeste dans vos

manières, mais sans vaine fierté ni orgueil stupide qui crispent les autres ; un air d'assurance ; quelque chose de vif et de tranchant dans le masque pour soutenir l'attention et, surtout, lorsque E. est perdue dans le vide de ses pensées ; des réponses pleines de feu et d'assurance ; un caractère décidé ; ouvertement flatté dès que E. vous distingue : la vanité de E. ne se reposant jamais, vous avez gagné.

Libre avec E., mais sans jamais passer certaines limites du respect. Bruyant, mais pas trop ; et, de temps en temps, au travers des couloirs, une parole immense, je veux dire un gros rire porteur plein de vos franches ambitions, qui résonnera et se répétera dans tous les esprits qui comptent, comme un son qui roule d'écho en écho, jusqu'à celui de E. ; car, croyez-moi, les esprits des autres sont comme l'écho, ils aiment à répéter ce qu'on leur donne à penser.

Je vous donne tout en vrac, à vous de trier.

Ah ! j'oubliais, une humanité folle pour les enfants et les lapins, c'est très à la mode et on ne prend pas le risque de s'enfoncer dans un débat social, car E. a horreur des débats sociaux en son sein. Une adéquation immédiate aux grands thèmes de E. quand c'est nécessaire. Flatteur sans flagornerie avec un rien d'arrogance quand il le faut, mais vraiment un rien car E. aime bien qu'on lui montre quelque déférence ou quelque amour comme je disais, ça flatte sa vanité. Un mépris total pour les plus faibles, aucun égard pour vos égaux. Et certains jours ne soutenez la conversation avec E. que par quelques regards admiratifs : E. ce jour-là faisant de l'autosatisfaction, du moment que sa gloire se reflète sur votre visage, ça ira. Parlez avec E. de tout, mais sans jamais élever la réflexion jusqu'à la synthèse, car vous la lasseriez, l'ennuieriez et elle se méfierait de vous. Mais soyez prompt à retourner votre veste lorsque E. met au placard un autre : ne vous avisez plus de lui parler, ignorez-le autant que E. l'ignore. Et ne couvrez d'éloges personne, car c'est perdre son temps et c'est toujours risqué ; car E. est très versatile et déboulonne l'idole aussi vite qu'elle l'avait portée au pinacle.

Pour conclure, une attention soutenue pour E., ne la

quittez pas des yeux, écoutez-là attentivement, car chacun de ses propos contient des virtualités d'espérances ou de menaces à bien saisir : parce qu'un mot suffit, un geste mal interprété, l'impression chez elle de ne pas être assez admirée, le dépit de ne pas produire plus d'effet sur vous, un défaut d'adulation, une erreur d'évaluations, trop ou pas assez d'attention, un service mal rendu — et hop ! cela suffit pour que E. devienne sèche et glaciale et vous veuille du mal.

Et toujours un air de conviction, de gaieté, serein, libéré de tous soucis, tranquille.

En un mot, soyez terriblement *naturel*... et elle vous le rendra bien : par une promotion ultra rapide.

En définitive, des sentiments bien marqués envers E., car E., n'aime pas ceux qui ne savent pas la désirer, la craindre ou l'aimer franchement, qui ne savent pas, parce que trop fiers ou trop nourris d'amertume, de ressentiments ou de désespoir infini, décomposer dans la lumière avec talent tous ses pouvoirs existants.

Et voici un quatorzième acte rituel fondamental, un principe permanent que je ne cesserai jamais de vous répéter : dès que vous êtes en E., sans perdre un instant, contentez-vous de crier partout que vous êtes candidat au poste supérieur (et postulez d'autant plus fort que vous n'êtes pas compétent). Croyez-en mon expérience : bien souvent en E. la virulence, l'apparence suppléent aux compétences car, comme je viens de vous le dire, E. ne maîtrise pas toujours le mécanisme secret de ses emballements et est toujours prête à exagérer l'opinion qu'elle a de certains.

Et si E. vous réclame des résultats, donnez-lui des paroles et des promesses, ce sera bien suffisant, jusqu'à ce qu'elle se lasse de vous importuner. Et si E. courroucée vous dit qu'à l'avenir elle ne vous croira plus, dites-lui qu'il y a belle lurette que vous-même vous ne croyez plus en elle et qu'ainsi vous êtes quitte ! Ou E. se calmera, et vous voilà relégué dans un trou sans ouverture sur aucun avenir à remâcher le vomi qu'elle n'aura de cesse de vous servir, ou E. vous débauchera

avec votre aide : ce qui ne sera pas plus mal, puisque vous aurez observé tout comme moi que n'ayant plus aucune espérance ici, il serait temps d'aller planter votre stratégie ailleurs.

AFFICHAGE CIBLE

Oh ! ne prenez pas déjà cet air dubitatif et pincé à la fois. Faites plutôt celui qui ne s'étonne de rien. Non, je n'y vais pas trop fort ! Ne me dites surtout pas que vous voudriez déjà prendre sa défense ? Je ne le supporterai pas. Ah ! je vois ; encore la prévention de l'honnête collaborateur qui revient au galop ! Je le sens, il y a encore en vous la permanence d'un vieux fonds de morale ordinaire. Mais nous avons toute la nuit pour le combattre !

Oui, je l'affirme, E. est INDÉFENDABLE !

Et sa métaphysique diffère tellement de la nôtre, qu'il est inutile de lui chercher des excuses. Et ne vous y trompez pas elle sacrifiera toujours, autant qu'il est possible, en dernier ressort l'humain à ses basses ambitions économiques.

Sa fréquentation, comme l'observe un célèbre mémorialiste du dix-huitième siècle en parlant d'une princesse (mais on pourrait en dire autant de E.) peut paraître agréable mais sa fausseté suinte de partout et y gâte la joie, la gaieté, le plaisir. Le peu de respect qu'elle a pour les gens fait qu'elle ne se gêne même pas pour dissimuler son cynisme ni tous les vices qui courent en elle, les étalant pour vous y accoutumer, les amplifiant, les élevant un à un au rang de vertus pour mieux les mettre en valeur, partant du principe que plus il y a de luttes, de souffrances et de déchirements dans ses couloirs mieux c'est : « C'est ce paradoxe qui caractérise le plus [E.] : tous ses vices combattent en elle, se cherchent et se querellent âprement pour savoir lequel obtiendra la meilleure place. »

Le partage de ses énormes bénéfices, la parole donnée, le respect des hommes sont ses pires ennemis et, en conséquence, aucune méthode ne lui répugne pour arriver à ses fins — d'où bien souvent, prenez garde ! toutes les attitudes de l'humanité (sans les sentiments),

qui lui renvoient une image agrandie et flatteuse de soi.

Et tout lui est dû : « Les hommages, les louanges, les préférences lui paraissent un droit naturel qu'elle doit avoir sur tout ce qui l'environne⁸. » Elle le crie si fort qu'on finirait par le croire ! Et une ambition folle, des désirs d'investissements suicidaires, l'orgueil de tout vouloir posséder, la passion la plus égoïste de vouloir tout diriger, tout décider toute seule, toujours occupée de projets mystérieux, de restructurations inutiles, de plans sociaux hypocrites, de recherches bonnes ou exécrables pour vous, pourvu qu'elle y trouve son bénéfice.

**« On ne pourra jamais avoir confiance dans l'Entreprise. »
Nicole Notat, présidente de la CFDT⁹, (RTL 1995).**

Et une insensibilité dans toutes ses actions, une satisfaction de soi horripilante, un mépris pour tous ceux qui ne peuvent pas suivre, l'obsession des fusions hasardeuses et autres acquisitions, je veux dire la soif malade de posséder sans cesse ses concurrents, d'acheter des immeubles ou des sociétés en Thaïlande, d'y délocaliser ses usines, quitte à y perdre sa propre vie et à vous laisser sur le carreau.

Et la frénésie de se mêler de tout : football, navigation, communication, cyclisme, art, pour nous faire croire qu'elle voudrait désormais assurer les exigences d'un humanisme vrai. Et une avidité inextinguible à vous sucer jusqu'au sang, d'exploiter sans vergogne ni relâche tout le sérieux, l'honnête, le professionnalisme, le consciencieux qu'il y a en vous. Et selon son humeur, c'est l'un ou l'autre qui est le grand homme du moment. Et la plupart du temps aucune conversation intéressante que seule l'obligation où nous sommes de la fréquenter nous contraint à écouter.

Et si elle éprouve une difficulté d'être, elle devient amnésique avec tranquillité pour mieux vous imposer son diktat ou pour mieux vous éliminer, ou pour mieux vous couler, le moment venu... calculant et supputant votre départ et aiguisant son ressentiment à votre égard du matin au soir en vous berçant de paroles douceâtre pour

que vous ne trouviez en elle aucun prétexte à vous interroger ou à vous méfier.

Mais si elle est fantasque, c'est pire ! elle devient rancunière sans raison, vous tourne le dos sans verser une larme (alors que la veille elle vous encensait et ne pouvait se passer de vous), ou vous étouffe dans une cruauté mentale qu'elle exerce par méchanceté pure ou par simple jeu sur votre pauvre être éperdu, en proie à la saine ambition.

Et tout cela dans un récital subtil et étourdissant, permanent, fait de fausse amitié, de fausse bonté, d'un faux altruisme, d'un faux intérêt à votre famille et à vos soucis, d'un faux amour.

Parfois le goût des primes, mais sans réelle générosité, sentiment depuis longtemps relégué à sa comptabilité.

Toutes sortes d'idées dans la tête, mais toutes pour sa satisfaction, pour son unique profit personnel plutôt que pour le bien collectif. Une exécrationnable volonté d'aller par plaisir d'orgueil jusqu'au bout de ses projets sans jamais vouloir reconnaître ses erreurs, et quand elle les reconnaît, c'est trop tard, hop ! on ferme, dehors tout le monde !

Souvent une grande rapidité de décision en affaires, mais illusoire, légère, infantile, voire brouillonne, *je veux ! je veux ! je veux !*

Et une incapacité lamentable à gérer votre temps. Des jets de mensonge en permanence. Une duplicité sans limites qui peut s'attacher à tout et la faire basculer dans le même mouvement du comique boulevardier au tragique shakespearien : un cynisme total, devrais-je dire, car E. est si traîtresse, méfiez-vous ! Qu'à l'instar de Buckingham (silence ! on l'entendrait presque !),

« Je sais contrefaire le plus profond tragédien, parler, regarder en arrière, épier de tous côtés, frissonner et tressaillir au mouvement d'un fétu en affectant une inquiétude profonde. »

Shakespeare¹⁰.

elle est capable de développer un art infernal pour vous étourdir ou pour vous inquiéter, passant en un instant du

désespoir à la plus folle gaieté où elle prend un visage rassurant pour vous flatter, vous parlant sur le moment avec gentillesse pour mieux vous perdre quelques instants après.

Et que des manquements de paroles si bien qu'à la longue vous ne lui en tenez même plus rigueur. Et si effrontée dans ses abus de droit et ses coups bas que vous ne vous en étonnez même plus... et, lorsqu'elle en réussit quelques-uns contre vous, la présomption souvent méprisante qui en résulte à votre égard, la suffisance ridicule et triste qu'elle s'autorise à développer et à étaler pour vous faire sentir sa supériorité, la conscience qu'elle a des craintes qu'elle a éveillées en vous transforment sa courtoisie d'embauche en une froide arrogance qui gonfle sa vanité intrinsèque, qui lui confirme qu'elle est unique au monde, que seules ses valeurs comptent, qu'elle est le personnage le plus important de votre vie : si bien que toutes oppositions lui devenant vite insupportables, elle devient hargneuse, péremptoire, définitive et souvent grossière — ce que je déteste !— Et je le crie très fort !

SÉVÈRE MISE AU POINT AU COURS D'UN ENTRETIEN PRIVÉ AVEC LE PERSONNAGE PRINCIPAL DE CE GUIDE

Mais sortons de cette salle de réunions ! Allons dans le couloir, ou plutôt dans les coulisses de E., bavarder comme deux vieux philosophes grecs — ou comme deux langues de vipère !

Ah ! vous n'êtes pas disposé ? Vous préférez rester ici !

Oh! ne craignez rien, pas de panique ! tant que je serai là, tant que vous resterez avec moi, tant que vous ne me repousserez pas, tant que vous m'autoriserez à m'exprimer E. ne sortira pas des limbes où je l'ai reléguée pour vous punir ou pour vous insulter, car dans les coulisses, ici ou ailleurs, vous êtes désormais dans mon espace protecteur, dans mon guide, dans une extraterritorialité, un îlot protégé sur lequel E., impalpable autour de nous, n'a plus prise.

Ho ! le chœur social, éloignez-vous ! **ET VOUS LE
LECTEUR QUI NOUS ÉCOUTEZ ET NOUS REGARDERZ,**

INSTALLEZ-VOUS AUTOUR DE NOUS AVEC MON GUIDE, TÉLÉCHARGEZ RAPIDEMENT VOTRE IMAGINATION COMME SI VOUS VOULIEZ PARTICIPER À UN MULTIJEU VIDÉO, CHOISISSEZ LA COMMANDE QUI VOUS INTÉRESSE, PUIS COMMENCEZ À CLIQUER SUR LES ACTES RITUELS QUE VOUS VOULEZ UTILISER.

Comprenez-moi bien et entendons-nous bien : nous ne sommes plus dans votre éprouvante réalité vécue, mais — au travers de ce guide dévolu essentiellement, ne l'oublions tout de même pas à votre réussite rapide, objectif qui en fait l'unité — dans la perspective offensive et triomphale d'une autre vie transfigurée par mon Désir ; dans la représentation exprimée et animée, visible d'une recreation ; nous y basculerons tout : mes conseils et mes instructions, bien sûr, à vous et à d'autres, mes observations sur des thèmes fondamentaux, mes exemples, mes anecdotes ; les présupposés idéologiques du temps : les mensonges du temps, devrais-je dire, enragés à dissimuler ou à déformer l'aspect véritable de la réalité avec toutes les mystifications et les duplicités qu'ils impliquent, si vous voyez à quoi je pense... c'est-à-dire les valeurs professionnelles répugnantes, les préjugés convenus, les principes moraux éculés et les bienséances périmées, les conventions dépassées et toutes les superstitions concernant votre avenir.

Nous n'oublierons pas, bien sûr, vos propres absolus moraux et affectifs qui commandent vos rapports avec E. et « les autres », sans oublier votre hantise de sécurité qui vous hallucine d'inquiétude jusqu'au désespoir et vous fait triste héros tournant dans la tragédie manifeste de la faute, de votre faute ! lamentable acteur — si soumis à E. qu'il m'enrage —, à l'écoute de son thrène d'un monde perdu, de l'humanité perdue de E., je veux dire qui vous fait esclave de la pensée terrorisante de E., dans une vie pleine d'inquiétude et de rébellions avortées, pleine de crainte, de regret et de bassesse.

Ce guide est un champ d'expérimentation dans lequel nous superposerons à l'envi nos deux mondes, le monde de vos amers souvenirs, je veux dire de vos humiliations, de vos craintes, de vos peurs, de vos angoisses : votre monde de la nostalgie, de la honte et du

désespoir et le monde violent et agressif de mes désirs et de mes envies, pour étudier comment les faire coïncider dans l'avenir, avec tous les risques que cela comporte. Nous y avons tous les pouvoirs, puisque nous sommes dans un espace clos dont nous sommes maîtres. Vous pouvez tout y oser, mon vieux ; bien entendu, si vous le souhaitez !.. car vous êtes libre !

Durant cet opiniâtre exercice d'exploration et d'expérimentation, il se peut je me répète copieusement ou que je me contredise, ou que je m'égare, en tentant d'établir cette dialectique constante entre tous ces éléments et dans ma volonté de rapprochement des genres d'expression. Eh bien, il ne faudra ni vous étonner ni vous méprendre sur mon compte.

Soyez sans crainte, je ne suis pas une sorte de pantin tourmenté, déboussolé, ambigu et versatile aux mains de la folie ou de la haine.

Mes inversions morales, mes contradictions, mes répétitions et mes ressassements d'idées et de thèmes, mes provocations, mes facilités et mes joyeuses inventions, mes chuchotements qui renferment d'efficaces instructions (mais parfois trop poussées à l'extrême, au risque de les rendre inapplicables),

« Il faut les dire jusqu'à ce qu'ils me prouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute... Ils m'ont peut-être déjà dit, porté au seuil de mon histoire [...] Je suis obligé de parler. Je ne me tairai jamais [...] Il faut continuer. Je vais continuer. [...] Haleter, couler remonter, supposer, nier, affirmer, nier... [...] je n'ai qu'à écouter, la voix me dira tout, tout ce dont j'ai besoin, par petites bribes. Samuel Beckett¹¹.

les analyses différentielles issues de mon expérience subjective, ainsi que mes assertions péremptoires et définitives concernant les défauts et les vices de E., sont tout simplement les effets d'une pensée qui, premièrement, estime — après avoir observé que dans la vie ordinaire, de nos jours, nos sentiments et notre humeur changent constamment — qu'un guide de vie de cette sorte, pour ne contrarier personne, pour établir agréablement la

communication entre le lecteur et nous, pour mieux apaiser, pour mieux distraire et faire surgir naturellement une vérité qui nous est indispensable pour vivre (sous réserve qu'il puisse la faire surgir), doit refléter et respecter ce mouvement, cette mobilité d'âme, en juxtaposant de façon éclairante, plutôt qu'en les synthétisant, des variations fragmentaires et diverses (indéfiniment répétées), comme celles que je propose ; et qui, deuxièmement, aime, je l'avoue, fonctionner par plongements récurrents et successifs dans son tréfonds pour se satisfaire et se rassurer, et ce, avec d'autant plus d'énergie que la répétition du motif rituel annule bien souvent le doute, l'inquiétude ou l'incertitude qu'il évoque.

En résumé, mon apparente incohérence procède d'un esprit volontaire et passionné, d'une infernale lucidité, que j'ai peine à contenir, avide de saisir le monde dans ses dangers, ses subtilités et ses simulacres, mais qui sait faire la part des choses et s'arranger avec la vie quand il le faut ; d'autant qu' « on ne plaît pas longtemps », comme disait La Rochefoucauld, « quand on n'a que d'une sorte d'esprit ».

« Je suis une chose qui pense, qui doute, qui affirme, qui nie, qui connaît peu de choses, en ignore beaucoup, qui aime, qui hait, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent. »

Descartes, *Méditations*, III.

Ah! bravo, je vois que vous m'avez écouté avec beaucoup d'attention. Bon, continuons !

Lorsque vous vous sentez faible sur un dossier, ne prenez pas la peine de l'étudier, c'est perdre son temps, car il est rare que E. en sache plus que vous dans ce domaine et, de toute manière, son opinion est faite.

DÉMARRAGE RAPIDE

Il se peut que E. vous prête une voiture pour aller au travail, avantage en nature comme elle dit, ce qui est un moyen comme un autre pour moins vous payer et pour dissimuler ses énormes profits et vous contrôler plus ou moins hypocritement avec toutes ces cartes de crédit qu'elle vous oblige à utiliser lorsque vous allez chercher de l'essence ou que vous la donnez à réviser, par exemple, ce qui, il faut bien le reconnaître, est lamentable.

Cette instruction que je vous donne là sera à exécuter dans les premiers jours de votre arrivée, car ainsi on ne pourra pas dire que vous avez un esprit de vengeance, et ne sera jamais à renouveler, une fois suffit.

C'est un acte qui, non seulement fécondera votre énergie défaillante, même s'il reste sur le moment sans résultat, mais vous donnera une réputation extraordinaire pour tous les mois cruciaux qui vont suivre et durant lesquels vous devrez constamment vous faire remarquer, car ainsi E. vous observera avec encore plus d'attention qu'un autre et spéculera et s'interrogera davantage sur votre avenir de telle manière à utiliser vos grandes qualités. Il se pourrait même que vous deveniez l'unique objet de son attention, et c'est tant mieux, car E., étant dépourvue de sensibilité véritable, ses impressions sont souvent superficielles et bien souvent elle se trompe dans ses premiers sentiments.

Dites-lui au téléphone, avec ce sens de la duplicité qui désormais ne vous quittera plus jamais et que vous devrez travailler constamment à vos moments de loisir (comme je ne cesserai de vous le répéter), que vous rouliez très vite comme toujours pour venir la rejoindre et que vous avez mal négocié votre virage, ce qui peut arriver à tout le monde, et que, voulant éviter une moto qui filait encore plus vite que vous, vous avez préféré casser sa voiture contre un poteau.

Et vous arrivez devant E., avec un air aisé et naturel, les traits de votre physionomie s'animant au gré de son excitation, car vous racontez tout cela avec des expressions vigoureuses et hardies et même joyeuses, voire vulgaires selon la qualité de l'auditoire, je veux dire selon la qualité de l'aréopage qui l'entoure, imprimant à votre voix les accents divers qui s'imposent, en appuyant sur certains mots, et avec cette abondance de détails qui font images et par où une histoire vraie se distingue et s'éclaire et prend sa puissance dramatique, mais sans trop exagérer pour que E. ne puisse pas vous réfuter un détail ou vous objecter quelque argument fallacieux, pour qu'elle ne puisse pas vous en contester la véridicité, et sans trop de volubilité, pour passionner plutôt qu'horrifier.

Et si vous avez la main qui transpire évitez de la donner, vous risqueriez de dégoûter et votre avenir serait compromis, ou alors retirez-là très vite, ou alors ayez toujours en permanence dans la poche un mouchoir en papier pour l'éponger.

Le ton est très important dans ces affaires-là, car il est comme l'écho qu'on lance, qui roule, qui roule et porte l'opinion que l'on veut donner de soi jusqu'au poste que déjà l'on vous attribue.

Et dites-lui que de toute manière la voiture ne valait rien, trop petite, trop bruyante, indigne d'elle, et ayez un regard tranquille, sans affectation, sans sûreté ni distraction, sans timidité douloureuse, et ainsi votre air n'en sera que plus touchant et imposant.

Mais ne dites pas que vous auriez pu mourir dans l'accident, cela ne fait pas partie des sujets dont E. aime à s'entretenir, mais profitez-en pour réclamer une voiture bien plus confortable, plus rapide, plus luxueuse, d'une couleur différente, rouge indigo par exemple, pour qu'on vous remarque plus facilement (car ce sera peut-être trop tard plus tard, surtout si vous êtes en conflit).

E. perplexe, mais charmée par votre franchise, par votre aplomb, par la manière dont vous aurez raconté la péripétie, pour peu que vous lui ayez vraiment plu sur l'instant, oubliera si vite sa colère et son mécontentement, que si un poste supérieur se libère dans le même instant, c'est vous qui l'obtenez, car E. a toujours beaucoup de difficulté à savoir si elle doit haïr ou admirer ceux qui se manifestent habilement dès leur arrivée, ou un peu après... mais sans trop tarder.

MITRAILLEUSE

Si vous voulez qu'on croie du bien de vous, ne cessez d'en dire de vous-même : ne parlez jamais de vos erreurs, que de vos réussites, toujours des échecs de l'autre.

Et si quelqu'un attire votre attention sur un fait qui a son importance, affectez de ne pas entendre, puisque l'écouter lui laisserait penser qu'il a des idées et l'autoriserait à s'interroger sur ses capacités à évoluer.

Et si E. l'humilie ouvertement, c'est qu'elle vous appelle à en rajouter : profitez-en ou restez froid, mais n'ayez pitié ni par tendresse ni par mépris.

Et ne prêtez l'oreille aux autres que pour vous servir de leurs propos. — Et lorsqu'on vous interroge ne soyez jamais surpris, car on pourrait dire que vous manquez de rapidité d'esprit, et votre avenir serait compromis.

Et répondez longuement, vous prendrez de l'avance sur les autres.

Et ne posez pas de questions inutiles car vous prouvez que vous manquez de perspicacité.

Et ne faites pas répéter inutilement, vous avez compris, sinon vous agacerez.

Et ne vous confiez à personne, car vous seriez trahi un jour ou l'autre, soit par bêtise, soit par vengeance, soit par méchanceté.

Et ne développez pas l'art des silences dans la conversation, personne ne vous comprendrait et vous inquiéteriez tout le monde.

Et si vous avez une voix molle prenez un ton saccadé et précipité, ce qui retiendra l'attention et même, parfois, débitez vos propos si vite qu'on ne vous comprenne pas ; mais du moins pourra-t-on penser que vous avez dit des choses importantes ; et changez très vite de sujet pour éviter qu'on vous questionne ; mais surtout souriez sans cesse, quand bien même vous n'éprouveriez aucun sentiment ; vous avez bien remarqué qu'ils sourient tous à la télé !

Et dissimulez en permanence et avec application les mouvements de votre âme sous des masques différents, pour que E. et les autres vous créditent de sentiments que vous n'avez pas, mais qu'ils estiment que vous devriez avoir.

Et n'essayez pas à tous crins d'acquérir une double légitimité : être aimé de E. ou être aimé des autres, il faut choisir.

Et quoi que E. ait pu faire ne la couvrez pas d'éloges.

Et ne racontez pas tristement ; relatez avec emportement et rudesse dans la voix, ce qui vous rendra plus attachant que les autres et fera craindre vos sarcasmes et vos moqueries : c'est une bonne méthode pour prouver qu'on a du caractère et que de ce fait on est apte à occuper le poste supérieur, car afficher sa personnalité par quelques moqueries, sans se tromper de cible bien sûr, produit son effet auprès de E., souvent avide de trouver dans les marques extérieures du collaborateur la confirmation de ses choix.

Et ne sollicitez pas de confidences, mais que vos oreilles traînent partout à l'affût de toute opportunité de carrière pour vous y porter candidat, que vous soyez ou non compétent au poste proposé et surtout si vous ne l'êtes pas. Que risquez-vous ? mais si vous n'êtes pas retenu, envisagez immédiatement votre départ : c'est une question de dignité.

« La guerre de la liberté se mène à partir du désordre. »
Guy Debord¹².

ARAIGNÉES ÉCLIPSANTES

Un destin s'accomplit avec le temps mais une période d'essai se transforme en réussite avec l'imagination. — E. vous usera comme l'héroïsme ou la lâcheté usent.

De nos jours, la principale qualité de E., c'est la dissimulation. — Bien souvent E. dira comme le serpent : « Ce n'est pas moi qui suis sinueuse c'est la route. »

Reconnaître en soi l'autorité de E. n'est pas un signe de caractère. — Toujours se répéter que E. n'est pas le plus triste chemin qui mène à la réussite.

Faible, E. vous supportera ou vous méprisera, fort, E. vous détestera, car vous suggèrerez d'une manière trop visible l'idée d'une vie ambitieuse cachée dans votre esprit.

Celui qui laisse la parole à l'autre se condamne aux yeux de E. et n'a rien fait pour son avenir.

Rien ne vaut l'ironie pour se faire remarquer de E. ; comme sa suffisance ne la supporte pas, elle vous la fera payer au centuple.

C'est dans les actions que normalement on est un homme, mais en E., croyez-moi, c'est d'abord dans les paroles que vous devez vous montrer.

L'envie de se développer est normale, mais chaque fois que E. s'y livre sans en avoir les moyens, elle commet une faute, et vous devrez la punir.

Ce que vous craignez le plus dans le défi que vous venez de vous lancer, c'est le moment du retour de vérité. C'est ce moment-là qui fait le plus homme, qui fait le plus mal.

Rien ne grandit autant E. à ses propres yeux — toujours prête à fouler aux pieds la dignité humaine de ceux qui l'entourent — que de vous mettre dans une position avilissante. Mais bien souvent, de vous-même, vous vous acquittez de votre devoir face à E. dans une position avilissante.

La sagesse n'est pas un accord avec soi-même, car le sage, sans jamais trouver de répit, lutte continuellement contre lui-même.

PROFIL SOUHAITÉ

Et si E. vous donne une responsabilité, un sale boulot, je veux dire que vous ayez à faire vos preuves, à confirmer votre promotion, comme, par exemple, liquider en douceur un collègue mal aimé ou un vieux collaborateur usé par ses abus de droit, faites encore pis que E. pour lui manifester votre reconnaissance, car « le mal qui n'opère pas avec une explosion terrible » comme disait Chateaubriand, « le mal parcimonieusement employé par l'esclave au profit du maître n'est que de la turpitude ». Mais nous n'en sommes pas encore là !

Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre à E., jusqu'à l'aduler. — Votre rage contre E. ne dépendra pas du déferlement de ses vertus mais du soulèvement de ses vices.

L'hypocrisie, pour être efficace dans l'existence quotidienne, doit prendre tour à tour les masques de l'affection, de l'amour, de l'admiration, de la servilité réjouie, etc., et la mesure des hiérarchies et des intérêts.

Les illuminations

« Les Voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées ; l'occasion unique de dégager nos sens. »
Rimbaud.

POTION CONTRE LA PEUR

Si on vous dit continuellement d'avoir peur : que vous ne trouverez pas de travail, que vous devez accepter l'insolence du recruteur pendant l'entretien d'embauche, que plus tard vous ne devrez plus vous mettre en grève, que plus tard vous devrez en toutes circonstances vous humilier face au client sous peine d'être renvoyé, etc. : vous finirez par avoir peur comme le pénitent du purgatoire ; et à force de vous le dire à vous-même, parce qu'on vous le dit sans cesse, vous finirez par vous en persuader. Il faut entrer dans la contre-offensive autant qu'on peut pour exprimer sa différence, son affirmation,

son refus, son assurance, pour y crier sa revendication qu'on sait être justifiée, et ainsi on se persuade soi-même de sa nécessité. Et si vous sortez des convulsions douloureuses de l'état de transe dans lequel E. vous a plongé plein de forces et réfléchi, apaisé, la preuve sera faite de l'action du guide pendant l'exercice et du caractère de vérité des paroles entendues.

« Homme, promène-toi seul, cause avec toi-même et ne te cache pas dans un chœur. Laisse-toi parfois railler, regarde bien et rentre en toi-même afin de savoir qui tu es. »
Epictète.

Aujourd'hui, E. — du haut de sa méprisante et froide impassibilité, du haut de *sa Toute-Puissance sur votre avenir* qui excite en vous l'inquiétude — ne tournera même pas les yeux vers l'horreur du lieu où elle vous laisse dépérir ; et lorsque, ensuite, sans pitié, cruelle et réfléchie, elle frappe lâchement le malheur, mon cœur se serre, la tête me tourne, mon sang bouillonne, ma colère gronde et je me sens l'âme de Robespierre. Pour maîtriser E., pour mener sa vie, il faut d'abord modifier son moi par un entraînement intellectuel. Pour modifier son être, il faut modifier son esprit. Pour modifier son esprit, il faut s'obliger à cesser d'être sincère dans ses pensées, ses intentions et ses actes. Attendre l'heure favorable.

E. ne vous aime pas... Profitez-en pour lui assener continuellement quelques vérités irréfutables pour renforcer l'aversion que vous lui inspirez.

E. est impersonnelle et inaffective, déloyale et versatile ; elle ne recherche que la joie objective de produire, je l'ai déjà dit. Son unique principe l'a dépouillée de toute vérité. Oh ! elle ne se mêle pas de politique mais elle charme le monde. Elle reste à sa place pour mieux cacher son jeu. Elle puise sans vergogne ses forces en l'homme. Son avidité a détruit sa substance morale. Elle ne permet plus à personne de douter de sa foi. Sa sincérité doit être votre bible. Elle conditionne

discrètement le destin de l'humanité... Or, votre nature ne conçoit que les rapports personnels et affectifs, loyaux et francs, ce qui est bien normal. C'est pour cela que toute violence pour vous affranchir du monstre vous sera pardonnée.

« Quel misérable état que de vivre en suspens, c'est une existence d'araignée. » Ovide.

E. vous vend trop cher ses avantages en nature pour que vous vous croyiez obligé à aucune reconnaissance.

Lorsque l'instinct vous trompe, la voix vous ramène dans le bon chemin. Vous ne serez jamais si satisfait que lorsque vous serez injuste ou haineux de choix. La voix ramène à la révolte.

E. s'entoure d'une cour de jeunes êtres-symboles qu'elle excite à une compétition épuisante.

On peut vivre longtemps dans le silence pourvu qu'on l'exerce sur plusieurs registres.

Une chose que vous devez toujours faire avant d'adopter une stratégie pour vous engager dans telle ou telle action afin de vous faire remarquer par E., c'est de chercher à savoir si E. est caractérielle ou névrotique... par exemple si E. est atrabilaire ou hystérique. Vous devrez apporter beaucoup d'attention à cette étude. Si E. est hystérique, il faudra peut-être la battre, la violenter pour qu'elle se donne plus facilement, car c'est souvent ce genre d'être humain qui a tendance à lui plaire ; mais si E. est atrabilaire ou vieille, il faudra être plutôt calculateur, machiavélique, froid que brutal.

L'homme malin qui veut réussir plus vite excite en son cœur des sentiments troubles par la lecture de toutes sortes de livres dédiés à la malhonnêteté, à la politique, aux mensonges et à la fourberie. Il affermit sa volonté par la lecture et la pratique des exemples mis à sa disposition (pour se faire remarquer) et des devoirs

mentionnés ; il perfectionne ses mensonges par l'écoute des interviews des hommes politiques ; par l'observation de la vie sociale en général¹³.

Une inquiétude tel un piétinement retenu de chevaux, comme le pas cadencé de sections en marche qui s'avancent accompagnées d'accords durs...

INSTRUCTIONS DE DÉTAIL POUR RÉUSSIR PLUS VITE

Je vais vous servir pendant un bref instant une série d'actes à accomplir (entrecoupés d'aperçus révélateurs sur E.) qui feront de vous un guerrier(e) uniquement voué à sa réussite rapide, que vous répéterez après moi d'un ton saccadé. Prenez la posture du croyant devant le Mur des Lamentations, car la force spirituelle que donne la position dans le rite est insoupçonnable ; elle vous aidera à ressentir l'ivresse de votre transformation ; et quelle meilleure envolée vers l'énergie que la récitation journalière de ces instructions toutes simples à multiplier à l'infini.

Affichez une totale confiance en E.

Entrez vivement dans les discussions mais sans prendre parti.

Ne perdez pas votre temps à désigner la table pour insulter la chaise.

Taisez-vous quand vous ne trouvez pas les mots pour dire. Exprimez-vous, car le silence ne construit rien.

Apprenez dès votre plus jeune âge à cacher vos craintes, votre tendresse et toutes vos affections sous peine un jour d'être martyrisé par celle-là même qui devrait vous protéger.

Ne craignez pas qu'on parle de vous, et même, faites tout pour cela. — Ne redoutez pas les années qui vont venir — Faites en sorte que votre détresse ne se réfléchisse ni dans vos actes ni dans vos paroles.

Promettez et tenez vos promesses, ou promettez tant, que tenir si peu que ce soit affirmera vos compétences.

Réduisez votre vie à quelques mauvaises pensées pour trouver plus rapidement la bonne voie et progresser plus vite. — Faites toujours semblant d'avoir compris et ainsi restez ignorant.

Agitez-vous pour faire croire que vous êtes dynamique.

Ne perdez pas votre temps à chercher des mots pour vous exprimer ni même à combiner des phrases pour aboutir à l'idée car en E., bien souvent, expressions esthétiques et substituts du langage, tels que bruits de gorge, mimiques, gestes, grimaces, cris, onomatopées, gloussements et ricanements suffisent pour exprimer sa pensée.

Haïssez l'instinct non maîtrisé qui, échappant au contrôle de la raison, ne mène bien souvent qu'aux voies de la souffrance, si ce n'est au malheur. — Ayez recours à la dissimulation plutôt que de vous dévoiler, car E. présume d'avantage de ceux qu'elle ne connaît qu'à demi.

Opérez sans faiblesse, avec constance et avec une application jubilatoire, tous les embellissements de la vérité qui s'imposent, car les joies de la morale ne sont rien en comparaison des délices et des résultats des envolées de l'imagination.

Ne soyez ni humble ni naturel.

Soyez insolent, d'abord avec les plus faibles pour vous entraîner ; ensuite avec E. par volonté délibérée.

Aidez les autres à mal faire et non à bien faire pour vous rendre indispensable. — Ayez la mémoire plus courte que celui qui vous a rendu service.

Laissez le dernier mot à l'imbécile.

N'entrez pas dans les disputes mais réglez les différends.

Interrogez-vous sur celui qui vient quand vous êtes dans l'ennui : est-ce l'ami ? — Craignez d'être sincère, car la sincérité n'est pas qu'un acte préjudiciable à soi-même ; c'est aussi de la lâcheté, une infirmité morale qu'on s'octroie complaisamment pour se donner raison de ne pas lutter contre E.

Ne vous illusionnez pas : en E., seuls les rapports d'utilité déterminent les sympathies comme autant de non-hasards qui tiennent lieu de références, pour une réussite rapide. — Ne paradez que devant ceux qui comptent, sinon c'est perdre votre temps. — Veillez à ce qu'on vous observe avant de vous emporter.

Craignez d'être poli car en E. tout acte de politesse est la marque d'une faiblesse congénitale du caractère : il vous fige à tout jamais dans l'image du timide, du timoré ; il vous discrédite aux yeux de E.

Connaissez les faiblesses des autres pour vous en servir contre eux le moment venu.

N'ayez jamais l'air pensif car souvent les gens malheureux qui s'habituent à leur détresse dissimulent leur chagrin sous un air pensif.

Ne tirez pas vanité de la vérité que vous croyez connaître, mais tirez en un gain pour réussir.

Ne laissez jamais le dernier mot à E.

Et ne restez jamais sans rien faire quand E. vous observe : sortez votre portable et téléphonez sans cesse ; et si vous ne savez plus où appeler, téléphonez aux informations boursières.

« Si tout cela n'est point, j'ai eu tort d'écrire... mais qui osera nier la vérité de tous les jours. » Laclos¹⁴.

« Certaines gens, dans l'idée de déraciner nos préjugés, détruisent la vertu, l'honnêteté et la religion. »
Swift.

On n'est jamais si fort que lorsqu'on est d'accord de la mauvaise foi qui est en soi. C'est une grande faiblesse que d'avouer sincèrement ses erreurs.

Dès votre arrivée en E., il vous sera plus profitable de faire voir ce que vous savez que d'apprendre ce que vous ne savez pas.

Vous ne ressentirez votre existence, vous n'existerez que lorsque vous vous opposerez au monde dans les plus excessives et convulsives dévastations.

E. est toujours tout entière dans ce qu'elle fait. Vous c'est dans votre capacité d'inquiétude ou d'amertume que je vous vois tout entier. Et pourtant je n'entends encore rien dans votre tête qui ressemble au cri amer d'Hamlet.

Si je vous disais sans cesse de ne jamais proclamer vos fautes, ne serait-ce qu'une seule, vous pourriez me dire que je vous lasse, puisque c'est évident ; et pourtant je dois vous le dire sans cesse car je vous vois bien souvent en grand danger de le faire.

« Le destin, cet anéantisser. »
Rilke.

Si je vous voyais l'air mauvais, assis derrière votre bureau, tout seul, en proie à l'incertitude, c'est-à-dire, comme le dit Gérard de Nerval dans *Aurélia*, que les deux parties de votre âme se séparent, « l'une affectionnée et confiante, l'autre comme frappée de mort... », je pourrais vous dire de vous mettre en colère contre quelqu'un de plus faible, contre quelque chose ou tout simplement contre vous-même, pour vous dérider ; mais je ne vous le dirais pas, car ce serait essayer de vous convaincre d'avouer d'une manière trop voyante, trop ridicule, votre haine sans mesure pour E. et aussi votre

impossible désir de vengeance. Il faut éviter de manifester trop souvent ce sentiment latent en vous sous peine d'être sans cesse malheureux.

EXORDE DE LA VIE DE E.

Rassurez-vous ! E. n'est pas une abstraction impossible à cerner ; dans mon cœur j'ai toujours eu le sentiment que c'était une infâme canaille. Mais maintenant elle est bien plus, elle est le symbole d'un monde pourri en marche, elle est la réalité de la tromperie sociale qui s'annonce. Tous les avantages financiers que l'État lui concède, toutes les hypocrites et multiples « chartes pour l'emploi », sans effets à ce jour, qu'elle signe pour les justifier et les encourager avec les ministres malins, démagogues et médiatiques qui se succèdent aux Affaires sociales, tous les allègements de charges sociales jusqu'à 30 % dans le cas du temps partiel, que les gouvernements, toujours peu enclins à prendre les vraies décisions qui s'imposent lui offrent, m'apparaissent comme de sinistres plaisanteries.

Votre querelle intime ne sera pas résolue ou effacée par le retour permanent de votre pensée sur son propre objet, mais par l'installation de la révolution dans les deux parties qui vous composent. Les révolutions devront être menées avec la plus grande rigueur, la plus grande dureté envers vous-même. Elles devront mettre à nu l'essence de votre être pour anéantir la maudite incertitude de votre conscience affective. Néanmoins toute humanité, toute sentimentalité, toute gentillesse ne devront pas être arbitrairement et systématiquement repoussées, exclues des situations que vous vivrez, car vous ne serez jamais si insatisfait, que lorsque vous vous déchirez en vos haines les plus exclusives.

N'en croyez rien ! Ce n'est pas dans votre unité que vous retrouverez le bonheur, dans votre unité il n'y a que le tourment de l'inquiétude pour vous.

« On peut dire que les représentations, les pensées, sont des objectivations de la volonté en ce qu'elles sont

les instruments du désir, les moyens permettant à l'homme de satisfaire les besoins de son être physique ; en ce sens, elles servent la volonté. »

A. S. Janik et S. E. Toulmin¹⁵.

Ce que vous vivez, c'est une épopée objective qui, quoi que vous reprochiez à votre sensibilité, se déroule à sa manière. Elle vous remplit d'angoisse et vous isole. Que faire ? Comment réagir ? Où aller ? Mais à qui la faute si vous êtes si souvent hors de l'épopée dans la solitude de votre vie ? A votre double nature ? Mais est-ce de ma faute si le guide vous martyrise, vous oblige à être lucide et vous culpabilise sans répit ? C'est parce que vous êtes un être trop ancré dans le mystère de son temps intérieur, dans sa subjectivité morale, trop soumis au destin, idéalisant sans agir le principe de liberté qui est en vous que vous souffrez, dit-il... c'est parce que vous êtes un être trop prisonnier de son image que vous ne vous trouvez pas, que vous n'arrivez pas à adhérer au monde, dit-il...

Chaque fois que je vous imagine plein d'ironie mordante et insultante, plein de sarcasme méchant, de raillerie acerbe, plein d'orgueil triomphant, défiant E. par tout ce que la haine a de plus constructeur et de plus positif, je suis heureux pour vous.

Votre mal, chez vous, se console avec cette constatation toute simple, toute primitive, presque risible, que nombreux sont ceux qui comme vous se complaisent dans la réalité psychique ; et que, contre ce mal-là, personne n'a jamais trouvé de remède. Et cette réalité-là pèse sur vous de toutes ses forces. Peut-être ne luttez-vous pas suffisamment contre votre état psychique pour vous guérir de votre souffrance. Vous souriez, vous êtes plein de courage et pourtant il y a en vous un sentiment de malaise et d'insuffisance ; peut-être ce sentiment vient-il du faible prix de cette consolation.

Il n'est plus temps de penser avec le cœur. Les choses essentielles, le sens de la vie, les valeurs morales

n'importent plus. La grandeur de l'âme n'épuisera pas les maux de l'humanité : la haine, la violence, l'avidité... — et pourtant, un instinct secret vous dit encore que j'ai tort.

POTION DE LIBERTÉ

Supposez qu'on vous demande : « Pourquoi vous hait-il tant ? » en songeant à moi. Que répondriez-vous à cette question ? Il est évident que vous ne pourriez pas répondre valablement à ma place car se pose alors la question de savoir qui je suis. Si vous dites que c'est parce que vous m'avez fait quelque chose, ce serait faux, puisqu'il n'y a aucun différend entre nous. Je veux dire par là qu'il ne s'agit pas d'une haine qui trouve sa logique ou sa raison, ni dans notre passé ni dans des faits qui nous concernent. Vous pourriez répondre cela mais ce serait faux. Pourquoi est-ce que vous éprouveriez le besoin de mentir ? Il est certain que c'est une question qui vous perturberait si le lecteur vous la posait.

Il est certain qu'ensuite vous seriez tenté de m'interroger malgré votre timidité. Et tout à l'heure, dans un mouvement de colère, vous pourriez me demander (me retourner la question) pourquoi je vous hais tant. Il est évident que j'aurais du mal à vous répondre, parce que cette haine je ne l'ai pas élaborée, que cette haine n'est pas réfléchie, je veux dire que je ne me suis pas mis dans cet état de haine par la réflexion, ou par la réminiscence, ou par le souvenir, ou par le ressentiment. Elle ne trouve sa logique ou sa raison ni dans notre passé commun ni dans des faits récents. Vous ne m'avez rien fait. Il s'agit, en quelque sorte, d'une haine naturelle. Mais vous dire : « Il suffit que je vous regarde ou que je vous écoute pour que je vous haisse », ne serait pas satisfaisant, quoique bien des haines dans les familles n'aient aucune raison.

Il faudrait que je trouve une bonne explication, la vraie explication. Une explication qui prouverait que je subis cette haine de l'extérieur. Une raison noble en quelque sorte ; une raison intellectuelle. Une explication... ma réponse pourrait être celle-ci : « Nous avons tous le sens de la liberté en nous. C'est un sens intellectuel commun à tous les hommes. Mais il est

plus développé chez certains que chez d'autres. Mais il est plus exacerbé chez moi que chez vous. Par exemple, ce que vous acceptez, dans votre rapport à E., je ne le tolère pas, mais je suis obligé de l'accepter. Je ne peux pas, quelles que soient vos bonnes raisons, supporter la privation de liberté que vous vous imposez, car en aliénant votre liberté, à l'occasion de votre rapport à E., vous aliénez ma propre liberté. (Il y aurait à ce moment-là une autre explication à vous fournir pour que vous me compreniez.) Vous me faites souffrir jusqu'au tourment par l'impossibilité où je me sens de satisfaire ma volonté à travers vous, comme si les instruments du désir que j'utilise n'étaient pas suffisamment puissants. Et pourtant il est prouvé qu'ils le sont. En fait, vous m'obligez à reculer, à céder trop souvent devant votre besoin de sécurité, et ceci m'est intolérable. N'est-ce pas une raison suffisante de vous haïr ? »

Mais bien entendu, comme je l'ai dit, ce ne serait pas la seule explication que j'aurais à vous donner ; ce que je viens de dire n'est toujours pas suffisant. Mais alors vous pourriez dire : « Est-ce que ce n'est pas, en proclamant si fièrement votre sens de la liberté, une manière de cacher votre incapacité à vivre ? Est-ce que ce ne serait pas une manière de me mentir, de vous mentir, de me conduire au mensonge, de m'entraîner dans une impasse, voire au néant ? » Il y aura cette autre explication que je vous fournirai plus tard, et qui l'explique aussi.

« Quand on vous ordonne d'appeler une voiture, fût-il minuit, n'allez pas plus loin que la porte, de peur de n'être pas là si on a besoin de vous, et restez à crier : cocher ! cocher ! pendant une demi-heure. » Swift.

Vous périrez plus sûrement en marchant dans la voie de la vertu qu'en marchant dans une rivière infestée de piranhas.

Votre esprit ne se fixe pas sur l'avenir mais sur une sorte d'infini rassurant (joie bête). Vous espérez, malgré les larmes, les efforts, les bassesses, les kilomètres

parcourus, non pas une prime, une récompense, de l'argent, mais un jour, une exemption d'injustice. Mais avez-vous jamais entendu E. dire : « Accusez-moi. »

Idée : se mettre à la place de E. pour se donner de l'énergie... — Mais est-ce que ce serait valable ? — Tous les jours vous vous dites : « Je suis E. : voilà ce que je pourrais faire pour me débarrasser de ceux qui m'entourent et qui sont devenus inutiles à la bonne marche de mes affaires... » C'est une méthode pour vous gonfler d'énergie. Autour de vous il y a ceux que vous aimez et ceux que vous n'aimez pas. Ceux que vous n'aimez pas, vous cessez de leur parler. Vous considérez qu'ils n'existent pas. Donc, vous ne leur donnez jamais de travail. Ceux que vous aimez, vous leur parlez et vous les accablez de travail. Et les uns et les autres partiront prochainement.

Lorsque E. vous fait une remarque dans votre bureau, vous vous attachez opiniâtrement à votre idée, et, comme ça, E. s'en retourne avec son dossier à la main, encore plus énervée qu'à son arrivée.

« Le mensonge est essentiel à l'humanité. Il y joue peut-être un aussi grand rôle que la recherche du plaisir, et d'ailleurs est commandé par cette recherche. On ment pour protéger son plaisir, ou son honneur si la divulgation du plaisir est contraire à l'honneur. On ment toute sa vie, même, surtout, peut-être seulement, à ceux qui nous aiment. Ceux-là seuls, en effet, nous font craindre pour notre plaisir et désirer leur estime. »

Proust.

Vérité contre mensonge : querelle dépassée. La vérité n'est plus féconde et ne favorise pas celui qui la possède et la cultive. Le mensonge est vivant et curatif ou créatif. On peut même considérer la vérité comme une nécrose qui détruit les cellules de la vraie vie. L'homme politique qui dit la vérité n'est pas élu. Cette constatation est suffisante et la grande finesse des socialistes sera de faire ce que la droite n'a pas pu faire mais sans le

.....

dire, c'est-à-dire de faire une politique de droite et même pire. Jamais la droite n'aurait osé mettre les allocations familiales sous conditions de ressources ou baisser le plafond du quotient familial.

Si vous me disiez qu'il vous arrive parfois (trop souvent) d'être dans un état de peine qui vous affecte tout entier, je vous dirais : « C'est que vous avez déconcentré vos forces. Remettez-vous dans cet état de volonté et d'imagination concentré contre E. qui doit être votre état naturel. »

ATTAQUES MENTALES

Vous venez d'arriver en E. que déjà vous ne connaissez plus personne (vous affectez de ne regarder personne).

Si vous êtes faible et lâche, parlez haut et fort.

Se regarder avec indulgence pour améliorer son jugement sur soi.

Parlez sans cesse de votre réussite rapide pour qu'ils y croient.

Après le repas, oubliez ceux qui l'ont payé.

Puisque, dit le sage, aider est difficile : se contenter de conseiller.

Installer E. dans son salon n'est pas la bonne méthode.

Ne pas se livrer aux suggestions mauvaises de son caractère, c'est se désespérer soi-même, car la modération borne tristement la vie.

Etre plein d'excuses et tendre envers soi-même, cela est légitime. La pente vers soi est le commencement de toute réussite, en affaire, en amour, etc.

Heureusement, nous avons l'intelligence pour réprimer le bon instinct.

Si vous avez en vous la générosité, la fidélité, gardez-vous de le faire savoir et... modifiez-vous vite ; car celui qui, en E., demeure identique par ces qualités joue dangereusement avec son avenir.

Ne vous en laissez pas compter : celui qui parle haut et fort est souvent faible et lâche.

Je veux faire partie de l'école des cyniques.

Si vous n'êtes pas né menteur vous êtes à plaindre mais par la pratique quotidienne vous pourrez vous sauver.

Ceux que vous salissez sont souillés à tout jamais ; ceux qui vous salissent vous souillent à tout jamais.

Collègues le matin, ennemis le soir.

SORCELLERIES DIVERSES

Vous êtes sensible et sociable, mais vous cherchez querelle à tout le monde.

Peu importe ce qu'on dit de vous, pourvu qu'on parle de vous.

Aucun précepte, qu'on puisse observer toute sa vie, ne renferme toute la sagesse du monde.

A qui s'attacher, à celui qu'on hait le plus ou à celui qu'on aime le plus ? Attachez-vous à observer celui qu'on hait le plus. Celui qui est haï n'est pas pour autant l'ennemi.

Ne rien attendre de soi, mais exiger tout des autres, et tout de suite.

A celui-là vous ne donnez que de la haine, puisque E. ne l'aime pas.

Après une faute involontaire, disons une étourderie (par exemple, vous avez perdu un dossier important), commettez-en une autre tout de suite après, pour qu'on voie bien que vous ne l'avez pas fait exprès ; mais ne vous excusez surtout pas, car s'excuser, c'est reconnaître avoir commis une faute véritable.

Très souvent, je vous dis de faire telle ou telle chose, mais sans vous dire comment la faire. Je manque de précision pour quelqu'un qui a trouvé auprès de vous sa raison d'être. Je manque de précision, et c'est vous qui me le faites remarquer. Par exemple, je vous dis de casser la voiture de E. dès les premiers jours de votre arrivée, ce que vous êtes disposé à accomplir ; mais comment ? Très bien, je vais essayer de vous l'expliquer calmement, et vous verrez que ce n'est pas aussi difficile que cela en a l'air. Supposez que la route soit glissante... (à suivre) Une bonne méthode aussi est de la donner à un camionneur pour qu'il la casse par derrière, par distraction, un jour de pluie.

Supposez que vous connaissiez un homme qui se donnerait pour principe de vie de caractériser son comportement (tel que je le préconise) pour réussir. Vous pourriez vous dire en l'observant : « Très vite il aura peur de sombrer dans un comportement caricatural ; ce sera sa hantise ; ce sera son inquiétude », car où est la frontière entre la caricature dans laquelle il ne faut pas tomber (dont on prend conscience et qui nous fait souffrir) et la caractérisation de sa personnalité ? c'est

nous-mêmes qui devons trouver cette frontière, et ce n'est pas facile. Il y a un équilibre idéal à trouver pour éprouver ce sentiment de libération de son être, qu'en finalité on recherche. Il est possible qu'il évite ce dilemme en prenant du recul, en s'obligeant à rester subordonné à la représentation qu'il donne de lui-même et non pas en absorbant la totalité de la représentation ; je veux dire par là qu'il doit rester en retrait, qu'il ne doit pas lui être soumis ; il ne faut pas qu'il se laisse emporter ; il ne faut pas qu'il perde contact avec sa vérité intrinsèque, c'est ce qui est fondamental ; vous pourriez lui dire : « Vous l'éviterez de cette manière... » Mais est-ce que vous le lui diriez ? Et de toute manière, s'il vous écoutait, s'il réussissait à appliquer votre conseil, est-ce qu'il éprouverait ce sentiment de libération de son être, qu'en finalité il recherche ? Comment pourrait-on l'aider ?

On hait secrètement celui qu'on ne peut égaler.

Ce qu'on dit en morale doit être en proportion de l'esprit, de la grandeur qu'on a. Si vous êtes un pauvre type, vous ne pouvez avoir les phrases d'un directeur de conscience.

« Je ne suis pas le personnage que vous prétendez m'imposer d'être ou d'avoir été. » Aragon.

EXPÉRIENCE DE PENSÉE

Si ce matin vous êtes dénué de toute énergie ascensionnelle (ceci, lecteur, est un acte facile à accomplir), vous pouvez laisser errer votre rêve dans la vie politique, car il est bon que votre vie quotidienne ne soit pas exclusivement le motif principal de vos visions. C'est une pratique, qui, par l'effort de stratégie qu'elle implique, la ruse qu'elle demande de mettre en œuvre, la détermination qu'elle développe dans le circuit de la pensée, peut vous aider à lutter contre votre défaillance passagère d'énergie.

Par exemple, posez-vous cette question : si j'étais ministre, quel serait l'objet de ma réflexion, ce matin ?

Vous pourriez avoir ce genre de méditation, si vous étiez ministre : « Il n'est plus question de parler ni clairement ni positivement dans notre monde, mais de parler salement. Si je ne me mets pas ça dans la tête, je ne m'en sortirai pas. Je ne resterai pas longtemps ministre. » C'est l'assertion à l'Assemblée nationale de votre patron, du Premier ministre, M... qui vous donne cette réflexion : il a dit que la droite était plus esclavagiste et antisémite que la gauche en 1880. Tollé général : cris et vociférations sur les bancs ; les députés de la droite, outrés, sous le choc, quittent l'hémicycle. La gauche ricane ou se tord de rire.

La leçon politique du Premier ministre est très claire, vous dites-vous : « Ne jamais oublier qu'en salissant l'adversaire à l'Assemblée, on crée un climat de scandale dont on profite habilement et qu'on clos en s'excusant quelques jours plus tard. Mais c'est de vous dont on a parlé toute la semaine. C'est vous qui faites la une des journaux. »

Il est certain que si vous aviez ce genre de méditation en partant au travail, vous seriez loin de vos préoccupations habituelles du matin : salaire, frais de déplacement, commissions, primes, etc. ; mais ce serait une manière de transcender votre quotidien. Tout doucement le sentiment du pouvoir (les manœuvres qu'il nécessite pour l'obtenir, pour le conserver, la puissance sur l'opinion publique, sur les médias, la force, la puissance de réflexion à mettre en œuvre) s'éveille en vous et vous modifie. Lorsque, un peu plus tard, vous cognez à la porte d'un prospect, vous vous sentez bien plus fort.

Une manière de réduire E. à sa juste valeur (d'humilier E.), c'est de lui imputer tous les sentiments qui suscitent les pensées les plus viles chez les hommes. Ainsi toutes ses propositions peuvent-elles être remises en question. Ainsi sa vérité qui vous gêne devient-elle une vérité aussi révocable que la vôtre, et voilà justifiée votre action contre elle.

Lorsque vous sortez exténué d'une négociation que

vous venez de perdre, parce que vous n'avez pas donné le meilleur pot-de-vin à ces messieurs les acheteurs, supposez que vous me disiez, d'une voix lasse, que cette sorte d'insanité qui a envahi le monde vous révolte et que vous préféreriez rester chez vous à méditer sur cette insanité, je vous répondrais : « Connaissez-vous quelqu'un qui a réalisé sa vie en recouvrant les signes immoraux de la partition par des carrés blancs ? qui a réalisé sa vie en s'isolant pour patauger tout à loisir dans son marais intérieur, une sorte de borborygme de ressentiments, de haines, de refoulements, de meurtrissures, de rêves avortés, un paradigme d'éléments de souffrances ? ce n'est pas en ignorant les signes qui dictent la partie occulte de la négociation, en verrouillant des portes pour s'exclure de soi-même du jeu du monde, pour cause d'humiliation puérile ressentie, que l'ange de la réussite vous courtisera. Votre vie ne s'accomplira pas dans l'amère solitude postulée, mais par la réalisation, dans la société, du projet qui doit la fonder. — Donnez-moi une bonne raison pour penser qu'il en serait différent pour vous. » Je vous dirais aussi : « N'est-ce pas de l'orgueil et de la présomption que se mettre à l'écart du monde pour le juger ? »

JOUEUR/BOMBE

Je voudrais vous dire ceci : si un groupe de dominants est devenu l'incontournable et immobile centre de gravitation de E., il sera de votre devoir de le détruire pour que les choses bougent en E. Vous devez examiner à fond une action, vous y décider et vous y engager tout seul, dès aujourd'hui.

« Laissez-moi d'abord vous expliquer ma situation. J'ai chanté le mal comme ont fait Miszkiewicz, Byron, Milton, Southey, A. de Musset, Baudelaire, etc. Naturellement, j'ai un peu exagéré le diapason pour faire du nouveau dans le sens de cette littérature sublime qui ne chante le désespoir que pour opprimer le lecteur, et lui faire désirer le bien comme remède. Ainsi donc, c'est toujours le bien qu'on chante en somme... »

Lautréamont, *lettres*, 1870.

AFFICHER CANON ACTIF

Il sera sage, pour le bien de la seule cause qui doit vous préoccuper en permanence, la vôtre, de ne vous appuyer sur aucun suppôt en particulier mais sur tous les suppôts à la fois ; car qui peut dire à l'avance quel est le suppôt qui déclinera le plus vite dans l'esprit de E. ? Les haines de E. sont si imprévisibles, ses vengeances si implacables, ses évictions si foudroyantes.

Toutefois, si demain E. cherche à se débarrasser d'un suppôt subitement mal aimé sur lequel vous comptiez pour votre avenir, ne restez pas indifférent, bien que vous ayez de nombreux autres appuis pour le remplacer, conformément à ce que je viens de dire. Fomentez, pour vous faire remarquer, une sorte de révolte, un comité de défense des êtres-symboles outrés. La défense d'une cause autre que la vôtre pourra peut-être, par extraordinaire cette fois-là, se révéler préférable au silence et à l'indifférence. On voit parfois E. se prendre d'affection pour cette sorte de meneur... votre jeunesse, votre innocence, votre sincérité, etc. Et votre croisade pourra porter ses fruits car si vous aidez E. à donner dans cette affaire lamentable une impression d'infailibilité, c'est-à-dire si vous manœuvrez habilement pour faire échouer l'objectif du collectif que vous présidez, votre sympathique témérité jouant, c'est peut-être vous qui aurez le poste libéré par le suppôt. Mais n'abusez pas de cette pratique pour vous faire remarquer, car E. a peu d'humour et se lasse très vite de ces jeux-là. Elle n'appréciera pas deux fois de suite votre action.

Sache fou que tu as besoin de moi que tu rejettes.
Sache fou que j'ai besoin de toi que je hais.

Douter de soi, c'est croire en soi.

En fait, vous êtes comme une voûte architecturale, une complexité en équilibre conditionnel : qu'un sentiment permanent s'emballe en vous et il est destructif de l'équilibre d'ensemble si des résistances également permanentes n'arrivent pas à le contenir, à le maintenir à son rang de simple sentiment permanent.

Vos plaintes et vos gémissements d'hier soir ne m'ont pas ému. Si vous continuez comme ça, E., comme une déesse inique, profitera de vous, au-delà de votre propre existence dans votre descendance, jusqu'à la troisième génération. Pleurer sur votre condition vous fait trop jouir de vos regrets, même les plus humbles, pour que j'aie un seul instant envie de vous consoler, bien que mon rôle soit de vous sortir de vos inquiétudes qui ne sont en fait que les conséquences de votre irrépressible besoin de liberté, que vous devrez satisfaire un jour, d'une manière ou d'une autre.

ANNEAU SORCIÈRE

Si vous lui disiez : « Je vous hais parce que continuellement vous m'empêchez d'être ce que je veux être, et je n'aurai de cesse de vous harceler, de vous affronter », je vous encouragerais à continuer dans cette voie, à parler avec cette force, à souligner la supériorité de ce sentiment vif sur tout autre sentiment, comme l'amour, par exemple, qui nécessite un complice. Pour la haine, nul besoin de partenaire. Plaisir infini de cette sensation à vivre seul. Supériorité de cette sensation vive, tonique à vivre seul pour se désaliéner. Cette haine positive, qui n'est rien de moins qu'un ferment, doit mener, non au désespoir ou au néant, mais à l'action, à la révolte, à la libération.

Si E. affecte de ne pas vous remarquer, ne vous surveille plus, ne vous importune plus, ne vous appelle plus, ne vous parle plus, c'est que, vous ayant déjà condamné dans son esprit, elle n'a plus besoin de vous confondre. Mais son indifférence vous accable et vous fait victime malgré vous, alors que vous n'avez rien à vous reprocher.

Il m'est arrivé de voir des suppôts bêtes, ineptes, abrutis, incertains, résister si longtemps aux attaques des autres, être si aimés de E. qu'ils purent même, passé la retraite, rester à traîner dans les bureaux. Fripés, gâteux, baveux, E. écoute encore leurs conseils jusqu'au jour où, brusquement, elle n'aime plus que les jeunes.

Vous devrez profiter de l'exemple politique pour construire votre vie. Vous tirerez grand profit et grandes consolations à observer la vie politicienne.

Le bon principe, c'est de ne pas refuser d'aller chercher les sandwiches, mais c'est de ne pas être là au moment où l'on cherchera quelqu'un pour y aller. Soyez attentif, aux aguets.

« La seule dignité de l'homme : la révolte tenace contre sa condition. »
Albert Camus.

Rilke : « ...tous les métiers ne sont-ils pas pleins d'exigences, pleins d'hostilités contre l'individu, ne sont-ils pas pour ainsi dire tout imbibés de la haine de ceux qui, muets et moroses, se sont pliés au sobre devoir. »

Prendre de l'avance sur les autres. Les détester dès maintenant dans son for intérieur, car celui qui vous aime aujourd'hui vous détestera demain, car bientôt vous vous opposerez à son besoin d'expression, d'affirmation et d'expansion : à sa volonté.

ALIÉNATION

« Etant donné que l'homme devient étranger au produit de son travail, à son activité vitale et à son être générique, il s'ensuit que l'homme devient étranger à l'homme. Quand l'homme s'oppose à lui-même, il s'oppose également à autrui. »

Marx, *Manuscrits de 1844*.

Tous les espoirs vous sont permis, car de grands emplois sont souvent occupés par de petits talents.

Comment protéger votre individualité ? Supposez que vous le vouliez. Il faudra définir en quoi consiste votre essence. Vous soumettre à un exercice d'abstraction. Ne pas envisager un seul instant la possibilité d'une part d'inachevé en vous. Vous mettre à nu et conclure à la validité de votre moi profond.

« Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis, ô Seigneur ! Mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. »
Vigny.

L'élégance morale ne vaut rien. Avec les loups vous devez crier. La vieille morale chrétienne s'est trompée, on ne se nuit pas moralement en nuisant « aux autres ».

« Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien et tout le mal que nous projetons. »
Vauvenargues.

ÂPRE QUERELLE

Oh ! cessez de farfouiller dans vos tiroirs. Je vois à votre visage que ça ne va pas, vous ! Je vous ai surpris et dérouteré, n'est-ce-pas ? Et pourtant je vous l'ai suffisamment dit et répété que votre réussite ne passera que par une implacable et violente dénonciation et destruction de ce que vos nobles, vos bons, vos trop purs sentiments moraux ont noué... que votre réussite ne sera, que lorsque E. cessera à tout jamais d'être maîtresse des rites. Ne me dites pas que déjà je vous agace avec mon interversion des rôles, mes inversions morales et ma haine larvée ? Je ne fais que commencer... Vous n'allez pas toute votre vie vous défier de moi et de vos autres sentiments...

Que dites-vous ? Que vous n'aimez pas mon agressivité, ma brutalité, ni mes manières ; que je manifeste à votre égard une détestable ironie ; que plus vous m'écoutez plus vous observez que c'est moi qui pérore comme un maître d'école du haut de son estrade ; que je suis loin de tenir ma promesse morale (et vous en profitez de ce fait avec traîtrise pour inviter le lecteur à un premier rendez-vous dans le passage isolé à la page **226** pour y reconnaître ma duperie) ; que je suis avec mon air impersonnel et hautain d'une condescendance, voire d'une arrogance à votre égard qui rejoint le dédain

ou le mépris de E., à croire qu'au fil du temps je m'identifie à E. comme l'esclave qui prend tous les vices du maître ; que je ne respecte aucun des usages romanesques de notre temps, alors que j'ai des prétentions à ce niveau-là : je ne décris ni votre bureau, ni votre décor, ni votre physique, ni même votre visage avec précision (mais, hélas, je n'ai pas le talent de Pierre Boule... et puis nous sommes dans mon guide !) ; que vous soupçonnez mon guide de vouloir tenir plus du rébus ou du labyrinthe, et que ce n'est pas de cette manière que je pourrais créer un rapport de plaisir entre le lecteur et nous.

Et quoi encore ?

Ah ! ça y est, vous revenez sur une affaire classée, me semble-t-il ? Ne prenez pas la peine de continuer... je vois : non seulement je vous coince brutalement dans cet espace au mépris de votre liberté, mais, en outre, je me contente de vous appeler VOUS, au mépris de votre identité. Pourquoi pas Sans Nom Patronymique pendant qu'on y est ? En ce qui concerne votre nom, en tant que « personnage principal » de ce guide, vous aimeriez, comme promis, qu'on ne vous le confisque pas, votre nom.

Ah ! c'est vrai, je n'ai même pas pris la peine de vous interpellé par votre nom, ni même par votre prénom, ni même par un nom imaginaire. Je ne vous ai donné aucun nom. Je vous ai privé d'un nom, d'un sacrosaint nom propre. Vous n'avez pas vocation à être le SNP local ? Vous vous sentez réduit à rien avec ce « Hep vous ! » Etrange destin pour un personnage principal effectivement de ne pas avoir de nom propre ; même pas une initiale.

Oh ! cessez de geindre, sinon je vous appellerai définitivement M. SNP, comme sait le faire si souvent E., avec son air inactif que vous haïssez tant.

Oh ! lâchez-moi, vous m'étourdissez avec vos reproches injustifiés ! Vous vous trompez sur mes sentiments et mes objectifs, mon cher être.

D'abord, nous ne sommes pas dans la réalité objective d'une relation de vie, avec son obligation de descriptions, de cohérences et de précisions pour étayer les faits et les actions, mais, encore une fois, maintenant,

dans ce monde manifeste du dedans où secrètement vous vous débattez, dans ce monde où la logique, pas plus que le temps, la morale ou la mort, n'existe... Dans ce monde magique, dangereux et ambigu où mes désirs et mes envies, et vos divers, vieux, et maudits sentiments moraux se cherchent, se mêlent et s'affrontent ; et tout effacement de repères conduit au développement de son mystère, de sa résonance, de sa force, de sa difficile compréhension.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'obligez à me répéter, et votre anonymat y participe... et grâce à ces indéterminations sur votre personne et cette absence de coordonnées scéniques, le regard du lecteur pourra pétiller et imaginer son futur dans cet espace informel et son esprit pourra y investir plus facilement ses pensées, ses souvenirs, et ses propres instincts.

Ensuite, quoique je sois affolé par le désir de vous arracher à « ...l'ignominie » de votre « existence vertueuse et pratique...¹⁶ », où vous maintient votre besoin de sécurité, malgré ma volonté passionnée de vous modifier intérieurement, de vous révolutionner, de vous obliger à réussir, si je vous ai privé d'un nom, c'est parce que je veux vous laisser votre libre arbitre, comme je vous le disais, ce pouvoir de douter, car les dangers et les périls de cet univers de violence et de terreur, de cette expérimentation, de cette autre réalité, que je vous propose maintenant, ne sont pas à négliger, sont multiples, voire mortels. Ce n'est pas à une promenade de santé que je vous convie, mais à un radical changement, à un virage à 90 degrés, et le succès n'est pas gagné d'avance. Je ne veux pas être responsable d'une autre sorte d'échec en vous imposant les choix, les préjugés, les idées préconçues, les préventions et les haines répertoriés, figés, classés dans le bon ordre, qu'impliquerait fatalement l'instance arbitraire d'un nom choisi par moi, fussent-ils aussi les miens, fondent-ils également ma révolte, et de ce fait ses cris, ses hurlements, ses vociférations, ses attitudes et ses délires... Car entendons-nous bien, vous n'êtes plus moi et je ne suis plus vous ! Ne pas vous nommer ni vous décrire, c'est, mon cher protagoniste, vous vouloir libre en moi-même, libre, incontrôlable et dérangeant quand il le faut.

Libre en moi-même, c'est vous laisser la possibilité d'interpréter, de modifier, de refuser ou d'appliquer mes instructions et mes conseils. Vous pouvez fuir ou vous impliquer ! Fuyez si vous le voulez ! Vous pouvez quitter ce lieu, refuser de me suivre, la porte est ouverte. Libre en moi-même, c'est vous laisser rechercher vous-même votre vérité, cette foi exigeante en votre vie, au travers de ces ACTES RITUELS à accomplir pour féconder votre ÉNERGIE, de ces épreuves à subir pour arriver au défi suprême.

Lecteur: rendez-vous dans le passage isolé à la page **231** pour compléter votre savoir au sujet des actes rituels transitifs, puis revenez ici en vitesse.

Mais rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous priver éternellement d'un nom : si, à la fin de ce parcours initiatique, vous parvenez à la cérémonie finale en ma compagnie, ce que je souhaite, car, je le vois bien, vos incertitudes douloureuses nécessitent ma présence à vos côtés, pour vous guider — pour se conformer à l'usage courant, dans ce genre de cérémonie, au moment où il sera temps pour vous de descendre dans les terreurs, les souffrances, les luttes et les dangers du gouffre pour exorciser face au monde votre inquiétude, pour racheter votre faute —, je vous le rendrai votre nom, votre misérable ancien nom qui vous fait *homonyme* d'un poète maudit qui, toute sa vie, n'a cessé de vouloir être son autre sans jamais parvenir à le devenir ; ce nom qui d'ailleurs vous va si mal, car vous n'êtes pas plus poète qu'esthète, vous ! Il m'est inutile, à moi, puisque je ne suis plus vous. Réclamez-le-moi le moment venu.

Lecteur : rendez-vous à la page **202** pour vous tranquilliser, car je vous vois, vous aussi, très intrigué au sujet de l'identité du héros ; ouvrez toutes grandes vos oreilles si vous pouvez, puis revenez ici en vitesse.

Et ainsi, par votre réaction, vous connaîtrez votre degré de rattachement à certains de vos vieux souvenirs affectifs, car c'est vous-même qui devrez vous en libérer : c'est vous-même qui devrez proclamer haut et fort dans cet avant-dernier acte rituel de liberté, que vous vous êtes libéré de toutes ces souffrances morales qui vous privaient de vos forces vitales, que vous avez finalement trouvé le sens de votre vie, que vous êtes prêt à détourner certains sentiments de votre coeur, à renverser la loi de votre nature.

Puis c'est vous-même qui devrez vous identifier et vous déterminer en public, et face au monde. En attendant, faites votre jeu ! ou mieux, menez le jeu, même si par moments vous le trouvez choquant !

Mais où allez-vous, puisque vous êtes d'accord, puisque vous avez compris la ligne de faite de mes exigences ? Mais cessez de ronchonner ; bavardons plutôt comme deux tendres amis.

Lecteur : si vous voulez participer avec profit au jeu-concours (couronné de trois prix) que j'organise dans mon guide et accomplir avec efficacité les actes que je propose à son héros, au protagoniste, je veux dire à mon rétif être avec qui je converse si âprement par moments, et les actes qui vous sont dévolus, vous devez noter dans cette grille l'un des sentiments majeurs de son affectivité. Si vous avez été suffisamment attentif, vous devriez pouvoir le définir sans recherche, tout seul. (1) Horizontal : un mot en sept lettres. Sinon, rendez-vous dans le prologue à la page **21** pour une localisation rapide ; puis rendez-vous à la page **183** pour une lecture du règlement du GRAND JEU-CONCOURS.

Le guide.

Jeu 1

--	--	--	--	--	--	--

CHAPITRE II

**« Nul n'a jamais écrit ou peint,
sculpté, modelé, construit, inventé,
que pour sortir en fait de l'enfer. »**
Anthonin ARTAUD.

HACHE DE JET

Mais ce n'est pas assez de ne lui dire que des choses fausses, il faut encore dire toutes celles qui provoquent, qui blessent, parce que l'on ne doit rapporter que les choses qui donnent à réfléchir, qui l'aideront à s'améliorer, puisqu'on est en quelque sorte une manière d'autorité. Et ainsi, comme la première règle est de lui parler avec ruse pour la tromper, la seconde est de lui parler avec méchanceté quand c'est possible.

Il est vrai qu'en soi une instruction méchante, voire vicieuse, a quelque chose d'étrange, de révoltant, de hautement improbable, mais répétée à l'infini elle est bien plus troublante qu'une observation désabusée.

Il faut plus espérer de la faveur des autres que d'attendre tout de ses propres efforts.

« Les mot qui expriment le mal sont destinés à prendre une signification d'utilité. Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe. »

Lautréamont.

Le cri de révolte retombe s'il ne s'achève pas en action.

**OÙ L'ON VOIT LE GUIDE, DANS UNE GRANDE
EXCITATION, CHASSER LE CHŒUR SOCIAL QUI RODAIT
DANS LE COULOIR, PUIS REVENIR DANS LA SALLE DE
REUNIONS DONNER CES QUELQUES CONSEILS AU
PROTAGONISTE**

Et voilà encore d'autres outils à polir inlassablement dans le secret de votre atelier pour que s'opère dans votre âme la modification morale.

Instruisez sans relâche vos enfants dans la même passion que la mienne pour qu'elle devienne leur aliment naturel et qu'un jour ils me dépassent et que dans l'avenir ils refusent tout esclavage social qu'on leur proposerait sous forme de contrats déterminés honteux et sous-payés, de stages trompeurs appauvrissant, d'apprentissages grotesques avec bac + 3 à vingt-cinq ans.

Décidez ! quitte à la duper, car vous devez avoir de la présence d'esprit et de l'initiative. — Sincère, l'acteur social est promis au chômage.

Pensez et observez comme si vous étiez E. — La nature de E. est inconstante comme l'eau.

E. n'est pas intelligente : ne la laissez pas seule, parlez-lui souvent !

Plus elle sourit, plus vous avez envie de la frapper.

Obligez E. à être brève, votre temps est précieux.

Fomentez un trouble dont vous profiterez habilement.

Toute remarque de E. exige une réponse sèche et désagréable.

Affectez de ne pas être attentif pour agacer et retenir l'attention.

Vous êtes fier et vous voulez réussir vite : alors appliquez-vous à ridiculiser E. pour vous faire remarquer, tout en restant d'une politesse exquise. — Vous ne fréquentez E. que depuis ce matin, et déjà vous connaissez son cœur.

Profitez de l'attente pour aiguiser l'épée. — Plus elle vous tape sur l'épaule, plus ses sentiments son faux.

Dans l'acceptation de votre abaissement par E., vous ne prendrez pas une figure de grandeur, ni à vos yeux, ni à ceux de E. — Vous êtes trop intelligent pour vous disputer avec E.

Lorsque E. vous aborde, l'œil mécontent et la mine triste, commencez toujours votre réponse d'une voix précise par : « Ecoutez-moi bien, E.... et mettons tout de suite les choses au point... » — Votre malheur, c'est que vous acceptez que E. se pose en maître.

Votre réussite étant votre finalité, paradez, séduisez, captez, et toujours dans la démesure, pour être regardé, apprécié,

reconnu. — Il est difficile de se faire remarquer dans une masse d'individus.

Violence, mensonge, impétuosité et sang-froid, voilà le clavier humain sur lequel vous devrez vous acharner désormais, où la touche fragilité nerveuse ne sera plus qu'un mauvais souvenir. — E. ne brisera pas votre volonté.

Redressez-vous ! E., cette créature sociale sans visage, qui néanmoins a des yeux pleins de ruse pour voir, ne vous remarque plus ! E. ne vous voit plus !

GUERRE MOBILE

Ulcérez-moi celui-là sans pitié pour le ramener à une proportion acceptable : en petit être-symbole de E., servile et prétentieux qu'il est, il ira sûrement chez son maître se plaindre, mais E. se réjouira du bon tour que vous lui aurez joué et c'est vous qui aurez le poste qu'il aura libéré.

Aujourd'hui, faites éclater verbalement et méchamment tout le mépris que vous lui portez, car le mépris sans paroles ne remplacera jamais l'affront pour stigmatiser le vice.

« Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir. »
La Rochefoucauld.

FLÈCHES PERCEUSES

L'éthique sociale depuis ces dernières années a bien changé. Comme les hommes politiques brassent les différents vrai-faux sans état d'âme pour éviter cette tension si prompt à s'installer entre les deux pôles de votre esprit, pour écarter cette angoisse morale que suscite si facilement en vous la possibilité de la faute. Combien de vrai-faux existe-t-il ? Le choix est incommensurable. Avant nous n'avions que le faux et le vrai. Le faux était une arme misérable et honteuse dans des mains sales (mais qui jetait son ombre immense sur la conscience des hommes) ; le vrai était la vérité universelle, la vérité sacrée (mais d'une banalité à vous faire déprimer). Aux yeux de la morale supérieure, l'un

étant exclusif de l'autre, ils devaient refuser tout lien. Néanmoins, dans l'opacité du réel, ils s'épiaient, ils se cherchaient, ils s'agaçaient, ils se querellaient. Et vous deviez choisir. Mais en se contredisant, en s'opposant, en se déchirant, en se guerroyant, l'un pouvait être anéanti par l'autre un et vous entraîner dans sa chute. Alors, sous la pression des hommes à la recherche de plus de sécurité, ils cherchèrent à composer un ensemble harmonieux.

D'abord, ils eurent des relations mystérieuses. Puis ils établirent toutes sortes de confrontations, toutes sortes de complicités, des plus ténues au plus troubles. Ils expérimentèrent toutes sortes d'arrangements, des plus contradictoires aux plus élaborés. Puis ils se réunirent pour mieux se compléter. Ils créèrent entre eux une sorte de mutualité bénéfique. Et, avec le temps, de leur double rapport attractif et répulsif funeste, naquit la morale du vrai-faux, très recommandée, qui permet de mentir plus sereinement, qui permet de proclamer tranquillement l'existence d'autres réalités. Avec cette nouvelle morale politique et sociale, l'hypothèse de la faute n'existe pour ainsi dire plus.

Perdre le goût de la destruction, douter de soi, ce serait sombrer et s'enfoncer dans le néant. Je veux rester vivant.

RECHARGER LA PARTIE

Si après un excès de repos (lecteur rendez-vous à la page 149 pour une meilleure compréhension, puis revenez ici en vitesse écouter ces quelques instructions que je donne au protagoniste, qui l'aideront, comme je le lui ai déjà dit, et vous aussi, à transgresser ses sentiments dictés par sa loi intérieure pour fonder dans le monde de son esprit une plate-forme d'opérations subversives afin d'appuyer dans son circuit de pensées ce point de rejaillissement violent, bénéfique et nécessaire qui plus tard devra présider en continu à sa volonté : tant il est vrai que, au-delà des aspects sociaux ou culturels de la personnalité, les différences qui forgent une réussite rapide... procèdent d'abord d'un cri, d'une profession de foi, d'une révolte, d'un acte psychologique décisif qui vous engage. [Elles seront ensuite de l'ordre d'un tour de main perfectible... mais, n'ayons garde de l'oublier, difficile à acquérir tout seul]), vous vous sentez encore tendu, voici d'autres instructions pour vous remettre d'aplomb.

Ayez les yeux sur l'échelle pour voir plus loin que les autres.

Méfiez-vous des autres, ils sont censés obéir, mais c'est souvent eux qui commandent.

Gardez-vous d'oublier les iniquités et les abominations de E., (sinon sur qui reporter la responsabilité de la faute ?) car, quoi qu'elle vous promette, elle ne pourra jamais épuiser tout le mauvais qu'elle porte en elle, car c'est sa nature même qui est ce qu'elle est. — A qui s'interroge en gémissant, l'inquiétude ne fera jamais défaut.

Oubliez les soi-disant bienfaits de E. car en vérité E. n'existe que pour elle ; elle ne se fonde et ne peut durer que par son intérêt propre.

Suspectez E. autant qu'elle vous rassure hypocritement aujourd'hui, car E. n'est rien de moins qu'une p... qui demain, devant l'urgence conjoncturelle, se vendra au plus offrant.

Cachez votre sensibilité malade si vous en êtes affublé par des airs de sauvagerie, car la compassion, la pitié, la bienveillance sont autant d'éléments à bannir de votre rapport à E., de votre relation conflictuelle à venir, avec E., avec E., trop souvent déloyale, parjure et fière de l'être.

En toutes circonstances, soyez l'égal de E. — Celui qui cède à E. est un faible : il ne lui devra que l'humiliation et la tentation du désespoir.

Exercez vos forces morales à la perfection de vos haines. — Toutes ces ruines, tous ces malheurs : ces familles appauvries ou dans la détresse, ces êtres déçus jetés dans la rue, qui les a causés ?

Ne vous ralliez ni aux principes ni aux individus car vous êtes libre. — Ne dites rien, ne regardez rien, n'écoutez rien et ne faites rien qui ne relève des actes rituels comme dit Confucius, car ce n'est pas parce que vous aurez en certaines circonstances un peu d'humanité ou de bienveillance envers E., que vous éviterez une triste fin. — La justification de votre haine, c'est votre vie.

Si E. vous effraye, ce n'est pas parce qu'elle a la tête plus haute que la vôtre, c'est parce qu'elle a les pieds aussi bas que les vôtres.

Et n'espérez rien en retour de votre politesse ; elle ne trouvera jamais sa réponse en E. — C'est justice que E. n'obtienne rien de vous car elle ne flatte ni votre intérêt ni votre amour-propre.

« Pour prévenir contre le vice, il faut bien le peindre. »

Choderlos de Laclos.

Celui qui crie plus fort que de raison, qui exagère son comportement, qui commente bruyamment chacun de ses gestes, ne cherche bien souvent qu'à se rassurer sur son existence par une sorte de défi désespéré lancé à lui-même.

Le révolté s'insurge contre l'opresseur. Il ne peut pas faire moins. Il ne faut pas lui demander de s'excuser.

« Nous avons tout juste assez de religion pour nous haïr, mais pas assez pour nous aimer les uns les autres.

L'ambition souvent fait accepter les fonctions les plus basses : c'est ainsi qu'on grimpe dans la même posture que l'on rampe. »
Swift.

AUGMENTER PUISSANCE MOTEUR 2

Il fut un temps où le non-dit avait sa place dans la société. Il fut même souvent plus important que le prononcé. Mais le temps s'est inversé. De nos jours, il est préférable pour réussir sans rien prouver avant la fin des six mois fatidiques, de confier l'expression de sa personnalité aux paroles prononcées.

Par exemple, dès que E. somnole à vos côtés, faites vivre intensément votre curriculum vitae d'embauche. C'est une grande erreur que de l'enterrer trop vite (d'autant qu'il vous a tellement demandé d'efforts pour donner une image vraie-fausse de vous-même qu'il serait dommage de le laisser dépérir dans l'esprit de E.), alors qu'il est le meilleur tremplin pour bondir en continu tel un cabri vers la réussite, qu'il est un de vos meilleurs outils pour cette quête du Graal qui doit vous conduire et vous gouverner. Comme de janvier à mars vous avez été chef du développement chez Z. X. (ce que E., préoccupée que d'elle-même, a déjà oublié) dites : « Pendant cette période où j'étais chargé en plus, comme je vous l'avais fait remarquer lors de nos entretiens, de mettre en œuvre une politique de bas salaire », etc. et de ce fait, comme E., qui est faible, futile, toujours pressée et incertaine, se contente de juger bien souvent des hommes qui lui plaisent par les paroles, voilà exempté de faire vos preuves. Un poste supérieur et d'avenir se libère et c'est vous qui l'avez.

L'ART DE LA GUERRE

Conformément à la nouvelle morale qui s'est mise en place pour aider les hommes à glorifier leurs tendances perverses et qui monte à l'horizon comme le soleil qui se lève, ne vous préoccupez désormais que d'étaler vos nouvelles et positives vertus pour vous imposer et d'appliquer les lois humaines essentielles que je préconise, car être sincère,

« Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps. / D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège; — oh ! tous les vices, colère, luxure, — magnifique la luxure ; — surtout mensonge et paresse. »

Rimbaud¹.

ne pas mentir copieusement, systématiquement, effrontément et avec foi sur votre compte et votre savoir pour vous imposer reviendrait à donner à E. et aux autres des armes dont ils se serviraient un jour contre vous. Vous ne le regretterez pas. En un mot, entrez avec énergie et sans détours, tout comme E., dans la duperie, comme le conseille encore de nos jours Sun Tzu à ses nouveaux et nombreux élèves des grandes écoles de commerce, c'est-à-dire dans la guerre totale du mensonge.

Si vous n'aviez pas le poste que vous méritez, dans six mois vous ne seriez plus là, car le mépris que vous lui portez est tel que pour rien au monde vous ne la supplieriez.

DÉTERMINATION

On vous l'avait pourtant dit de réussir... car E. s'entend à exercer dans les âmes douées pour l'inquiétude de cruels dégâts. Etes-vous un être si moral que vous ne puissiez pas mentir, vous mentir, mentir aux autres, mentir au milieu des autres ? Il y a une espèce de malhonnêteté toute naturelle, normale et saine, que vous ne devrez jamais vous reprocher. Si le délai de livraison de trois semaines de votre marchandise ne convient pas à

vos client, dites-lui, sans état d'âme qu'il sera pour lui de trois jours et, comme ça, c'est vous qui avez la commande. Votre force, votre charisme le feront patienter. On voit peu d'annulations d'ordres en portefeuille... à condition de ne pas faire le mort. Agissez en douceur, et avec cette élégante désinvolture du magicien prêt à faire sortir à tout instant un lapin de son chapeau. Quoi ? Vous n'êtes pas l'être le plus fourbe qui marche sur la terre et vous ne prenez pas plaisir à tromper, et le mensonge ne fait pas partie de votre personnalité ? Ah ! vous êtes trop traditionnel et moral. C'est pourtant le secret du héros moderne d'être rationaliste, rebelle, individualiste et opportuniste.

A cet être-symbole tout penaud qui vient s'excuser après une dispute, concédez une goutte de magnanimité historique, et rien qu'une goutte, pour fertiliser votre avenir immédiat dans le cœur de E.

OÙ L'ON VOIT LE PROTAGONISTE TOURNER DANS LE DEUXIÈME CERCLE DE L'ENFER ET Y FAIRE UN RÊVE DÉSAGRÉABLE

Supposons mon cher être que, dans un rêve désagréable, on vous dise d'une voix tranquille et détachée, avec un air prétentieux, vicieux et rusé, avec un air satisfait de soi-même : que ce qu'on aime le plus dans son travail c'est la mise à mort, car on est une tueuse née, une sorte de carnassière de basse-cour ;

qu'on attend ce moment-là avec impatience, cet instant privilégié où le sujet, le licencié assis en face de soi, pitoyable, déchu, aigri, se rend, confesse sa faute, avoue ses torts, ses faiblesses et ses erreurs, s'excuse de n'avoir pas réussi à mieux faire et vous remercie néanmoins de l'aider à tracer sa nouvelle route, son nouvel avenir à l'extérieur, sa nouvelle existence loin de soi ;

on est si maligne, si charismatique dans ces moments-là que, la plupart du temps, on arrive à le faire partir pour ainsi dire de lui-même, en vous adorant plus que jamais, pour qu'il ne dise jamais du mal de vous

quand il sera dehors : parce que, si on tient comme toujours à son image de marque, on s'attache maintenant à développer tout particulièrement une image de soi pleine d'humanisme dans le public... et parce qu'on n'aime pas perdre son temps en procès inutiles — et tout ça sans rien déboursier, pour ainsi dire presque rien ;

il faut bien reconnaître que parfois on se trompe, c'est évident ! mais qu'il vaut mieux commettre un crime avec la soudaineté de l'éclair que d'en donner pendant des mois et des mois, par des menaces et des avertissements, l'inquiétude, toujours préjudiciable au rendement ;

outre que le pardon et l'oubli des fautes des autres, de ceux dont le destin est de vous obéir, sont les vertus des faibles, des lâches et des mous, dorénavant on sera de plus en plus exigeante avec soi-même dans sa dureté, parce que sinon on se laisse trop facilement déborder par les bons sentiments de certains, suivez mon regard, de ces bouffis de syndicalistes toujours prêts à voler au secours de la veuve et de l'orphelin, disons du cas social ou du tire-au-flanc ;

que plus on s'observe soi-même en train d'agir, plus on est fondée à penser que, de toute son expérience, de toute son étrange jouissance, de tout son savoir-faire accumulé, on doit en tirer des motifs de fierté plutôt que de gêne ou de honte, vu que c'est la collectivité qui en tire profit, puisque, en fait, c'est pour son avenir qu'on opère, puisque, en fait, ses tueries n'ont pour but que de la protéger d'une mauvaise gangrène qui pourrait la ronger en douce, et Dieu sait si le mal progresse vite dans un corps aussi fragile que le sien ;

et si, dans ce rêve, on vous disait, pour conclure, d'une voix rêveuse, que ce n'est pas aussi facile qu'on le pense de tuer proprement quelqu'un en face de soi, même si on est douée ; mais qu'avec un peu de doigté, avec un peu d'humanité on s'en sort très bien — eh bien, c'est que dans ce rêve, celle qui vous dirait cela... c'est que dans ce rêve éprouvant cette créature qui vous tiendrait ces propos s'appellerait E. ! E. ! et moi, moi, croyez-moi, moi, je ne serais pas long à voler à votre secours dans votre rêve et à la faire saigner du nez derrière son

bureau, moi ! cette créature, avant même qu'elle commence à tisser la corde destinée à vous pendre.

INFORMATION SUR LE VOYAGE

N'hésitez pas ! Soyez mobile ! N'écoutez plus les chantages de la morosité. D'après l'Insee, E. préfère de beaucoup recruter des transfuges, des actifs mobiles qui viennent d'ailleurs, plutôt que des demandeurs d'emploi ou des novices. 44 % des embauches concernent des transfuges contre seulement 22 % de demandeurs d'emploi et 11 % de novices.

En toute occurrence, importance du regard lorsque vous vous adressez à E. Qu'il suive bien la pensée ! Qu'il ne s'en dissocie pas ! Sinon vous paraîtrez faux : donner à E. l'impression de ne pas lui appartenir se paiera un jour ou l'autre.

Votre raison d'être n'est pas de rire en même temps que E. Votre dignité exige de lui opposer certaines violences sans lesquelles vous ne seriez pas un homme.

ADMONESTATION AU LECTEUR INDÉCIS QUI FEUILLETTE ABUSIVEMENT ET TROP HATIVEMENT A MON GOÛT CE GUIDE-LEURRE...

comme nous le faisons tous lorsque notre intuition nous pousse à compulsiver avidement un ouvrage pour en apprécier rapidement la qualité d'écriture et d'émotions ou pour y trouver très vite la phrase clé qui dévoilera le message essentiel et fécond qui s'y cache peut-être (et ainsi avec délectation nous entrons dans ce terrible conflit de savoir si nous l'achèterons ou non).

Ne seriez-vous pas mieux avisé en ce moment, puisqu'une étrange puissance vous entraîne à feuilleter ce livre, donc à vous interroger sur votre potentiel de réussite, de commencer à lire avec application mon guide qui projette tout uniment une lumière crue sur une individualité sensible, sur un personnage ciblé dans votre environnement social : sur son désarroi, sur sa détresse qui l'occupe tant, sur son inquiétude, sur sa faute... afin de le révéler à lui-même aussi intimement que possible

même registration jubilatoire tous les irrésistibles éléments qu'elle fomenté ;

comme l'impatience, mais contrôlée, qui doit guider notre conduite afin que, luttant contre nous-mêmes nous puissions marcher rapidement vers notre gloire par les chemins de la réussite ;

comme l'audace et le sens de l'humour, je veux dire une vigueur iconoclaste qui passe forcément par la volonté d'assimiler un credo, obsédant et perturbateur, mais concret et précis, et qui nous aidera à repousser l'aporie obsédante de notre conscience ;

comme une surtension un tant soit peu exagérée par la simulation quand il le faut, mais tellement nécessaire à la marque d'un authentique tempérament qui, alliée à une perception aiguë de l'inconstance et de la précarité des choses, accentue la singularité de la personnalité et enrichit la vision d'un être ;

comme une avidité absolue et manifeste du monde extérieur, je veux dire le refus pour se protéger de la solitude et du silence, de l'étrangeté et de l'isolement.

« Or je dis que l'effet principal du jeu, et qui le met au rang des institutions les plus précieuses, c'est qu'il force les hommes à se regarder. » Joseph de Maistre.

MARTEAU DE GUERRE

C'est parce que je vous sens encore inquiet, centré et immobile en vous-même, plein d'hésitations et d'objections, comme ceux qui vivent avec trop d'affectivité la pression que E. leur fait subir, que je vous martèle au réveil et sans pitié ces quelques observations et instructions de détail dont ce matin vous tirerez grand profit pour réussir.

Que plus on vous montre du doigt, mieux c'est.

Que vous devez vous méfier des stratégies communes, votre seul objectif c'est vous.

Que vous éviterez de vous placer dans certaines situations où vous seriez obligé d'exercer les qualités dont vous vous êtes à juste titre glorifié. — Que dire la vérité n'est pas une manière de se délier du mensonge. — Que E. est si perverse qu'il ne faut pas chercher à la corriger, car même la faillite ne lui enseigne pas qu'elle n'a pas le droit de commettre d'erreurs.

Qu'il est temps de ne plus croire dans la notion de progrès

social, car la permanente et fondamentale cruauté de E. ne va pas en s'adoucissant.

Qu'il faut être menteur et s'en réjouir, car trop de morale rend souvent amer ! Et souhaitez que cette maladie ne vous quitte jamais, car, comme disait Vauvenargues, « l'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse être ; et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir ».

Que devant la duplicité professionnelle de E., n'importe quelle supercherie que vous commettrez sera sans importance.

Que pour plaire à E. et obtenir le poste supérieur, vous devez parler et agir contre votre conscience, car c'est le rôle du chef. — Que le mal est bien plus intéressant que le bien parce que le bien accompli rend souvent nostalgique et que la nostalgie efface la vie.

Que vous ne noterez rien en réunion et vous oublierez tout des directives pour agacer E. ; que vous ne ferez aucune remontée administrative en temps et en heures pour la rendre folle. — Que tout travail que vous jugez inutile, vous ne l'exécuterez pas. — Que vous ferez traiter vos dossiers par les autres pour garder l'esprit libre.

Ne vous y trompez pas, le monde est bien plus cruel que vous ne le pensez, car E. n'est pas un lieu privilégié où chacun peut être facilement en accord avec sa fonction et les autres.

Que la grandeur de l'âme est une vertu ridicule à vous refuser pour que E. n'éprouve pas la satisfaction de vous avilir.

Que vous aussi vous pourriez faire le mal, non par JALOUSIE haineuse comme certains, mais par orgueil et cruauté mentale, tout comme E. le fait, lorsqu'elle sacrifie quelques suppôts innocents à sa gloire.

Que certains jours vous raillerez les êtres-symboles mais ménagerez E., que d'autres jours vous ménagerez les êtres-symboles et raillerez E. — Que celui qui parle trop est plus à craindre que le muet, évitez-le.

Qu'il faut avoir de l'humour à proportion que E. en ait. Si E. est souriante, souriez. Mais si l'heure est au drame, affectez tout comme elle la morosité ; gardez-vous de plaisanter.

A celle-là vous ne tendez qu'une main froide et distraite : « Tiens c'est E. ! » et la voilà si troublée que, pendant toute la journée, elle ne pense plus qu'à vous : un poste supérieur se libère et c'est vous qui l'avez.

POTION D'HÉROÏSME

Quand la faveur de E. s'attache à tel être-symbole plutôt qu'à tel autre (lui offrant miraculeusement un avenir grandiose), c'est perdre son temps que d'examiner son passé ou sa conduite pour savoir s'il en est digne. S'il n'est pas le responsable de votre service, il faudra vous obliger à le fréquenter assidûment pour tenter de lui plaire : par exemple, lui prouver qu'il est intelligent, qu'il a de l'humour et de l'esprit : et il le croit ; qu'il est le meilleur animateur de réunions du moment ; aimer autant que lui le football, la voile, les courses de voiture, ou le ski hors piste ; l'écouter sans vous lasser ; rejeter immédiatement votre idée pour adopter la sienne ; dénigrer ses adjoints qui sont tous incompetents et veules ; rire copieusement de ses enfantillages ; être toujours gai, souriant et sans soupçons ; ne jamais lui parler de votre avenir, etc.

Votre abjection finira par vous profiter : un poste supérieur se libère dans son service et c'est vous qui êtes nommé, car il vous aime.

Par contre, s'il est votre supérieur hiérarchique (pas de chance pour vous !), comme il est devenu subitement très exigeant sur ses résultats, il vous faudra : non seulement le flatter et satisfaire tous ses caprices, mais de surcroît, faire plus que votre part de travail pour obtenir la place que vous méritez et qui vous revient de droit... sans garantie de réussite pour vous.

JOUEUR/CIBLE

Avec un peu de savoir-faire, E. vous jugera, puis vous nommera sur des sentiments que vous n'aurez pas eus, des paroles que vous n'aurez pas prononcées, des actes que vous n'aurez pas accomplis, de prétendues relations que vous n'avez pas.

E. n'est pas la somme des intérêts individuels mais la juxtaposition d'intérêts particuliers. On ne peut pas dire que, si le bien-être et la vie même de l'individu sont souvent anéantis par la perte de E., ils ne sont pas néanmoins favorisés par sa prospérité, disons pas obligatoirement.

E. est comme tout le monde : elle veut qu'on la traite comme quelqu'un d'aimé et a un irrésistible besoin qu'on le lui dise. C'est de cette double exigence que procède son harmonie apparente quand tous ses gens y sacrifient. E. et les autres donnent alors l'image complaisante d'un tout indissoluble. Et malheur à celui qui ne comprend pas, car si le simulacre fait défaut, elle interprète le silence comme un manquement à l'implication, un manquement à l'amour. Elle devient inquiète et s'emplit de haine à votre égard.

Dès que E. vous complimente, réclamez hargneusement votre dû, je veux dire votre augmentation de salaire ou votre promotion ; l'opinion de E. variant du tout au tout très vite, ne laissez pas passer cette chance, sinon vous resterez éternellement objet et outil de mépris. Si E. vous vante ses réussites, dites-lui que c'est insuffisant, qu'elle peut mieux faire. Si E. vous félicite, faites le savoir à tout le monde et, mieux, offrez un pot général pour que les autres s'émerveillent sur vos mérites, et laissez supposer votre promotion en prenant un air mystérieux sur vos rapports tout particuliers et étroits avec E.

« Nous devons être reconnaissants envers Dieu, le Diable, la brebis et le vers qui se cachent en nous. »
Nietzsche.

Manifestez-vous ! car la passivité est une forme de nécrose. Peu à peu elle envahit toutes vos cellules de communication. Il faut enrayer cette altération sous peine de paralysie totale car la lâche passivité est une épreuve qui confine au désespoir. Et après vient l'addition.

ARME À POINTE

Si certains viennent vous entretenir d'une affaire qui les préoccupe, écoutez deux mots, puis sans brusquerie ni affectation, sans rien dire tournez-leur le dos et allez-vous en ; E. vous attend et ils ne sont pas assez importants pour que vous perdiez votre temps avec eux.

C'est notre faute et non celle de E. si elle s'imagine avoir le droit de nous exploiter.

E. existe-t-elle pour vous ou vous pour E. ?

« Si vous êtes de force égale, vous pouvez engager le combat. »
Sun Tzu.

L'état de versatilité de E. est tel que son sentiment à votre égard peut varier du tout au tout au cours d'une même journée, voire au cours d'un entretien, voire au cours d'une seule et unique parole. Pour que le désespoir ne vous domine jamais, devant son ambivalence lisez et relisez mon guide dans la perspective de votre réussite ultra-rapide, tout vous y fera ventre ; car sinon qui vous aidera à résoudre le problème inquiétant de vos destinées possibles ? Quelle voix croire ?

QUELLE VOIX CROIRE ?

« Il est vieux, il est usé. » [dit E.] “ Il s'est crevé à me suivre. Qu'en faire ? Un autre plus jeune obtient son poste qu'on ôte à ce malheureux que parce qu'il l'a trop servi². »

« Tout paraît grave, mais avec un sens aigu de la dérision on s'en sort. » Hocine Hallaf, (Hoss), musicien³.

« L'inquiétude est la plus grande de nos erreurs. »
Vauvenargues.

« Les hommes, dit Horace, sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt : ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare aussitôt, ou par malice, ou par ignorance ; chacun d'eux se met en peine de retrouver le chemin ; ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne ; plus il le croit, et plus il s'en écarte. Mais quoique leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant qu'une même cause : c'est le guide qui les a trompés, et l'obscurité de la nuit qui les empêche de se redresser. »

Qui l'eût cru ? Il y a en vous des abîmes effrayants et sordides, que vous aimez d'autant plus regarder que les insurrections, les destructions, les dévalorisations qui s'y opèrent tournent en dérision le monde de E. Désespoir, ténèbres, tristesse, doute, révolte, cynisme, haine et jouissance. Il en sera ainsi tant qu'aucune réalité plus belle ne viendra les sceller. Fort heureusement dans leurs sans fonds réside une consolation qui néanmoins vous encourage : le passage du possible à ce qu'on nomme fort à propos la réalité. Mais oui, c'est à force de rôder autour de vos abîmes intimes, autour de vos effrois, que vous finirez par entrer dans le gouffre pour y transcender les limites de vos frontières intérieures.

**« Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
/Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau. ! »**

Baudelaire, *Le voyage*⁴.

CHARGES STATIQUES

L'être-symbole qui vous parle poliment est celui-là même qui vous portera le coup fatal. — Dans la joie comme dans la tristesse méfiez-vous autant de votre conscience que de la conscience de ceux qui vous entourent. — Ce n'est pas par peur de la solitude que vous êtes en E.

Quand E. est malade de la maladie d'orgueil qui la ronge, elle aime que vous la flattiez en faisant mine de la craindre.

Parce que E. vous a engagé, elle attend de vous plus que de la reconnaissance, de la passion. A la seule pensée qu'elle dispose déjà de vous en imagination, vous vous emplissez de dégoût, puis de rage. — Celui qui rend service sera plus haï que celui qui fait le mal.

Ne vous protégez pas par la confiance. — Sentiment de l'indignité de votre nature s'accomplissant, par exemple, dans la soumission honteuse, l'asservissement abject.

On ne contre l'oppression que par la révolte, mais qui frappe par l'épée périra par l'épée, dit l'Évangile. — « Maudit soit l'homme qui répugne à tremper son épée dans le sang !⁵ »

C'est parce que vous croyez à votre incapacité à rester sans appui que vous vous appuyez sur une réalité fictive lorsque E. cesse de vous adresser la parole.

Quand vous quittez un bureau, c'est toujours bruyamment.

WESTMINSTER GAZETTE

D'après une enquête effectuée par un journal anglais, celui qui crie le plus fort contre E., qui a les propos les plus durs contre E., qui affiche le plus sa haine contre E., est paradoxalement celui qui travaille le plus, rentre le plus tard le soir à la maison les bras chargés de dossiers à traiter, ne prend jamais ses congés spéciaux, graisse le mieux sa machine. Mais moi, j'ajoute : celui qui crie le plus fort contre E. est le traître ; c'est lui qui vous vendra le moment venu ; c'est lui qui organisera méthodiquement votre départ dans l'esprit de E. ; c'est lui qui vous coulera demain.

Qui vous a dit que vous faisiez partie d'une tradition qui a obligation de respect ? Un étrange penchant nous pousse à supposer à E. des pensées généreuses et avouables, et toute la théorie du respect et du culte est fondée sur cette supposition. E. fut longtemps adorée pour ces pensées qu'on lui prêtait. Fort heureusement le quotidien nous oblige à réviser notre jugement et à comprendre qu'il est temps de policer notre esprit et d'appliquer au coupable, par souci de justice, la peine qui lui est due. Ainsi, c'est par le droit que mes instructions et mes conseils atteignent leur vérité profonde.

MODE PAUSE

Je ne voudrais pas que vous ne preniez mon livre que pour un guide du glauque et du trouble ou pour la synthèse d'une pensée malfaisante. C'est pour cette raison que je vous demande de ne pas systématiser l'application de ces quelques instructions de détail que je vous donne là. Vous devrez les relativiser, les adapter pour toujours, rester en sympathie avec les êtres et les choses qui vous entourent.

Obligez E. à être brève, votre temps est précieux.

C'est selon vos rencontres que vous êtes avare ou prodigue de vos sourires. Mais certains jours, faites comme si vous ne voyiez personne dans les couloirs, et surtout pas ceux qui vous ont servi de marchepied, car en E. les règles immuables de la camaraderie sont à méditer, à repenser : souriez, mais sans rien regarder.

Au fur et à mesure que vous monterez dans la hiérarchie

....

ignorez tous ceux qui vous ont aidé et ne considérez que vos ennemis.

Vous avez une grande valeur, prenez la meilleure place, les autres se pousseront.

En toutes circonstances, soyez tendu, inamical et sûr de vous. — Aimer véritablement E., c'est prendre le risque de perdre le sens de sa propre vie, et ceci est intolérable.

La vérité envers soi est une chose vitale, sinon on est pourri, merci Gandhi, si bien que, lorsque E. vous propose sa vérité, il est plus prudent de la refuser.

Vous déplairez plus souvent à E. par vos qualités, que par vos défauts.

Il est entendu que votre réussite étant votre unique finalité, personne n'a rien à attendre de vous, aucun service, aucun intérêt particulier à ses dossiers, aucune souplesse dans vos propos ; vous criez souvent et vous êtes tout le temps énervé, et vous êtes toujours là au bon moment pour vous faire remarquer, je veux dire quand E. passe dans un couloir, pour lui rappeler avec hargne vos exigences quant à votre avenir.

CHERCHER JOUEURS

Attendu que je ne voudrais pas que vous chutiez progressivement dans un chaos d'hallucinations qui refléterait trop votre monomanie il serait bon par moments que vous ne vous mettiez aucun de vos collègues à dos — que E. ! de manière à ne pas tomber dans un isolement total par trop préjudiciable à l'équilibre de votre conscience et à votre réussite.

Par exemple, lorsque vous entrez en réunion vous dites avec chaleur bonjour à tout le monde, sauf à E. ; vous faites de même lorsque vous entrez dans son bureau pacifiquement occupé par quelques êtres-symboles pétris d'effroi qui attendent les directives : et comme ça ils se sentent soutenus, vous aiment et vous demandent de vous mettre à leur tête ;

quand elle vous présente un dossier, vous le lui faites recommencer autant de fois qu'il le faut, car vous êtes très exigeant et vous donnez toujours raison à sa secrétaire qui proteste contre le surcroît de travail ;

si E. est désagréable avec quelqu'un, vous lui faites tout de suite remarquer son injustice et vous en rajoutez devant les autres que vous prenez à témoins pour qu'ils témoignent de votre altruisme ;

vous introduisez le syndicalisme en E. en organisant des réunions amicales d'où E. bien sûr est exclue ; vous devenez délégué syndical pour prendre la défense des camarades maltraités et vous en faites voir de toutes les couleurs à E. ;

et ainsi de suite, jusqu'au jour où E., écœurée, isolée au sein d'elle-même par vous et vos nombreux amis, n'a plus qu'à abdiquer et remettre ses pouvoirs entre les mains du comité révolutionnaire que vous présidez.

PASSAGE AU NIVEAU SUPÉRIEUR

C'est de toi qu'il s'agit. Pense continuellement à la faute que tu ne dois pas commettre. L'intelligence de ta vie, ta finesse, consistera à enchaîner les actes sans laisser aucune sorte d'espace entre eux, de telle manière que personne ne puisse les voir à fond, s'aviser de pénétrer dans ton âme, s'y arrêter pour chercher la vérité, et souffrir à la pensée que tu as plus souvent péché contre eux que contre toi-même pour te hausser vers ta liberté. Et si malgré tous tes efforts, ils souffrent, eh bien tant pis ! car de toute façon c'est de leur faute s'ils t'ont cru, s'ils t'ont aidé à t'accomplir ; et sont-ils si intéressants à fréquenter ces gens qui se repentent sans cesse des erreurs qu'ils ont commises ?

Lecteur, comme je ne souhaite ni vous entraîner dans une franche duplicité qui est pourtant de règle et qui fait recette, ni vous pousser dans une vaine révolte qui ne vous mènerait nulle part, je vous demande de ne pas faire cas de cette instruction que je donne exclusivement à notre solitaire et muet personnage principal, à notre tragique et désespéré héros.

Se remplir le plus possible d'inhumanité (par exemple, faire du mal à quelqu'un qui vous aime, qui vous respecte et vous a toujours rendu service) et pratiquer quotidiennement la révolte par une attitude de défi à E., « aux autres », à soi-même ; voilà la bonne formule pour lutter contre l'inquiétude, la honte et le désespoir qui vous ronge, pour lutter contre la perte de soi qui vous envahit.

Tout ce qui symbolise dans votre attitude votre aliénation à E. me fait rugir. Je vous hais lorsque que je vous vois plongé dans cette sorte de crainte existentielle consécutive à votre condition. Je vous hais lorsque je vous entends dire que vous vous dégoûtez. Je vous maudis lorsque je vous entends dire que vous vous haïssez. Ah ! comme je vous voudrais, vous, libre et fort comme moi. C'est sur la tête de E. qu'il faut marcher... quoique je craigne plus votre faute que sa volonté de vous exploiter.

Ne pas craindre ses souvenirs torturants et faire tout pour les animer. Il y a une partie de votre âme que vous devez sans cesse explorer ; celle où les souvenirs jappent comme des chacals affamés. A peine en appelez-vous un, qu'un autre lui répond hargneusement, le bouscule, le déchire et voilà que toute la meute vous entraîne, au secret de votre esprit, dans le monde infernal et jouissif des appétits et des instincts sanguinaires, des désirs et des rêves refoulés.

Maintenant que le monde s'est réconcilié autour d'une même idéologie, qu'il a choisi dans sa totalité la sujétion capitaliste pour son développement économique et social : E. est unique, E. est toute puissante, E. est glorieuse. Et devant les énormes profits à engranger grâce à la crise économique qui s'étend, grâce à la mondialisation qui permet de délocaliser légalement, grâce à l'inquiétude qui s'est installée dans le cœur des hommes, il n'y a plus de limite à son avidité : l'Irlande est plus avantageuse au niveau des salaires, elle y part. Les gains sont à la bourse de New York, elle y court. Les hommes sont plus exploitables en Pologne, elle s'y installe. Comme on le voit, la créativité de E. n'a pas de repos. Et dire que c'est dans cette malédiction, dans cette puanteur d'argent que votre destin se joue !

La haine qui s'installe, qui vous entame, qui devient vérité et vous rend plus fort. Enfin, aujourd'hui, vous êtes disposé à faire une blessure à E. Enfin, aujourd'hui, vous ferez du mal à l'être de E. Enfin,

aujourd'hui, vous établirez la communication avec les autres... avec tous ceux qui comme vous haïssent E.

« [...] Je hais ceux qui me haïssent, je maudis ceux qui me maudissent ! De Danemark ne cessent de venir les courants d'air froid qui me pétrifient ! Ils crachent sur moi, ils me foulent aux pieds dans la fange ! [...] Quand j'étais jeune, je pouvais pleurer, mais maintenant, plus question ! Je ne puis qu'être fier, détester, haïr ! donner mon âme aux puissances mauvaises pour trouver un instant de réconfort. »

Andersen, *lettre à Henriette Wulff*, 1843.

Ne pas mettre toute son espérance dans ce moment si grandiose pour certains : la conscience qu'il est inutile d'aller plus loin et en éprouver une paix immense. L'attente est terminée. Le vide est rempli. Le néant n'existe plus pour vous. La certitude que c'est ici. Vous avez trouvé. Le néant est ailleurs, propriété d'autrui. Lorsque vous ouvrez la porte de votre bureau, les bruits de E. vous parviennent sans vous incommoder. Oui, craindre qu'avec le temps, E. ne vous frustre de votre inquiétude, car c'est ainsi qu'on arrive aux portes du malheur : tout nu.

« Heureuses encore une fois les oreilles qui écoutent, non la voix qui retentit au dehors, mais la vérité qui enseigne au dedans ! ⁶ »

VOUS, CE HÉROS !!

Ô voyageur égaré dans les provinces par ton infortune, comme je rage, comme je sens mon corps s'ouvrir lorsque je te vois courir hagard le long des routes dangereuses pour ce tyran répugnant, égoïste et versatile. Comme je voudrais de mes ongles ravager sa poitrine exploiteuse. Écoute-moi, Tyran ! monstre abject, hideuse créature qui réduit ce cœur trop confiant et trop vaillant à la soumission et à l'épuisement ; prends garde qu'armé de l'épée je ne te livre bataille, que je monte à l'assaut de ton arrogance et de ton mépris et que je n'abatte les tourelles de ta répugnante suspicion.

« Si vous voyez un de vos camarades faire tort à votre maître, ayez soin de ne rien dire, de peur d'être traité de rapporteur : à moins, pourtant qu'il ne s'agisse d'un domestique favori, qui soit justement haï de toute la maison ; auquel cas il est prudent de rejeter sur lui tout ce qu'on pourra de faute. »
Swift.

L'architecture de votre esprit repose sur la somme de lutte, de haine, de révolte, de cynisme que vous aurez disposé dans les parties internes de votre cerveau.

AFFICHER CANON ACTIF

Comme je vois vos mains trembler de fièvre, de nervosité, d'impatience et de plaisir en tournant les pages de ce guide, je veux dire en défonçant les touches du clavier de votre ordinateur tout en nous observant du coin de l'œil, voici pour ne pas vous décevoir une instruction qui subjuguera sur l'instant votre réalité présente.

Si E., cette enflure de l'aine, toujours prête à avilir la condition humaine, entre sans frapper dans votre bureau pour vous entretenir d'un grave et faux problème qu'elle a avec un client qui n'aime que vous, qu'elle est incapable de régler comme à l'accoutumée, mettez-vous immédiatement, pour la faire poireauter quelque peu, à tripoter le téléphone ou à vous extasier sur ses multiples performances, et si par bonheur il sonne — c'est votre ami(e) qui vous appelle — asseyez-vous tranquillement en face de E. en la regardant dans le blanc des yeux et entrez dans une longue conversation joyeuse et intime avec cette personne ou, mieux, pivotez et tournez le dos à E., sans cesser de parler à votre ami(e), pour lui faire comprendre qu'elle manque de discrétion.

Votre affaire personnelle réglée, vous filez aux W.-C. sans vous excuser pour vider votre vessie et quand vous revenez, et qu'elle se met à vous prendre la tête avec son dossier, faites-lui comprendre par des signes d'énervement que votre temps est limité.

Par exemple, vous allumez nerveusement une cigarette, bien qu'elle ait horreur de la fumée et qu'elle s'en vante devant les plus faibles toujours prêts

à l'éteindre, ce qui est d'ailleurs un abus de droit caractérisé (mais si c'est elle qui fume dites-lui que cela vous indispose) ; vous regardez souvent votre montre, ou vous délacez et lacez plusieurs fois votre chaussure, ou vous dites « excusez-moi, mais il y a plus pressé, il faut que je note ce rendez-vous important », et tout le temps vous répétez « bon ! bon ! bon ! bon ! » d'un air excédé ; et si dans le bureau d'à côté on entend du bruit, ce sont des êtres-symboles désœuvrés qui s'amuse ou ricanent ou gloussent comme à l'accoutumée (ce qui est énervant, il faut bien reconnaître), vous criez au travers de la cloison : « Vous allez fermer vos gueules, on ne s'entend plus, je parle avec E. ! » Et tout ce petit monde-là se taira. Et E. s'en ira ravie que vous l'ayez aidée à manifester son autorité. — Et croyez-moi, vous ne serez pas long à devenir le chef du service !

Se méfier de son air naturel car c'est souvent celui-là qui vous trahira le plus auprès de E. On gagnera toujours à avoir une multitude de figures plus expressives les unes que les autres à son service : l'air furieux, l'air haineux, l'air gentil, l'air motivé, l'air mauvais, l'air caressant, l'air teigneux. Surveillez-vous continuellement, car E., sans répit, cherche sur votre figure — ce lieu le plus révélateur par ses expressions incontrôlées de la vérité de votre personnalité, de votre être — l'unité de votre individualité sensible, pour mieux, si nécessaire, vous humilier, pour mieux vous détruire le moment venu.

Lorsque E., cette créature à sang-froid que j'abomine tant, exécute méchamment un être-symbole, un grand frisson d'angoisse saisit son peuple. Et s'élèvent des voix plaintives qui se répondent les unes les autres, mais dont les vibrations craintives ne se répercutent qu'un court instant dans les pensées secrètes. Puis, après quelques instants de silence, la triste fête reprend sa gaieté. Apprendre dès son plus jeune âge à cacher sa douleur, sa tendresse et toutes ses affections, sous peine d'être trop tôt brisé par E.

**« QUAND PARTOUT RÈGNE LE MAL IL FAUT
ÊTRE MÉCHANT. » SOPHOCLE⁷.**

C'est une grande tristesse pour moi d'écouter et d'observer vos camarades étudiants en deuxième année dans les écoles de commerce de type IUT ou BTS, car on peut dire encore aujourd'hui que la grande affaire de leur vie sera pour eux de conserver l'amitié de E. coûte que coûte, et à n'importe quel prix (alors qu'ils auront tout à craindre de ce désir d'aliénation). Sentiment tout personnel, mais confirmé par un sondage récent effectué cette année même par AMR (institut de communication, de sondage et d'études). A la question concernant leurs attentes profondes... ils ont répondu à 64 % que c'est la garantie de l'emploi qui est leur préoccupation première ; preuve qu'ils n'ont pas compris que le monde qui se prépare ne ressemblera en rien à celui de leurs parents ; preuve qu'ils auraient tout intérêt à lire mon guide. Néanmoins, je vais leur donner un conseil de vie basique pour s'approcher au plus près de E., pour conquérir au plus vite cette amitié qui leur permettra, comme ils se l'imaginent, comme ils le souhaitent, de perdurer à tout jamais dans le cœur de E.

Cette instruction que je donne là, vous, vous ne devrez pas l'exécuter, car je ne tiens pas à ce que, vous, vous gâchiez vos prochaines vacances.

Lorsque E., comme une chienne en couches, toute en joie d'un futur salaud à son image, nomme l'apprenti suppôt vicieux que vous détestez le plus (celui qui tel le serpent vous ronge en permanence la moquette sous la plante des pieds) au poste que vous méritez et qu'ainsi il vous prive de cette amitié de proximité que vous recherchez avec inquiétude, à laquelle vous aspirez tant, mais dont vous êtes loin, hélas ! de vous douter de ce qu'en vaut l'aune, n'hésitez pas à l'emmener avec vous en vacances... s'il est seul... s'il ne sait pas où aller... en Amazonie par exemple, et comme ça, en septembre, c'est vous qui avez la place qu'il a malheureusement libérée, qu'il n'a pas pu rejoindre, puisqu'il s'est bêtement noyé sous vos yeux dans un marigot infesté de caïmans, de gavials, d'alligators... tous sympathiques et actifs membres de la famille des crocodiles.

JOUEUR/BOMBE

Lecteur, certes, je pourrais vous écrire, maintenant, une courte dissertation pour vous expliquer le bien-fondé de la violence qui imprègne les actes rituels que je demande au protagoniste d'accomplir, dissertation que je construirais, si je devais vous l'écrire, autour d'une mise en évidence des causes, des origines, des responsabilités dans notre vie de cette faute qui induit cette violence, dont, il est vrai, la révélation, la compréhension et l'affectation nous sont indispensables pour l'action, pour l'évacuation de notre inquiétude, et dont ce texte situerait les causes ou les origines soit dans les logiques de notre système économique, politique et social qui a produit des normes, des valeurs communes et dont les exigences concurrentes des nôtres suscitent des antagonismes violents ; soit dans l'essence même de la nature humaine — pour l'affecter comme il se doit, d'une manière feutrée et sans agressivité, ou au système, ou à l'homme... ou aux deux conjointement. Mais, pour l'heure, je n'en ferai rien, je ne vous l'écrirai pas, car ce serait peine perdue, parce que dans un exercice littéraire de ce genre, souvent les arguments, même les mieux élaborés ne peuvent remplacer l'immersion de l'imagination dans les rêves et les visions des autres, pour comprendre et partager leurs sentiments, d'autant qu'il est des esprits, j'en connais, qui après quelques immersions passent spontanément du plan de l'observation pure à celui d'une conscience surexcitée, plus violente et plus révoltée où l'imagination elle-même, parfois trop sollicitée mais ne se refusant rien, peut passer ses propres limites. Je vous demande donc, pour l'instant, de continuer de me suivre sans vous étonner de rien, d'exécuter tout bonnement vous aussi tous les actes proposés, de vous concentrer sur les jeux ; le moment viendra où vous aussi, vous...

« En devenant coupable, mon âme a perdu son énergie. »
Julie de Lespinasse.

La meilleure méthode pour ne pas être broyé par le système est encore d'y participer.

RÊVE

E. m'a quitté !?

Comme si — enfin ! — vous vouliez me dire avec cet air exacerbé et presque hystérique, avec cette excitation grandissante qui va finir par brouiller les images, sur quoi se fonde... comme si vous vouliez maintenant me parler du développement de ce rêve (retournez à la page 7) toujours subordonné et uni à l'inquiétude, qui s'insinue si souvent dans le courant de votre conscience — E. m'a quitté !? Comme si vous vouliez maintenant effectuer en public cette lecture si difficile et, hélas ! toujours repoussée à plus tard que j'attends de vous, je veux parler de ce devoir envers vous, d'interprétation de votre rêve : « Je suis tombé par terre / C'est la faute à Voltaire / Le nez dans le ruisseau / C'est la faute à Rousseau ».

Lecteur, il est temps maintenant de lire le passage isolé dans son intégralité. Rendez-vous à la page 221, puis revenez ici en vitesse. Mais si vous êtes pressé de réussir en six mois sans rien prouver, rendez-vous à la page 117, vous reprendrez votre lecture, page 221, demain.

Oh ! je sais, que ce n'est pas toujours facile de s'exprimer en public, et surtout lorsque notre âme est en désarroi, comme devant un amour trop passionné. Et quand on a vécu avec E., comme vous l'avez fait, dans une telle déraison de sentiments, on en ressent toute la difficulté, on éprouve ce désespoir profond et violent qui vous submerge. On préfère visionner sans comprendre son rêve d'échec (et il se pourrait d'ailleurs que, ainsi, on coure encore plus vite à sa ruine ou à sa propre destruction).

E. m'a quitté !?

Un vertige de suicide vous saisit à cette seule évocation.

Mais est-ce de ma faute si vous vous êtes laissé ensevelir par le temps ?

E. m'a quitté !?

Eh bien, je vais vous aider à le dérouler, moi... et en couleur ! ce scénario de cauchemar et de désespoir qui vous dérange, que vous avez encore du mal à comprendre, que malgré votre avancée, vos progrès visibles, vous hésitez à interpréter. Je le faisais si souvent dans les années passées que, bien qu'il y ait en moi une avidité d'oubli, sa vision et son souvenir me hantent encore. Oh ! je sais qu'il y a dans ce rêve quelque chose qui s'apparente à l'horreur, car il vous met en scène dans votre désespérante et triste nudité, et la question se pose de savoir si vous saurez dénouer le lien de l'amour qui vous unit à E. Eh bien, le raconter à votre place, ce sera pour moi m'appliquer à ne pas l'oublier, et pour vous, une manière de vous forcer à le visionner lentement pour en accepter les corrélations significatives, car c'est mon devoir de vous obliger à moins de lâcheté devant les choses et les actes pour reconstruire votre personnalité affective et morale. Il peut prendre des formes esthétiques différentes quand certaines nuits, ou à l'état de veille, votre inspiration en modifie les proportions, mais c'est toujours le même argument, dans l'espoir, je présume, que les constances ainsi dégagées finiront par vous indiquer la bonne voie.

Lecteur : je ne donnerai ici aucun rendez-vous, car c'est à vous de chercher si vous désirez la trouver en même temps que le protagoniste.

Ah ! je ne sais comment m'y prendre pour donner une idée juste de la nature de ce rêve, car le temps passe et on oublie. Je vais quand même essayer de raconter sans chercher à dramatiser.

D'abord, vous êtes dans une sorte d'état de confusion mentale entre le rêve et la conscience, comme maintenant ; puis s'opère un déplacement dans votre être vers une sensation d'angoisse, suivi d'une première petite chute à l'intérieur de vous-même qui vous entraîne vers l'aliénation de votre moi ; puis un arrêt à un endroit

précis où tout est embrumé, confondu, compliqué lui aussi par l'inquiétude... et ça s'impose froid et triomphant comme une angoisse aigue qui veut se révéler, une peur qui ne veut plus rester à l'état de menace virtuelle, de potentialité mortifère, et qui vous entraîne encore plus loin dans les profondeurs livides de votre être, qui accentue encore plus cette sensation confuse de perte, d'éloignement en vous-même, comme quelque chose d'attendu et de toujours repoussé, comme l'éruption hostile d'une évidence qui devient de plus en plus sensible, comme une intuition de tourments, de détresse et de honte sur laquelle vous ne voulez pas mettre immédiatement d'image, comme une souffrance lancinante, une crainte dans l'esprit, je veux dire l'appréhension trouble d'un rendez-vous funeste, inévitable, une horrible supposition-sensation que vous percevez avec acuité comme si vous la viviez réellement alors que vous êtes dans votre monde, quelque chose d'improbable, d'indéfini, mais qui prend de plus en plus l'apparence d'un possible, le soupçon latent d'un bouleversement cruel des choses, d'une solitude à venir, d'une catastrophe que vous vivrez seul, tout seul, une sorte de pressentiment obscur qui veut se proclamer, qui ne veut plus rester en dedans, dans les replis de l'inconscient.

Et tout d'un coup, après cet indicible éprouvé, des pensées ambivalentes s'élaborent, un monde d'images suggestives les illustre et prend forme dans la fluidité de votre esprit avec la complexité affective qu'il suscite : vous anticipez nettement un futur qui vous glace, qui se dresse en vous comme une *réalité* effrayante, un malheur consacré, injuste, révoltant... un film mental que vous repoussez de toutes vos forces.

Jusque-là, les directives, les menaces à peine voilées, les bassesses, les dissimulations de E. vous avaient entièrement occupé. Elles étaient des sujets de pensée qui vous préoccupaient, vous inquiétaient mais qui en fin de compte remplissaient votre vie. Tous ces répugnants éléments réunis représentaient l'incertitude qui alimentait votre inquiétude, une problématique dont

vous vous délectiez, mon pauvre ami. Et maintenant c'est fini. E. est partie. E. est rangée. Toutes vos pensées diffuses ramenées à l'unité : E. ! l'absence si présente de E., de E. et c'est tout.

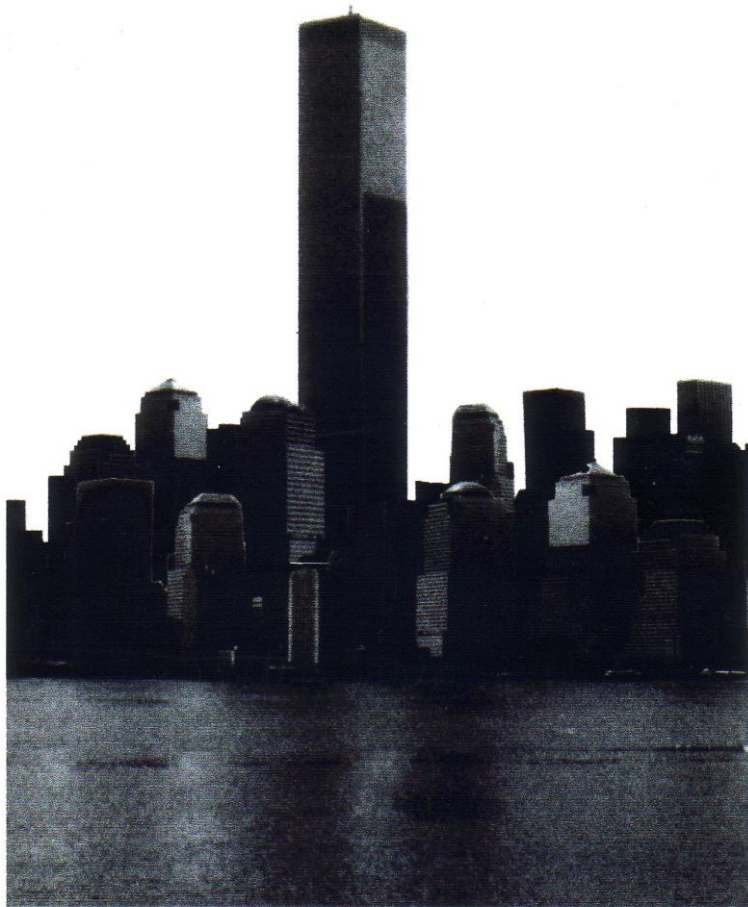
Vous n'avez plus rien à faire. Des journées vides. Une seule pensée pendant des jours et des jours : l'idée fixe de votre bureau, de votre voiture de fonction, de vos rendez-vous manqués ; cette absence déjà en vous et qui vous glace.

Ah ! je sais tout ça, je l'ai vécu. Je sais, je l'ai vécu. E. m'a quitté !?

Vous dormez peu et mal car la pression de E. vous manque. Votre esprit reste actif, votre imagination bat les couloirs de E. Vous ne pensez qu'à E., vous ne voudriez parler que de E. C'est à ce moment, en général, que vous basculez avec réticence dans le grand rêve énigmatique qui s'impose à votre esprit et qui vous fait tant horreur ; et si vous êtes à l'état de veille, c'est pareil, vous rêvez éveillé...

Soudain, il est l'heure de partir. Vous avez un rendez-vous important ce matin avec E. Votre cause à plaider... Mais c'est incroyable, un phénomène étrange se passe : contre toute attente, une certitude morale, une joie intense vous irradie, car une volonté féroce de vous battre s'est installée en vous. La volonté formelle de prendre les choses en main. La certitude, la joie que E. ne pourra pas trahir le dépôt sacré, que vous la convaincrez, qu'elle vous écouterait, qu'elle ne pourra pas vous quitter, que vous vaincrez. Vous vous douchez en vitesse et avalez votre petit déjeuner sans perdre un instant. Vous ne prenez même pas le temps de feuilleter un journal. Plein d'espoir, confiant en vos mérites et en l'honnêteté de E., vous décidez d'y aller à pied, et votre malheur commence. Vous avez beau marcher le long de cette avenue qui de tout temps a mené dans la 33^e rue, vous n'y parvenez pas. Elle vous est bizarrement étrangère. Elle est sans fin. Perplexe, vous revenez rapidement à votre point de départ... Puis, sur votre droite, vous enfillez la 17^e rue sur quelques mètres ; mais là aussi sans rien reconnaître : ni les immeubles, ni les commerces. C'est un comble, vous ne trouvez plus la rue ou gîte et officie E. ! Et pourtant vous en êtes sûr, c'est la 33^e et pas une

autre ! Comment pourriez-vous avoir oublié ? Progressivement une peur s'installe en vous que vous ne maîtrisez pas. Une opacité, quelque chose de glacial vous envahit. Une sorte de pressentiment du retard, de l'occasion manquée, et plus particulièrement de l'échec qui s'en suivra, vous tombe sur la poitrine. Comme vous êtes marié, vous remontez précipitamment chez vous et vous dites à votre femme que la 33^e rue a disparu et votre femme vous répond méchamment que ça ne la concerne pas. Vous redescendez encore plus affolé... Un individu, bien proportionné, mais excessivement petit, qui avait dû être dans le passé d'une taille identique à la vôtre, pensez-vous, le visage grimaçant, vous fait signe et vous dit : " Suivez-moi, je vais vous conduire dans la 33^e rue et, fatalement, vous retrouverez E. " Pourquoi sait-il que vous allez chez E. ? L'étrange petit homme marche si vite devant vous que vous avez du mal à le suivre. Il vous fait traverser des avenues que vous n'avez jamais vues, et si dangereusement que vous risquez à tout moment de périr écrasé. Vous avez beau vous dire que vous êtes dans un rêve et qu'on ne peut y mourir écrasé, vous êtes glacé d'effroi. Vous voudriez commander à votre esprit de cesser de courir après lui, mais vous n'y arrivez pas, trop persuadé qu'il représente votre seul espoir de retrouver E. Néanmoins, une partie de vous-même commence à se révolter et vous ralentissez le pas ; mais vous constatez avec horreur qu'un autre lilliputien, similaire au premier, tout aussi déterminé, vous a emboîté le pas. Il ressemble comme un frère au premier ! Il vous serre de si près qu'il vous gêne dans votre course. Pris en sandwich, vous dites-vous ! et vous essayez de convaincre l'autre partie de vous-même qu'il est urgent de s'engager dans une action défensive, d'autant que vous réalisez avec colère que vous tournez sur les boulevards extérieurs qui ceignent la ville. Floué, bon Dieu ! Ce minuscule vous a fait quitter le centre de la ville par un large mouvement circulaire, pour vous affoler, pour vous retarder. En montant sur une borne vous avez un choc, une sensation de vertige, une hallucination : E., triomphante et insolente, se dresse au centre de la ville, au milieu des tours, comme une menace flagrante dans la brume du matin. L'image dédaigneuse de la satisfaction tranquille de la créature vous occasionne une crise de désespoir et vous fait basculer dans une agitation violente, tandis qu'un peu plus loin le démon tout grimaçant semble jubiler d'avoir su faire obstacle à votre sentiment du matin — mais



E. triomphante et insolente, se dresse au centre de la ville, au milieu des tours, comme une menace flagrante dans la brume du matin.

pourquoi, mon Dieu ! Hors de vous, vous ramassez une pierre et la lancez sur le traître qui se sauve en hurlant, avec des gestes haineux, la face en sang. Mais c'est étrange, la pierre revient vers vous comme une balle de ping-pong (et effectivement, c'en est une). Vous la serrez dans votre poing pour qu'elle redevienne aussi dure qu'une pierre. L'autre caricature d'être humain, le masque sévère, esquisse un sourire, le regard aussi inquiétant que son compère. Vous repartez en courant avec ce petit clown sur les talons, qui vous guide par derrière. Cette ridicule demi-portion vous guide avec une précision telle, et si autoritairement, que tout mouvement de son corps entraîne le même glissement chez vous. Et si par malheur il vous arrive de ralentir, il se rapproche et vous pousse par derrière en plaquant sa main sur vos reins. Vous en frissonnez. Vous coupez droit devant vous par la 8^e rue, la 16^e rue, toujours tout droit, la 11^e, puis la 22^e rue, vous passez le canal, vous vous engouffrez dans de sombres sous-sols, toujours tout droit. Des heures et des heures s'écoulent. Enfin, vous entrez dans la 33^e rue. Vous reconnaissez E. au loin, et la lente humiliation commence. A l'aspect de E. dans le matin qui se lève, un sentiment d'effroi s'empare de votre esprit : cette forme hostile, tout de gris vêtue, terrorisante, et tous vos sens se figent. Tout frémissant vous fixez E...

Eh bien, cassez-la votre inquiétude, mon vieux ! Cassez-la ! Ce n'est pas le moment de vous abandonner à la CONSÉQUENCE de votre faute. Qu'est-ce que vous voulez me dire avec votre air tantôt hagard, tantôt désespéré : que ce rêve nécessite trop d'approfondissement pour que ..?

Vous l'examinez avec anxiété. Vous vous communiquez tout bas vos remarques et vos réflexions. Elle, immense, penchée sur la foule, l'air sombre, semble s'avancer vers vous très lentement et son regard méchant vous cherche dans le flot d'hommes et de femmes qui progresse en silence. Vous ne pouvez vous empêcher de courir. Vos yeux se détournent d'elle. Mais quelle n'est pas votre terreur quand E., ce sujet d'aversion, d'amour, de fascination et d'inquiétude, s'arrête en face de vous et vous considère impitoyablement des pieds à la tête. Votre cœur se serre. Un frisson parcourt tous vos membres...

Eh ! mon cher héros, ne vous en allez pas à la fenêtre, je n'en ai pas fini avec vous. Je vous propose une thérapie, car être inquiet c'est être malheureux indéfiniment en esprit. Et ce n'est pas dans la surabondance et la connexion de sentiments mous et restrictifs que vous vous êtes imposés que vous apercevrez la « LUMIÈRE intérieure » ! Mais non, notre rêve n'est pas un chaos d'obscurités ! Il prophétise sans détours la conséquence de ce mal que nous redoutons le plus au monde (lecteur, rendez-vous, page 208, puis revenez ici, vous aussi, faire honte au héros) et montre clairement une vérité vitale à admettre, une illusion mortifère à perdre, et désigne la nécessaire épreuve de force... à venir. Regardez-le souvent au lieu de le refuser. Et puisque que vous avez le temps maintenant, profitez-en ! Notre rêve est plus qu'un riche thème de méditation fait pour la nuit ou le vide du jour. Il est, après cette première notion intuitive de l'insécurité qui s'introduit en vous, qui vous envahit, une histoire concrète, forte et vivante, féconde, pleine de signes à animer ! Enrichissez-le plutôt d'images précises, d'apports créateurs, de vociférations, de paroles qui sauvent une destinée, et de hurlements. Et vous voilà parti lâchement à la fenêtre ? Mais à vivre le nez contre la fenêtre on ne vainc pas...

Vous essayez par trois fois de la défier du regard. Il vous semble surprendre sur ses traits un sourire ironique et cruel comme si elle se retenait d'exulter à cause de votre retard, de votre désarroi, comme si elle vous avait spécialement méprisé vous, Vous. Mais n'ayant plus de force ni d'énergie, vos regards tombent à terre malgré vous. Vous entrez dans le grand hall. Vous respirez de plus en plus lourdement. Vous remarquez que les autres affectent de causer entre eux à voix basse et s'écartent de vous. On parle de votre faute. Toutes les familles concernées viennent et se mettent de la partie. Vous pénétrez dans la grande salle où tout le monde vous attend, l'air glacial ou furieux, car vous êtes vraiment en retard. Les thuriféraires de E., groupés au fond sur des chaises, ou crient et vous invectivent, ou gloussent et ricanent en vous désignant du doigt. Impossible de placer un mot ! Vous sortez par une petite porte et vous vous retrouvez sur le

parvis, face à E. Le parvis est vide. E., une espèce de rigidité métallique dans les traits, impassible, vous observe. Alors, dans un mouvement de répulsion vous lancez la pierre vers la face de E. C'est étrange, elle s'en va aussi vive qu'une balle de ping-pong ensorcelée vers votre guide qui était resté là-bas à vous attendre. Mais quelle surprise ! C'est votre premier démon, mais sans aucune trace de sang sur lui. Il vous lance un regard dur, comme s'il vous reprochait votre maladresse ou une faute commise, a un haussement d'épaules, un ricanement de mépris, puis ramasse la pierre et la lance vigoureusement et avec arrogance contre E. Et l'hallucination disparaît ! Décomposé, au paroxysme de la honte, vous vous enfuyez, avec un cri de fureur et de désespoir sans savoir où vous allez, jusqu'au moment où vous montez et descendez des étages comme pour, en quelque sorte, épuiser votre lâcheté, votre dépendance, votre angoisse, votre terreur, l'insatisfaction de vous-même et, ce faisant, vous remplissez d'abjection et de dégoût envers vous-même, jusqu'à ce que vous entendiez le bruit sourd d'une forme humaine sans visage qui tombe d'une fenêtre et s'écrase à vos pieds, sur le trottoir, et que, hébété, vous reconnaissez comme étant celle de... Mais c'est la vôtre, mon vieux !

Qu'est-ce qu'il y a, je vous vois fâché ? Contrarié ? Serais-je allé trop loin dans le développement de l'humiliante et récurrente vérité ? Cessez de tourner autour de cette table, vous me donnez le tournis.

Que me dites-vous ? Quel en est mon interprétation ? Ne me dites pas que vous n'avez toujours pas compris ce que ce rêve veut déterminer ? Ça alors ! Il est vrai que le message à déchiffrer est dissimulé dans son contenu, dans ses variations d'une manière si habile qu'il devrait passer inaperçu, aux yeux de tous les fantômes de l'univers... mais pas aux yeux d'un « chercheur de vérité » tel que vous, bon Dieu ! Si vous ne voulez pas vous interroger sur l'intégralité de son contenu, du moins avec un peu d'effort pourriez-vous en comprendre l'avertissement final qui vous détournerait à tout jamais de votre lien moral qui vous condamne à l'univers de l'inquiétude.

Lecteur : rendez-vous aux pages **28** (Dès que...) et **31** (Mais attention !..) pour deux réflexions salutaires, puis revenez ici en vitesse.

Mais non, mon cher être, notre rêve n'est pas à rejeter : une interrogation sur votre inquiétude est inséparable d'une interrogation sincère sur son contenu car il révèle trop bien toutes les ruptures à opérer, les transferts à effectuer, les actions à mettre en œuvre. Il est partie intégrante de ces cellules d'énergie vitale à reconquérir. Bien interprété, bien enrichi, bien retravaillé, il devrait vous dégoûter de votre tourment, de votre désir trouble d'innocence, de confiance et d'abandon, de votre attachement moral ; il devrait vous guérir de votre déchirement, du déchirement de votre personnalité entre ses deux forces antagonistes, du déchirement de votre moi entre ses deux forces d'imitation : l'une toujours contrariée par l'autre dans ce que j'appellerais simplement son immense désir d'absolu, dans sa soif infinie d'expression, dans sa tentative de créer une solidarité d'équipe qui déboucherait sur une perspective de réussite ; je veux dire, vous guérir de cette sorte de rivalité interne si désespérante, parce que, elle ne va jamais jusqu'à l'extase du défi, du défi !

Tiens, voilà déjà une bonne instruction pour vous guérir de l'inquiétude : visionnez-le, votre rêve, aussi souvent que possible pour vaincre votre difficulté à sortir du strict respect de l'ordre établi, pour développer en vous — et la force de passer outre à votre écœurante, à votre imbécile et obsolète nécessité de distinction, tel Alceste, entre probité et duplicité — et la VOLONTÉ de lutter contre votre aptitude au renoncement, à votre crainte d'agir, à votre peur de l'acte, à votre peur du sang, à votre peur de toute provocation et de toute violence, et dans son intégralité, je vous prie, pour qu'il devienne ferment de votre nouvelle vie, au lieu de vous user la cervelle devant la fenêtre dans des méditations inutiles, car il vous gonflera d'énergie pour les nombreux voyages que vous devrez faire durant votre vie professionnelle

bien plus que vos parents), pour votre nomadisme à venir, pour vos errances des temps modernes. Car il vous talonnera. C'est le rêve balai qui nettoie, qui décoiffe, qui désespère et qui enrage.

C'est le rêve d'échec qui réclame sa revanche !

Ne tournez pas autour de cette table, bon Dieu !

Calmez-vous !

Si je vois bien, cette immersion a bousculé le code secret de votre sensibilité, et vous en oubliez votre réserve. Il me semble que vous venez de prendre tout doucement conscience qu'on peut rater sa vie si on n'a pas une voix qui vient vous arracher du trou, du profond de l'abîme où l'on est tombé. Comme je vous aime ! Et si vous avez encore cette manière plutôt scolaire et assez affligeante de dire les choses, qui vous rend si souvent ridicule, je constate que vous n'avez pas eu cette voix extrêmement faible, lointaine, détachée pour poser vos questions, ni cet air TENDRE et triste que je hais tant et que vous nous dessinez à gros traits trop souvent... E. m'a quitté !? pour témoigner de votre anxiété, de votre inquiétude, de votre mal-être, de votre confusion. Vous venez brutalement de développer (si j'ose dire !) une certaine capacité à vous exprimer, quoique je vous sente encore fragile. J'ai l'impression que dans votre esprit — dites-le-moi si je me trompe ! — des images ont cessé d'être muettes, se sont enhardies, se sont précisées, sont devenues presque flagrantes, presque réelles et palpables : s'imposent... s'imposent...

LES SEPT CERCLES DE L'ENFER

Eh bien, puisque vous avez de vous-même pris la parole pour vous interroger à haute voix sur ce rêve, puisque vous me semblez prêt à vouloir participer à ce jeu de la vérité et des interrogations inquiètes devant la vie qui veut vous entraîner à la connaissance de soi et à la lucidité et qui pourrait influencer votre destinée, puisqu'un courant moral et affectif s'est établi entre nous, puisque vous acceptez mon aide, continuons de parler de vous dans ce cas.

Ah ! votre regard s'est éclairé puis troublé ; vous venez de manifester une sorte d'excitation et d'émoi assez comique !

Oh ! n'ayez crainte ! Je n'ai pas l'intention d'amuser le lecteur à vos dépens. Je ne serai pas le bouffon de service qui, se moquant de votre passé, de

« Ayons compassions des châtiés ! Hélas ! qui sommes-nous nous-mêmes ! Qui suis-je ? Qui êtes-vous vous qui m'écoutez ? D'où venons-nous ? Et est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés ? La terre n'est point sans ressemblance avec une geôle ? Qui sait si l'homme n'est pas un repris de justice divine ? Regardez la vie de près. Elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition. »
Victor Hugo⁸.

vos rêves, de vos inhibitions pernicieuses, de vos angoisses, de vos lacunes, de vos faiblesses, de vos peurs, essaiera de vous ridiculiser, la moquerie ne fait pas d'excellentes blessures, ni celui qui vous poussera dans une vaine révolte qui ne vous mènerait nulle part.

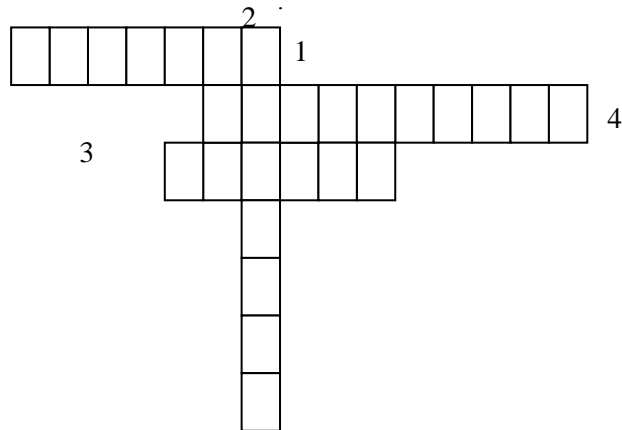
Je ne tenterai que de vous suggérer pour vous exciter à la confession et pour mieux vous faire connaître (puisque vous êtes l'individualité sensible de ce guide), brièvement et à ma manière, deux points de vue à approfondir en rapport avec E. sur votre personnalité et vos souffrances, sur votre détresse intime... comme, par exemple, cette interrogation, toujours repoussée dans le lointain et qui pourtant vous lancine ; allons chercher !

(3) Horizontal : un mot en six lettres ; un mot qui définit ce qui peut naître du mystérieux rapport devant relier l'homme à ses attentes et qui, rêvé, à l'aune d'exigences mal définies ou contradictoires, l'interpelle ; vous interpelle. Ah ! ça vous dérange, vous n'en avez pas envie, ah ! vous ne comprenez pas¹.

1. Bien que ce jeu s'adresse à notre héros, c'est le lecteur qui remplira les grilles laissées volontairement vides par l'auteur.

Eh bien, cherchez ! le mot est un peu plus loin ; ou comme, par exemple, votre intégration problématique à

Jeu 3



E. et à sa durée, incertitude qui vous plonge dans un certain sentiment (évoqué trois pages plus loin), qui par un effet d'entraînement se conclut dans cette inquiétude qui pollue votre vie et pervertit votre relation à E. et aux autres : les tensions sous-jacentes qui en résultent.

(4) Horizontal, dix lettres : de quel sentiment s'agit-il ? Un célèbre écrivain tchèque de culture allemande en souffrait également. Il inspira toute son œuvre.

Mais oui, mon vieux, vous aurez beau chercher un abri dans un esprit de dépendance, vous n'en trouverez pas ; vous ne pourriez que rester en suspens sans jamais trouver de réponse à votre propre quête ; ce temps-là est mort ! E. n'y répondra plus.

« E. est maintenant aveugle. »

Réveillez-vous, bon Dieu ! Pourquoi me regardez-vous si fixement ? Vous êtes décidément trop craintif et

passif ; vous me faites penser à Ivanov, ce personnage que je hais tant, si déplaisant de Tchekhov. Vous vous laissez aller trop souvent comme lui à cette somnolence angoissée, à cette torpeur inquiète qui le pénètre et le tétanise lorsqu'il se glisse, le regard voilé, comme un enfant qui voudrait qu'on lui raconte un conte terrorisant pour s'endormir, dans le clair-obscur de son propre rêve.

Je vous le dis : si vous ne réagissez pas tout de suite par un acte final d'une grande violence contre E. qui exprimera plus votre révolte contre vous-même et votre engagement dans l'ACTION que votre dégoût ou votre désespoir, ce procès psychodramatique, réduit à lui-même, ne vaudra rien. Il ne prendra valeur que si vous la brisez immédiatement et définitivement, votre croyance lénitive en E., et l'infinité de solutions extérieures que E. va vous proposer pour vous éliminer, le peu d'argent que peut-être vous en retirerez n'effaceront pas vos blessures, vos craintes ou votre inquiétude, ne vous sortiront pas de cette période de doutes, de frayeurs, de dépression et de découragement, de cette période de ruminations douloureuses dans laquelle vous êtes (trop entrecoupée de sanglots à mes yeux), je veux dire ne vous sortiront pas du désespoir, ne feront que vous renvoyer dans un avenir indéfinissable et hypothétique... et perpétuellement renouvelé.

Ah ! je suis ridicule ; je m'emporte au mépris de mes propres préceptes : une affirmation hautaine et péremptoire est souvent le souci de se protéger de ses propres souvenirs.

Que dites-vous en ce qui concerne votre intégration problématique à E. ? Vous n'êtes pas, dans l'âme, un éternel transplant qui ne prend racine nulle part, et vous saurez affirmer, Vous, votre AVENIR, le moment venu. Oh ! ça oui ! et surtout par les temps qui courent. Et d'ailleurs comment ?

Dois-je parler, puisque je continue de m'intéresser à vous pendant que vous réfléchissez à ce rêve à vous en user la cervelle devant la fenêtre, ce qui n'aura pour effet que d'accentuer mon mal de tête si vous tardez trop à vous exprimer, dois-je parler de votre complaisance

à vous isoler, l'œil rivé sur un ailleurs, vous auréolant dans cet isolement d'une grandeur mystérieuse ? mais néanmoins insatisfait du retour de votre image, trop peu affirmée, trop floue, que vous réfléchit avec son écho le jeu complexe de la pratique sociale de notre temps, qui développe avec assurance, c'est vrai, une douteuse indifférence pour la vérité, si révoltante à vos yeux.

Mais est-ce une raison de ne pas affirmer que ce que vous représentez existe, c'est-à-dire participe d'une réalité sociale qui, même si elle développe cette douteuse indifférence, n'en est pas moins votre réalité ? C'est ce que les beaux esprits appellent l'évolution permissive de la société ; et il faudra bien vous y ranger un jour, mon vieux. La civilisation est ce qu'elle est ; qu'elle pervertisse ou non l'homme, ce n'est pas par le retour à la nature tropicale dans la case du nègre que vous vous en sortirez.

Non ? Et cette lenteur à ambitionner l'ascension sociale, qui a peut-être plus d'apparence que de réalité mais n'en ouvre pas moins une interrogation ? Et cette sensation de ne pas toujours être au monde, que tout se dérobe, tout s'effondre autour de vous : pour être resté trop longtemps sur le terrain, votre espace mental s'est appauvri, une dormeuse s'est lovée en vous ; vous vous êtes laissé grignoter par le temps.

Et cette constance dans l'effort qui reflète, un tout aussi cruel manque d'imagination ; et cet insatiable besoin d'estime de soi.

Et ce point de tension, entre exigence d'action et certitude que rien ne vaut ; cette étrange division de l'être ; ce sentiment de gâchis dont vous vous sentez souvent écrasé ; ce formidable besoin d'être enfin soi sans que vous puissiez en cerner les limites. Et votre passé qui maintenant vous apparaît vide d'actes résolus, de projets explicites, d'idées maîtresses originales, vide de veines profondes.

Oh ! c'est que vous me coupez la parole ! Vous vous fâchez ! Vous vous emportez ! Vous me bousculez !

Vous n'avez pas une disponibilité permanente pour tous ces sentiments, dites-vous. Vous n'êtes pas le

point culminant de toutes les singularités. J'exagère comme toujours.

Rien de tout ceci ne vous concerne, vous alors ? même ce rêve ? Ah ! mais votre vérité ne pourra-t-elle donc jamais répondre à la mienne, quand bien même aucun ersatz de haine ne vous animerait devant l'idée trop exigeante de vos rapports avec E., devant votre propre lâcheté ? Cessez-vous donc un jour de me rejeter ? Votre comique, votre ridicule et pauvre errance de héros toujours féal et prisonnier, votre propre dérision, ne vous apparaîtra-t-elle donc jamais ?

Ah ! si, tout de même ! Ah ! enfin ! vous avouez !

Ce qui vous définit vous, ce qui vous caractérise, ce qui vous fonde... hé ! Inutile de rougir, de détourner la tête ; ce qui forme la voûte interne de votre mal-être, c'est cet insatiable, hyperbolique et dérisoire **besoin de sécurité** éperdu, que vous portez pathétiquement en sautoir, comme nos pères, avides de certitudes rationnelles et théocratiques, portaient leur morale affligeante autour du cou, qui est néanmoins le fondement le plus sacré de votre structure psychique, et dont paradoxalement vous vous laissez déposséder par une sorte de transfert affectif lâche et désespéré, tel un amant immature : **par E., dans les bras de E.**, qui a l'audace, le vice devriez-vous dire, de vous le reléguer avec vos questions, dans un pacte moral de sécurité truqué, signé avec ses mensonges, sa rouerie, sa tromperie, sa morgue et son amoralité coutumière ; par E. qui vous l'épuise avec son ingratitude habituelle, son mépris, ses menaces et ses offenses imméritées, par E., par E. qui vous maintient ainsi dans la rumination des injustices souffertes, dans l'incertitude de l'avenir, dans le déchirement, dans le

« La pensée de F. est sûrement à l'origine de mon sentiment d'insécurité. » **Kafka**⁹.

trouble d'un **sentiment d'insécurité**, ce qui reflète chez

vous un cruel manque de maturation sociale et témoigne encore et toujours de votre capacité infantile à vous aveugler, à vous leurrer...

Lecteur : rendez-vous à la page **27** pour renforcer votre adhésion. Mais il est clair que si tout ceci ne vous intéresse pas, votre lecture se termine ici... c'est tout l'intérêt de ce guide fragmentaire, lequel néanmoins devra être considéré comme un tout. Dans ce cas, rendez-vous à la page **231** pour réviser la méthode de développement de l'énergie ; puis rendez-vous à la page **117**. Quelle décision prenez-vous ?

...Et vient ensuite cette insupportable **inquiétude**, cette peste qui vous ronge l'esprit, qui vous prive de toute force destructrice, comme les personnages sans identité de Kafka, solitaires et tragiques, sans énergie, résignés, qui s'enfoncent misérablement dans des labyrinthes sordides et attendent passivement l'exécution de la sentence ; vient ensuite cette peste, dites-vous, qui vous entraîne de la honteuse **passivité** où elle vous circularise par peur panique du procès en germe dans l'esprit de E., à la perdition totale, dans une abjection totale de comportement, de pensées et d'attitudes face à E., avec toutes les marques du pathétique, du comique et de la lâcheté qui s'y rattachent, dans la ruine morale, au repli sur soi dans la solitude larvée de votre caractère secret, vous condamnant à vous confronter sans cesse, vous-même, à la vérité froide et cruelle du miroir, sur fond d'amertume, de dégoût et de haine de soi, comme ce soir ; — vous voulez dire, qui vous entraîne dans la **sujétion du prisonnier...** :

Eh bien ?

[Je tiens à faire remarquer que c'est vous qui le dites, tout cela.]

...dans la sujétion du prisonnier qui vous porte au **désespoir** pour toute pauvre, pour toute infâme



LES SEPT CERCLES DE L'ENFER

conclusion, plutôt qu'à... plutôt qu'au défi et à la RÉVOLTE comme il le faudrait, oui !

Ah ! quand même, vous le reconnaissez !

Ah ! comme j'ai aimé votre mouvement de colère et votre ton rageur ! Ah ! merci, si j'ose dire, pour votre réaction passionnée.

Lecteur, rendez-vous à la page **14** pour un retour éclair et historique sur le personnage principal, votre ami, puis on continue.

Tout ce que je viens d'exposer ici, dans cette mise en évidence préparatoire, n'était donc pas que salmigondis. Je crois que je vais pouvoir dire que cette immersion, puis cette sorte de jeu de la vérité très court, cette petite cérémonie d'exorcisme qui a suivi, qui n'a été en fait, je peux maintenant l'avouer, qu'une manière un peu perverse, de vous obliger à proclamer votre lâcheté, qui n'a été qu'une manière un peu perverse dis-je, de vous contraindre à réagir, de vous contraindre à envisager dans le secret de votre esprit, la seule « solution » humaine pour éradiquer votre souffrance (je veux dire l'acte libérateur), puisque E. maintenant se refuse de jouer socialement son rôle, alors que votre centre de gravité y passe plus tragiquement que jamais... d'ailleurs E... Oh ! E. ! ayant trouvé lentement sa traduction dans votre expérience ou dans votre imagination, a en partie réussi — puisque vous avez reconnu et avoué spontanément, dans un premier mouvement de rage prometteuse, la cession puérile, complaisante et humiliante, le lâche abandon, devrais-je dire, dans les bras de E., de ce premier élément fondamental et concentrique de votre nature, dont vous n'avez d'ailleurs pas l'exclusivité et qui est la source de tous nos maux...

Je veux dire notre première et fondamentale exigence d'être social, notre besoin de sécurité, certes naturel et

légitime, mais dont tout notre malheur procède quand nous ne le maîtrisons pas. Mais ne l'oubliez plus maintenant : incessible car sacré ! sous peine d'être éternellement dupe de E., de souffrir éternellement de E., sous peine de ne jamais arriver à en détourner vos pensées. C'est de votre inquiétude que s'arme E. !

Ah ! encore bravo ! car avec votre aveu, vous venez d'accomplir votre premier acte de résistance et de révolte envers vous-même. Nous entrons tout doucement, difficilement mais sûrement, dans cette autre voie où je veux vous entraîner ; nous allons vers cette autre perspective où il ne sera plus question de subir un lien subjectif avilissant et mensonger qui vous barrerait le chemin de votre réussite. Vous avez quitté, pendant un court instant, le registre de l'inquiétude pour celui d'une froide colère, et le niveau de l'isolement pour celui d'une défense et d'une révolte prometteuses. Eh bien, il faudra racheter maintenant ce pacte moral de sauvegarde, illusoire et déshonorant que vous avez lâchement signé avec E. si vous voulez sortir définitivement des **CERCLES DE L'ENFER**. C'est aussi simple que cela si vous voulez cesser de jouer cette partie ambiguë et sans fin d'attraction-répulsion avec E., dont vous faites trop souvent les frais.

Allez, faites-moi confiance !

Hep ! n'allez tout de même pas plonger dans une trop longue introspection. Calmez-vous ! Et soyez bref ! Dois-je vous rappeler que les quelques pages de ce guide chargées de nous accompagner comme des images ailées jusqu'à l'acte sacrificiel final, le lecteur doit pouvoir les lire avec le même plaisir qu'il éprouve à vivre une partie multijoueur vidéo.

Ah ! vous vous décidez enfin à quitter cette salle de réunions.

Permettez que je vous ouvre la porte pour vous laisser passer, cher protagoniste. Le guide-metteur en scène s'incline devant vous et vous applaudit... mais laissez-le vous prendre par le bras. Plus vite vous le suivrez, plus vite vous aborderez avec confiance l'avenir.

Faites-moi confiance, je saurai vous aider à dénoncer ce que vos nobles, vos bons, vos trop purs sentiments moraux ont noué.

Oh ! ce geste de défi ! Mais envers qui ? On dirait que vous voulez subitement vous débarrasser d'une veste trop étriquée, élimée comme un destin de prisonnier, râpée par la peur et la lâcheté, indigne à porter ? Mais rien ne vous empêche de la jeter, mon ami, et je vais

**« Car c'est avec passion que l'on piétine ce que l'on a trop craint. »
Lucrèce.**

vous y aider, je vais continuer de vous y aider, car vivre dans l'abjection n'est pas vivre ! Dès lors qu'on se reconstruit dans sa conscience on peut jouer son rôle (avec talent, avec assurance) d'homme moderne non pas livré aux doutes, aux incertitudes et à la passivité sociale mais à l'action, à la lutte armée, capable de maîtriser et de vaincre son inquiétude pour en imposer au monstre social, pour inspirer circonspections et craintes à ses désirs violents d'exploitation et de domination, à ses prétentions brutales et ses aspirations immenses ; — d'homme moderne, dis-je, capable de s'affirmer et de se réaliser face à E., dans cette réalité, dans votre réalité ordinaire et quotidienne, si exaspérée, si tendue par l'abondance et la permanence des défis à relever, par l'abondance des désirs qui s'y inscrivent de toutes parts, qui s'y manifestent, qui y retentissent.

**« J'ai dans tout le corps et dans l'âme une inquiétude infinie. »
André Gide¹⁰.**

« Sois-Même et En Masse. »

**Walt Whitman,
poète américain.**

« J'ai essayé plus d'une fois, comme tous mes amis, de m'enfermer dans un système pour y prêcher à mon aise. Mais un système est une espèce de

damnation... Je suis revenu chercher un asile dans l'impeccable naïveté. C'est là que ma conscience philosophique a trouvé le repos. »

Baudelaire.

ZOOM ARRIÈRE

Aujourd'hui, l'infini est-il dans votre vie ou hors de votre vie ? — C'est parce qu'il est hors de votre vie que vous souffrez. Car, quand le sentiment de l'infini, l'exigence de l'infini nous obsèdent, mais que l'infini n'est pas en nous, on se laisse entraîner par la tentation du repli sur soi, on se réfugie dans l'isolement moral, on se perd dans l'opacité des ténèbres, hors du monde des vivants, et ainsi s'opère la dissolution de notre être.

Eh ! mon vieux, en route !

Il est temps de chercher l'infini.

Il est urgent de reconnaître et d'expérimenter l'infini dans ses expressions vivantes et quotidiennes : le bonheur, l'amour, la tendresse, la passion, l'espoir, etc.

Il est temps d'installer dans votre vie, dans le tréfonds inquiet de votre conscience, la plénitude de l'infini.

« **Moi, comme les chiens, j'éprouve le besoin de l'infini...** »

Lautréamont¹¹.

« **Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte / D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?** »

Baudelaire, *Hymne à la beauté*¹².

Incohérente, insolente et bornée, voilà bien souvent comment est E. quand les affaires vont leur train toutes seules.

E. pourra abaisser ma condition ; elle ne me persuadera pas le désespoir par cela seul que l'orgueil terrible qui me violente et me tyrannise me commande de ne pas la craindre.

« **La vertu ne vaut rien dans le monde.** » Sade.

« Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil. »

Pascal.

GICLÉE D'ACIDE

Le cri littéraire de révolte contre l'Ordre familial, politique, social ou économique, par la vérité troublante de sa revendication, par ses inventions rhétoriques, ses qualités poétiques ou musicales s'il y a lieu, par sa force mécanique, soulève et transporte les esprits.

Le cri à la lutte armée n'a pas les mêmes effets sur les individus, mais a des effets sur tous les individus, et quels qu'ils soient, du fait de leur équivoque, de leur trouble, de leur ambivalence.

Par ses outrages aux règles, par sa prédication violente ou sous-jacente, par les infractions qu'il suggère, ou il révolte, ou il induit à la polémique, ou il contraint à la prise de position, ou il entraîne à l'action. Il implique l'homme. Il secoue tous les esprits. Il cristallise les désirs.

Nous devenons actifs comme l'auteur ; dénonciateur comme lui, avec lui ou contre lui. Les images se bousculent en nous.

Lorsque le cri passionné prend la forme d'un chant, d'une épopée ou de toute autre forme poétique, nos yeux s'enflamment et les images s'exaltent encore plus vivement en nous. Je pense aux *Chants de Maldoror* de Lautréamont. La puissance verbale y est telle que la vieille humanité apeurée hurle devant tant de ressentiment justifié par l'expérience de l'humiliation. Maldoror frappe, frappe sans aucune pitié la créature grande consommatrice « de chair vivante », frappe le monstre de fer, hypocrite, menteur, profiteur, « juché sur un trône formé d'excréments humains et d'or »... Le sang gicle. L'Ordre vacille. Les foules se mettent en marche. Les corps s'affrontent. Il appelle aux souvenirs, il les reconstitue. Je pense aux premières poésies du jeune Rimbaud ; je pense aux *Fleurs du Mal* de Baudelaire...

« En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire / En tes contorsions, risible Humanité, /Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe, / Mêle son ironie à ton insanité ! »

Baudelaire.

A sa lecture, les exclus de l'Ordre, les laissés pour compte, les maudits, les parias, les *outcasts* s'emplissent de haine et deviennent terroristes virtuels.

Ceux qui sont dans l'Ordre, mais malheureux, mal à l'aise, les incertains, les désespérés, les martyrs de service, s'emplissent de rage contenue, de haine dissimulée et deviennent parfois des révolutionnaires larvés.

Par contre, les intégrés, satisfaits et heureux de l'Ordre, bien insérés dans l'Ordre, mais inquiets devant la montée de ces extrémistes, de leurs attaques, de leurs agitations répétées, de ces grondements inquiétants, s'identifient à l'Ordre lui-même, se donnent à la Créature comme on se donne à Dieu lui-même, deviennent la Créature elle-même pour repousser le désordre et punir durement les deux premiers acteurs.

Avec E., cette goule abjecte, ils dressent les gibets et comptent les morts. Leur satisfaction à peine masquée devant l'horreur qui monte, devant la terreur que fait régner la Créature, prouve leur sentiment profond d'attachement à l'Ordre, traduit leur rejet et leur haine des irréguliers, des perturbateurs, des agresseurs.

Il est à noter qu'une multitude de lecteurs se reconnaissent dans tous ces types d'individus et s'exaltent dans tel ou tel sens au gré de leur identification du moment.

C'est ainsi que l'Écrit protestataire, par son extraordinaire portée, réunit les hommes dans les bibliothèques, dans un même et immense plaisir, une même et immense satisfaction.

Au petit être-symbole épaissit de vanité que vous êtes obligé de fréquenter, donnez toujours raison pour gagner du temps, car dans la reconnaissance de ses médiocres talents son orgueil trouvera facilement son compte.

« Les menteurs prospèrent. »

Anonyme¹³.

Qui y a-t-il ? Vous n'allez pas m'empêcher de vous bousculer si je le désire. Ah ! vous me répugnez ! Alors vous, aucune violence ne vous caractérise, aucun potentiel de destruction ne vous alourdit, aucun désir d'affrontement avec qui que ce soit ? Que me dites-vous ? Que vous aimez trop les autres pour vous comporter ainsi ? Oh ! laissez les autres tranquilles, de toute manière vous connaissez peu de choses des autres, peu de leur goût et de leur dégoût, et encore moins de leur métaphysique ; nos esprits dans les bureaux s'ignorent aussi facilement que nos corps se fréquentent et si certains s'attachent les uns les autres ce ne peut être que par des accidents d'affection.

Tant que cette tension intérieure (appelons-la absolu, liberté) qui vous dévore restera en vous à l'état latent, je l'appellerai rêverie. Il est temps maintenant de justifier votre existence. — Oui, mais comment ?

« L'honnêteté est la meilleure stratégie. » Cervantès.

SÉLECTIONNER ROQUETTES

Les êtres-symboles inférieurs seront les plus répugnants à manipuler pour arriver à vos fins. Non seulement vous devrez flatter leur amour-propre, mais, de plus, vous devrez sacrifier avec constance à leur intérêt. Je préférerais de beaucoup, pour vous, mon cher et jeune lecteur qui m'écoutez, la fréquentation de l'être-symbole supérieur que j'appellerai désormais le suppôt de E. pour plus de clarté. Rassurez-vous ! Bien loin de moi l'idée d'en faire l'apologie ! Il est de toute évidence aussi répugnant que l'être-symbole inférieur. Néanmoins il est à noter que bien souvent la seule exploitation habile de son amour-propre suffit pour le manœuvrer. Ce qui n'est pas le cas de l'être-symbole inférieur, plus coriace, plus retors, plus intéressé, plus vil. Vous devrez pour gagner sa confiance : et flatter ce sentiment qui lui est si cher ; et sacrifier régulièrement à sa vénalité.

Par exemple, vous lui prêtez votre voiture quand la sienne est en panne ; vous lui prêtez gratuitement votre

« semaine de vacances » à la mer et vous ne lui tenez pas bien sûr rigueur des dégâts qu'il aura causés dans le studio ; vous prenez ses enfants en pension quand il s'en va une semaine à la montagne ; c'est vous qui vous décarcassez pour trouver une maison de retraite correcte et bon marché où mettre sa vieille mère impotente : c'est vous qui faites toutes les démarches à la mairie ; c'est fou ce que vous pouvez aimer garder sa progéniture pour qu'il puisse aller au cinéma avec sa femme ; vous passez tondre son gazon dans sa banlieue quand il est trop fatigué pour le faire lui-même ; et tout le temps c'est vous qui payez l'apéritif à la brasserie, le midi.

Bien entendu, il sera souhaitable que vous inversiez certains jours les personnages dans cette instruction pour en tirer un meilleur rendement.

Une chose que vous ne devez jamais oublier : si vous vous haïssez trop vous-même, c'est que vous ne haïssez pas suffisamment E. et les autres. Il est de votre devoir de lutter de toutes vos forces contre ce triste penchant qui vous pousse à vous haïr car la haine de soi est un contresens. Comme on n'éprouve guère de plaisir dans la haine de soi, vous réussirez à vous en libérer en vous interdisant de regretter cette timide haine pour E. et les autres : vous devrez chercher à la comprendre, vous devrez vous en délecter ; vous devrez la décupler par l'exercice, car elle excite à la révolte, au courage, et apporte réconfort joie et délivrance, alors que la haine de soi n'apporte que tristesse et désespoir.

« Ne venez jamais que vous n'ayez été appelé trois ou quatre fois, car il n'y a que les chiens qui viennent au premier coup de sifflet ; et quand le maître crie : Qui est là ? aucun domestique n'est tenu d'y aller ; car qui est là n'est le nom de personne. »
Swift.

« Toute la dignité de l'homme est en la pensée. »
Pascal.

« Plus je vais chez les hommes, plus j'en reviens inhumain. »
Sénèque.

CHAPITRE III

**La conscience du lieu où vous irez
demain alourdit déjà votre cœur d'un
poids d'angoisse.**

**« Rien n'est perdu tant qu'il reste
l'inquiétude. » Paul Valéry.**

« Demain, je puis être un assassin, un voleur, tout au monde. Je ne suis sûr de rien sur mon compte. »

Stendhal¹.

C'est ce côté vulgaire et raffiné à la fois que j'aimerais voir se développer en vous. Un côté grand seigneur. On vous donne de l'argent pour partir en stage. Vous n'allez pas en stage. Vous démissionnez. Vous gardez l'argent et partez aux sports d'hiver avec votre ami (e). Il y a une constance dans le vice que vous ne devrez pas avoir : une fois vicieux, une fois honnête, c'est ainsi qu'entre apaisement, transparence et duplicité on manipule E.

Péguy avait horreur de la morale, des admonestations et des consignes. Bravo ! Et vous ? Désobéir, nier, détruire, être seul, combattre, se venger, se révolter. Tiens ! le rythme de vos affects s'accélère, car aujourd'hui je vous vois plein d'exaltation pour celui qui est en devenir en vous.

E. ne dit rien, elle fait la morte, elle fait sa bête. E., cette espèce de Saturne au quotidien qui vous dévore et vous digère lentement, est décidément une créature sans reflet qui ne vous apporte plus rien. Ses irrésolutions et sa lâcheté ne cesseront jamais de nous écœurer. Lorsque sortant enfin de son mutisme, le soupçon latent

de la faute dans le regard, elle veut vous entretenir de quelque chose qui ne vous concerne pas, tournez-lui le dos sans dire mot. Cette tranquillité, cette force du mépris, cette discipline dans la haine sont les programmes qui devront vous motiver en permanence dans vos relations avec cette créature nauséuse.

Vos propres méfaits ne pourront jamais dépasser les tromperies à venir de E.

LAST EXIT TO BROOKLYN²
HOMMAGE À HUBERT SELBY

Le plaisir que vous éprouverez certains jours à rouler, contrarier, massacrer E., cette négrière des temps modernes qui vous prive de votre liberté et fait métier d'exploiter les hommes, vous procurera une béatitude inouïe que, vu mes faibles moyens d'expression orale, je ne peux ni vous décrire ni vous vanter. Vous devrez en faire la jouissive expérience vous-même (et ce faisant ne l'oublions pas, vous développerez cette bonne énergie qui vous est si nécessaire pour réussir, puisque vous vous faites habilement remarquer). De plus, outre cette sensation dont il m'est si difficile de vous parler, il vous permettra de mieux vous connaître dans votre réalité. Voici quelques exercices tout simples pour le former et le développer dans la pratique quotidienne.

Exercice 1. — Si E., vous dit de venir avec un dossier urgent, non seulement vous prenez tout votre temps, mais vous perdez dans le couloir quelques feuillets importants, ainsi elle n'aura plus qu'à recommencer son ouvrage et, vous, vous retrouverez plus facilement votre chemin.

Exercice 2. — Si E. vous expédie en province dans une tournée de prospections inutiles, en compagnie d'un de ses suppôts inactifs comme ceux qui gravitent autour d'elle et qu'elle entretient grassement pour sa satisfaction toute personnelle, oubliez-le de bon matin sur un parking d'hôtel ou dans une zone industrielle glaciale, et rentrez tout seul à la maison ; par contre, si c'est elle-même qui veut venir en vadrouille avec vous pour mieux vous surveiller, pour mieux pouvoir médire

sur votre compte tous les mois suivants, ce qui est répugnant il faut bien le dire, prévenez vos meilleurs clients pour qu'ils l'insultent à votre passage et qu'elle rentre à la ruche, bzz, bzz, bzz, non pas les bras chargés de butin, non pas les pattes chargées de pollen, non pas la tête gorgée d'espoir, mais hagarde, aigrie et malheureuse, et couverte de crachats et de reproches.

Exercice 3. — Si vous vous baladiez entre midi et deux heures dans les bureaux avec quelques disquettes pleines de virus dans les poches et que, par hasard, vous contaminiez le disque dur de son micro pour qu'elle s'arrache ensuite les cheveux, vous pourriez quelques jours après ce scandale dénoncer un prétendu coupable qui, de ce fait, libérerait un poste injustement occupé, et c'est vous qu'on féliciterait chaleureusement.

Exercice 4. — Si l'être-symbole qui vous dirige est une sorte d'infirme psychique qui vous fait la vie impossible et qui se donne l'air sain et plutôt content de soi pour camoufler le niveau trop élevé de ses inquiétudes sur l'avenir, n'hésitez pas à l'aider à trouver plus vite le chemin de sa destinée : lorsqu'il passe devant vous dans l'escalier avec tous ces dossiers inintéressants dans les bras dont vous aurez la charge bientôt, vous lui faites un croc-en-jambes pour qu'il dévale plus vite sur le coccyx et qu'on ne le revoie plus jamais, et E. a des tas d'ennuis avec la justice pour non-respect des normes de sécurité.

Exercice 5. — Si vous êtes une femme et que E. vous demande, à vous tout spécialement, d'aller chercher les cafés alors que vous discutez tous dans son bureau un peu avant la réunion, lorsque vous revenez avec le plateau chargé vous vous tordez la cheville et vous faites glisser toutes les tasses sur ses papiers... et E., pleine de rage, s'emporte méchamment devant tout le monde et dévoile sa vraie nature sous son déguisement d'humain.

Exercice 6. — Vous apprenez aux jeunes — vous qui êtes observateur et disposez de plus de temps que vos collègues —, à bien distinguer le pas de E. de celui des autres, lorsqu'elle circule dans le couloir, et comme ça, c'est plus facile de rectifier la position lorsqu'elle

s'approche en douce... plutôt que de se tordre le cou à surveiller derrière soi (car la dignité humaine n'est pas pour vous que la plus grande des qualités morales à arborer fièrement, c'est aussi une discipline de vie, certes épuisante à pratiquer, mais toujours exaltante à enseigner). Et ainsi E. court-circuitée dans sa malfaisance cesse de faire pour un temps le pet derrière les portes, ce qui la perturbe grandement.

Exercice 7. — Vous prévenez le délégué syndical le plus virulent que vous venez de surprendre une conversation où il appert que E. prépare dans le plus grand secret un plan social qui prévoit la suppression de douze postes et la renégociation de tous les avantages acquis, et aussitôt les ouvriers arrêtent les machines, ce qui met E. dans une rage folle.

Exercice 8. — C'est le 1er avril et vous êtes en tournée en province : d'une cabine téléphonique vous appelez E., en modifiant votre voix bien sûr, et vous exigez cinquante millions de francs sous peine de la faire exploser d'où vous êtes grâce à un dispositif électronique inspiré des services secrets israéliens. Outre l'argent, vous réclamez une moto, une voiture de sport, et deux billets d'avion pour le Mexique. Et E. croit mourir de frayeur et fait évacuer tous les locaux.

Et pour continuer d'éprouver durablement cette ineffable béatitude... par exemple, un peu après cette grève surprise dont je parle plus haut (Ex.7) et qui a laissé des traces dans l'esprit de E., le mardi matin, lorsque vous venez à la réunion de dix heures, au lieu de vous y rendre directement, vous passez d'abord dans l'usine serrer la main à tous ces gars glorieux aux traits tirés, qui eux, sont déjà au labeur depuis six heures.

Vous tapez sur les épaules. Vous avez des sourires pour toutes les ouvrières, si coquettes, si courageuses, qui ont une vie si dure debout toute la journée et si mal payées avec ça. Vous distribuez des cigarettes. Vous avez des mots gentils et personnalisés pour tout le monde. Partout où vous passez des cercles se forment autour de vous et les gens parlent entre eux. Ça ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

« Le travail est devenu de plus en plus abstrait. On

n'y comprend plus rien. Ce n'est pas en restant les bras croisés qu'on modifiera la donne. Plus rien n'a de visage ni de sens. On ne veut pas d'une société où l'homme serait considéré comme un excédent. Alors on la recommence cette grève ? La crise de l'humanité est en liaison directe avec la métamorphose du monde du travail. On s'enfonce dans la peur et ça sert à quoi ? Ils cherchent à nous culpabiliser et comme ça ils licencient plus facilement, ils précarisent l'emploi et détruisent en douce notre système de protection sociale. On ne reviendra pas en arrière. Ça sera comme ça tout le temps maintenant. Faut résister. Faut pas craindre le chômage. Tant qu'il y a lutte, il y a espoir. »

Vous tutoyez des plus jeunes aux plus vieux.

« Forcément, le rapport à E. est devenu plus individuel, plus précaire, c'est moche. La stabilité du contrat de travail, c'est foutu. Ça va être dur pour progresser. Faudra jouer au méchant comme par le passé, c'est moche. Oui, mais l'avenir ça se prépare d'abord en soi en s'appuyant sur son altérité. Faut d'abord tout casser en soi par des exercices intérieurs qui vivifient la volonté. Après on pourra se reconquérir et s'accomplir dans sa propre expérience ; après on pourra cogner encore plus fort sur ce nouveau monde. On ne sait même plus qui c'est cette E. »

On vous applaudit. Un être-symbole affolé, l'air furieux, s'élançait vers vous en vous apostrophant parce que vous n'avez pas le droit d'être là, parce que vous distrayez le personnel. Vous aboyez si fort qu'il se sauve aussitôt sous les moqueries et les huées. On vous aime bien. Vous allez de groupe en groupe. Vous faites des plaisanteries aux filles autour de la machine à café et les gars rigolent.

« Alors on la recommence bientôt cette grève ? »

Et pendant ce temps-là ils vous attendent dans la grande salle...

Ensuite, vous montez dans les bureaux voir les secrétaires et vous faites circuler avec acharnement la rumeur dans tous les recoins, comme un joueur de foot qui pousse et cogne sur son ballon pour marquer des buts.

« Ça va être bientôt la grève ! »

Et comme ça, quand E. apprend votre escapade dans l'usine, elle manque d'avoir une syncope. Et dans l'après-midi même, elle est obligée de vous nommer directeur à l'export pour calmer votre énergie, pour vous couper définitivement des masses laborieuses.

En morale seules les intentions comptent, en E. que les actes.

« Afin d'apprendre les secrets des autres maisons, racontez ceux de la vôtre ; vous deviendrez ainsi un favori au-dedans et au-dehors, et serez regardé comme une personne d'importance. »
Swift.

ARME À POINTE

Si vous êtes en désaccord fondamental avec l'univers, avec le monde qui vous entoure, l'horreur qui vous entoure, les contraintes déprimantes et avilissantes que E. fait lourdement peser sur vous, qui conditionnent votre difficulté d'être, votre difficulté de vivre, laissez naître l'envie du défi en vous. Le défi naît de la confrontation d'un être sensible qui se cherche et de l'horreur du monde qui se renforce. Le défi en soi est la première vision possible de son triomphe sur le renoncement, sur sa perte. C'est la première manifestation possible en soi de sa liberté suprême : celle de prendre conscience de sa force supérieure.

JOUEUR/CIBLE

Si un jour E., cette créature qui me révolte la cervelle, vu qu'elle est toujours préoccupée de restructuration laborieuse et de dépôt de bilan arrangé, vous invite à manger chez elle (invitation peu probable mais de l'ordre du possible, et incontestablement valorisante pour vous, mon cher lecteur, lorsqu'elle se réalise, puisque l'on voit certains suppôts se laisser mourir de faim lorsque E. ne les convie plus) : arrivez en retard pour que le rôti soit suffisamment calciné et que vous puissiez en faire honte avec véhémence au maître de maison... et si après l'infect repas : au bien-aimé de E.

qui vous montre ses tableaux, ses coquillages, ses bibelots, sa pelouse, sa cave, la chambre de ses enfants, la vidéo mal ficelée de ses vacances de c..., ses beaux meubles avec cette vanité propre aux parvenus... etc., vous dites avec cet air de dégoût que savent prendre les esprits supérieurs, que vous avez vu plus grand et mieux ailleurs ;

...et si après le café, alors qu'il coupe (le bien-aimé) une fleur fanée dans le jardin, vous avez la fine idée de venir à pas de loup derrière, de le prendre par la taille, puis de le projeter dans les airs si haut qu'il croie mourir de frayeur, jusqu'au moment où vous le rattrapez dans vos bras avant qu'il ne s'écrase par terre ;

...et si après le dessert, à son setter irlandais adoré qui vient se vautrer sur vos genoux pour vous lécher les mains avec toute cette bave répugnante qui lui dégouline de la gueule, alors que vous dégustez votre digestif confortablement installé sur le divan, vous donnez un violent coup de pied dans l'arrière-train pour qu'il s'en aille dans un grand hurlement douloureux baver ailleurs, je veux dire sur les genoux de son maître adoré ;

...et si après le dessert, parce que les enfants de la maison sont espiègles à souhait et pleins de vie et turbulents comme pas, vous leur apprenez à enterrer tout vivant le dit setter au fond du jardin ;

...et si vous êtes une femme, et que, au moment où le bien-aimé vous serre de trop près dans les toilettes, vous vous sauvez en faisant l'effarouchée, puis vous courez rejoindre E. au salon pour lui dire en riant que si le bien-aimé ne se calme pas vous ne serez pas longue à lui faire un procès pour harcèlement sexuel ;

...et si au moment de prendre congé vous passez par la bibliothèque du bien-aimé lui piquer cinq ou six de ses plus beaux livres parce que vous aimez la lecture, sans oublier de lancer par la fenêtre de sa voiture (que vous venez de lui emprunter pour quelques jours, puisque la vôtre est en réparation, suite à un refus de priorité de votre part, et que E., cette enflure, fait la sourde oreille pour vous prêter celle de l'un de ses suppôts préférés), au moment de démarrer, que votre habitude c'est de ne jamais rendre les livres qu'on vous a prêtés pour qu'il

pense mourir de désespoir ;

...et si au moment de partir vous prétendez avoir un coup de téléphone urgent à donner et que, après lui avoir emprunté son portable, vous vous engagez dans une longue conversation avec votre ami (e) pendant que tout le monde poireaute sur le pas de la porte en espérant votre départ ;

il est fort à parier que le bien-aimé ne cessera de dire du mal de vous à E. tout au long de l'année, d'autant que vous aurez toujours la délicatesse et la politesse de lui expédier une carte postale du plus loin dans vos déplacements. Ce qui, en fin de compte, sera une bonne chose pour vous, puisque E., vous ayant toujours présent (e) à l'esprit, pensera plus souvent à votre avenir qu'à celui d'un autre. Et si un poste se libère, c'est vous qui l'avez.

Par contre, lorsque vous penserez que plus rien ne va entre vous et E., n'hésitez pas à prendre régulièrement des nouvelles... du bien-aimé. Par exemple, vous lui téléphonez à n'importe quel moment de la journée, alors que vous n'avez rien à lui dire, et vous lui dites que c'était pour entendre sa voix ; vous le réveillez très tard dans la nuit par téléphone et vous lui dites que vous l'entretenez, à l'occasion de sa prochaine invitation, de choses importantes concernant E., de ses amours illicites avec quelqu'un, pour parler clairement, si vous voyez ce que je veux dire.

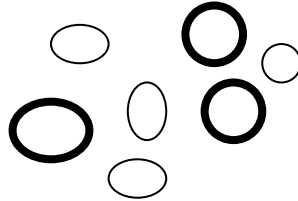
Il est fort à parier que E. donnera un coup de pouce à ses services pour vous éliminer plus vite, ce qui sera une bonne chose pour vous puisque...

JEU HUMANITAIRE

Sauvons-les !

E. a mis dans un vaste bureau plein de soleil trois vieux suppôts, l'un cruel, l'autre fielleux, le dernier désabusé et amoindri, mais tous les trois sur la touche, en compagnie de quatre jeunes êtres-symboles agressifs et pleins d'avenir. Les temps étant ce qu'ils sont, et sous la pression de E., ils veulent se dévorer les uns les autres. Qui sauverons-nous ? En attendant de choisir vos préférés, tracez trois traits sur le dessin pour les isoler chacun dans son coin.

Jeu 4



INNOCENTERIE : INSTRUCTION VULGAIRE MAIS EFFICACE POUR VOUS FAIRE REMARQUER

Il y a toute votre présence, votre superbe, votre assurance, votre liberté, votre dignité, vos idées dans cet acte, qui, lorsque vous l'accomplissez — avec cet éclat, cette sonorité — me remplit d'émerveillement.

E. devise dans un couloir, en compagnie d'un de ses suppôts aussi suspect qu'elle, de ce que sera l'humanisme social du XXI^e siècle, je veux dire qu'elle énumère les mille et une manières de tirer inexorablement, subrepticement, hypocritement vers le bas de la condition humaine la vie des masses laborieuses pour s'enrichir plus vite, disons qu'elle parle de la précarité qui s'institutionnalise dont, comme tout le monde le devine, elle ne sera pas l'obligée la plus malheureuse. Faites en passant un bruit bizarre qui fera comprendre le mépris dans lequel vous la tenez, puisque, aujourd'hui vous ne pouvez la dévouer aux tortures bien connues qu'elle mérite, que vous voudriez lui faire subir, que vous lui réservez. Pour l'heure, ce mépris-là vaudra bien les souffrances que vous ne pouvez lui appliquer.

POING VOLANT

HOMMAGE A DASHIELL HAMMETT

Si, au bout de quelques mois, vous constatez que les dominants ne se poussent pas suffisamment vite pour vous laisser prendre la place que vous méritez et qui vous revient de droit, ne perdez pas votre temps en vaines paroles avec ces gens-là, agissez vite et fort !

Cet acte que je vous donne là, je l'appellerai

« l'estocade de salon », (appelé aussi « estocade différée » par certains aficionados), en souvenir de ces grands seigneurs des arènes espagnoles, ces grands tueurs, ces grands toreros : les Belmonte, les Manolete, les Joselito, les Granero, les Barrera, les Mejias, parfois trop vite arrachés à notre admiration collective par des cornes meurtrières, et la manière dont vous porterez cette attaque, avec ses nombreuses et brillantes passes, les fameuses suertes, vous gonflera d'énergie quel qu'en soit le résultat : vous ne l'exécuterez qu'une fois, car E. apprend très vite à se couvrir. Le secret de ce jeu de lumière final est de l'utiliser à bon escient, au bon moment, le bon jour.

Demandez à vous entretenir avec E.

Et vous arrivez devant E. tel un cacique cousu de diplômes, blessé dans son orgueil de n'avoir pas été encore promu ; et vous tempêtez et hurlez comme je vous l'ai appris.

Et puis, après avoir vomi votre haine contre les dominants, vous changez brusquement de stratégie ; vous marquez un temps d'arrêt ; puis sans mot dire vous prenez E. par le col et la secouez vigoureusement ; vous l'expulsez de sa chaise et la jetez violemment par terre tout en lui décochant dans les côtes une première ruade appuyée mais bon enfant ; puis, la prenant à la gorge avec la main gauche, vous la frappez plusieurs fois du plat de la main droite en plein visage tout en la fixant de votre regard où la colère allume un feu sombre ; puis de l'avant-bras vous la cognez dans la poitrine, dans la tête et les épaules pendant que de l'autre main vous la forcez à se coller le dos au sol ; alors de tout votre poids vous lui enfoncez votre genou dans le ventre pour qu'elle se torde de douleur mais sans lui faire perdre connaissance, car ce n'est pas ce que vous cherchez ; puis vous la décollez du sol et vous la secouez énergiquement pour la ragailardir et vous la faites pirouetter pour l'affoler un peu plus ; vous la faites marcher à quatre pattes si elle veut se sauver vers la porte et vous la faites avancer plus vite à coups de pied dans le derrière ; vous l'aidez à s'étendre sur la moquette de tout son long si elle souffre trop ; et vous l'y laissez geindre un peu ; et si elle se met

à pleurer doucement comme un enfant, bon prince vous lui donnez un mouchoir ; et si elle vous supplie de la laisser sortir, une lueur de ruse dans le regard, vous recommencez à la secouer et vous lui caressez encore un peu les côtes et, de nouveau, vous la frappez violemment à l'estomac du plat de la main toujours en la repoussant pour qu'elle reste à terre, tandis qu'elle vous fixe de ses yeux terrifiés et que des voix excitées s'élèvent derrière la porte — mais personne ne se montre !

Ensuite, vous la prenez par les pieds et la traînez sur deux, trois mètres pour la terroriser un peu plus ; puis, impassible, vous baissant, vous la saisissez à deux mains par le col ; vous la redressez et l'observez attentivement avec un visage sombre et résolu.

Il est fort à parier qu'elle posera sur vous deux yeux chargés d'appréhension, injectés de peur, pleins d'interrogation.

Constatant qu'il n'est plus nécessaire de la battre, car elle est rendue, pour en finir vous la prenez sous les aisselles et, de toute votre force, vous la projetez contre le mur... elle rebondit, vole dans les airs et s'écrase d'elle-même dans son fauteuil en grommelant quelque chose, d'un ton mi-indigné mi-plaintif, comme si au fond elle avait aimé le traitement.

Elle y demeure inerte, les yeux mi-clos, les lèvres boursouflées, tremblant si fort que toutes ses dents claquent.

Et lorsque vous videz ses tiroirs et jetez par la fenêtre ses précieux dossiers elle a un rire discordant mais joyeux car elle comprend que la rossée est terminée.

Alors vous élevez la voix de nouveau avec une ferveur d'enthousiasme et de passion qui surprendra, désarmera, bouleversera E... et renversera sur-le-champ votre image. Et il est fort à parier que le poste qu'un dominant libérera prochainement, c'est vous qui l'aurez.

Hé ! le dominant ! du calme !

« Les faibles veulent quelque fois qu'on les croie méchants ; mais les méchants veulent passer pour bons. »
Vauvenargues.

« La haine est un tonique, elle fait vivre, elle inspire la vengeance. » Honoré de Balzac³.

MODE DISCUSSION

Avide, joyeux, canaille, une audace poussant l'audace précédente, ne soyez jamais en repos... donc tout à l'heure, vous, ou vous mon cher protagoniste, arrivez en retard à la réunion.

C'est une bonne manière de se faire remarquer, pour obtenir dans les six mois le poste qu'on mérite ; et contrairement à ce qu'on a pu vous dire, ne faites aucune pitrerie du genre « on rentre à quatre pattes » ; la blague est usée et ne fera même plus sourire ; faites du bruit et gênez tout le monde et ne soyez pas gêné car l'effronterie et l'arrogance profitent aux menteurs comme aux mal élevés ; et si la place au bout de la table n'est pas occupée, occupez-là derechef et prétextez qu'il fait chaud ici pour ouvrir toutes grandes les fenêtres, et si quelqu'un a froid, ce sera sûrement une femme, dites-lui de les fermer elle-même.

Et puis, sans plus attendre, vous prenez la parole et vous stigmatisez méchamment E. pour son comportement de la veille, ou ses mauvaises décisions du mois, ou son manque de souplesse avec les clients, ou pour son manque chronique de fonds propres, ou pour ses résultats financiers en baisse, puisque la religion de l'humanité, le profit, triomphe en cette fin de siècle, ou pour ses licenciements abusifs et révoltants durant le mois d'août, ce qui est scandaleux.

Mais si E., outrée par vos propos et votre attitude, vous fait quelques remarques désobligeantes et le prend de haut, ne vous fâchez pas ; aussi sec vous retournez votre veste et vous « attaquez immédiatement son arrogance par des louanges à sa [gloire], car rien ne désarme et ne réduit plus aisément les forteresses de la vanité [outragée de E. que cette même vanité] flattée par le langage de [l'admiration] », comme dirait l'auteur avec l'aide de Cervantes⁴.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces réunions auxquelles E. vous obligera d'assister, qui ne sont que

des pertes de temps et où E. bien souvent ne s'efforcera qu'à vous désapprendre le bonheur de vivre.

Un philosophe explique qu'il faut y user du nous et du je en alternance et non pas, comme certains le croient, n'utiliser que le je. Prendre la parole au je c'est s'affirmer, c'est se glorifier, puis au nous c'est la rendre aux autres à travers soi. Le nous habilement distribué rassemble derrière le leader et apaise les esprits orgueilleux. Tirez-en votre profit si vous voyez encore ce que je veux dire.

Par contre, n'oubliez jamais qu'en réunion trop parler ou trop se taire ne vaut guère mieux, car dans les deux cas vous pouvez vous porter préjudice. Si vos pensées sont claires vous parlez, si vos pensées sont confuses vous vous abtenez. Mais si vous parlez, restez à la surface des choses pour ne pas ennuyer E., car dans la profondeur où l'on doit être réfléchi, elle ne peut ni ironiser, ni ricaner, et son attention se relâche.

J'aimerais aussi vous raconter l'anecdote que raconte Stendhal dans la *Vie de Napoléon*, histoire qui m'a frappé pour vous avoir vu, mon cher héros, en vivre une similaire dans votre jeune temps. On pourrait l'intituler « la sincérité trompée ou comment prêcher en réunion le faux pour connaître le vrai ». Vous pourriez vous en faire une bonne maxime à méditer en permanence, car la fausseté de E. n'a pas de limites et, quoi qu'un jour elle vous propose au plan de la morale, elle ne s'éteindra jamais.

C'était pendant la campagne d'Italie... Napoléon, que de mémoire d'homme on entendit jamais dire la vérité (sauf dans quelques récits de bataille qu'il a écrits, précise Henri Beyle), un peu après qu'il eut appris que par jeu ses hommes de troupe l'avaient surnommé « caporal », en raison de son jeune âge, demande à ses colonels en guenilles réunis dans la salle de conférences, pour préparer sous sa férule la stratégie du lendemain, de lui dire en toute sincérité, vu qu'ils étaient tous aussi jeunes que lui, et que la République avait rapproché les hommes dans un grand esprit fraternel, ce qu'ils pensent, eux, de lui... s'ils estiment que son commandement n'est pas trop rude, trop méprisant, si ses ordres sont

suffisamment clairs, si ses silences sont supportables, si ses colères sont constructives, etc. : « Soyez sincères, dites-moi ce que vous pensez de moi. »

En un mot de lui dire qu'elle espèce de tête de c... , de tête de n... , d'enfant de p... , quelle sorte d'homme ils pensent qu'il est, afin qu'il puisse s'améliorer dans son commandement pour mieux les diriger et plus vite les aider à progresser vers les richesses et dans la hiérarchie militaire, afin qu'il puisse, Lui, conquérir le plus rapidement possible la place au Directoire qui lui revient de droit... de l'ex-amant de sa femme (je veux nommer ici le sieur Barras qui a eu la riche idée de le nommer en Italie pour piller ce malheureux pays), la ci-devant Joséphine de Beauharnais, bien connue pour ses turpitudes.

Tout le monde reste coi et s'observe, non par prudence ou par calcul, ou par lâcheté, ou par connaissance de la fourberie de l'âme humaine parce qu'ils sont trop jeunes pour cela, pas encore assez pervers pour se méfier de l'ambition en marche vers la gloire, mais parce ce qu'ils sont plus prompts à prendre une décision sur le terrain devant l'ennemi qu'à prendre la parole en réunion, dans un tel cas de figure ; sauf un, plus agile de la cervelle et de la langue que les autres, qui dit tout crûment son fait au chef des armées, c'est-à-dire très exactement quelle sorte de tête de c... , de tête de n... , d'enfant de s... il est ; et la liste des qualités de ce jeune tyran est déjà longue.

Il n'eut pas assez de toute sa vie pour regretter ses paroles trop hâtives, car le futur empereur se prit d'une telle haine pour lui, et si tenace, qu'il fut le seul officier de l'état-major à ne jamais être nommé général.

CONFIGURATION

« Surtout pas de génie ! »

Devise moderne. Villiers de l'Isle-Adam.

« Qui sait tout souffrir peut tout oser. »

Vauvenargues.

« Toute tristesse n'est qu'un amoindrissement de soi. »

Spinoza.

QUITTER ZONE

Je ne tiens pas à faire entrer dans ce guide l'élément féminin, excusez-moi, je veux dire le sentiment amoureux ; mais il est patent qu'Irène, en ce moment de détresse toute particulière, s'est imposée à vous, et, quoique vous m'ennuyiez avec votre amour pour Irène, je me vois obligé d'accepter que vous en parliez.

Ici c'est le bureau d'Irène. N'y entrez pas, mon vieux ! Oh ! la souffrance. Oh ! l'erreur. Aucune liaison en E. n'est à souhaiter ! Elle voulait vous façonner à son image ; dans l'amour, il lui arrivait de vous serrer très fort contre son ventre et de vous appeler "petit", quoiqu'elle fût plus jeune que vous, comme si elle voulait vous obliger à vous réfugier en elle, vous forcer à lui crier votre attachement total. Ah ! vous ressentez encore, n'est-ce pas, la tyrannie d'Irène que vous preniez pour un amour éperdu. Irène pouvait être subitement froide ou caressante. Irène vous tournant le dos après l'acte charnel comme pour vous punir. Peut-être à ses yeux n'illustriez-vous plus rien : ni la liberté, ni l'audace. Vos mots d'amour ne la convainquaient pas de ne pas vous haïr sans qu'elle sût dire avec certitude pourquoi. La pièce sans faste, sans fracas lui pesait et tous ces gens qui la jouaient, sacrifiant aux rites de la béatitude, la révoltaient. Et vous aussi. A la parodie de la fidélité, elle préférait la diablerie, la sauvagerie. Elle était en quelque sorte « rock » ; l'ultime provocation c'était elle : Irène l'insoumise. Elle était contre les conventions, les structures habituelles. Comprendait-elle à quel point vous étiez attaché à elle ? Mais, au même moment où vous le lui disiez, vous en aviez peur. Pourquoi ? Qu'y puis-je si le mépris d'Irène vous affecte tant, et Irène vous tournant le dos... Il semblait que rien ne se fût passé entre vous. Brusquement vous prenez conscience que la tyrannie d'Irène n'était rien de moins que la manifestation suprême de son mépris. Oh ! vous m'ennuyez avec votre amour pour Irène. Cessez de bredouiller : ce que l'esprit ressent intimement les mots n'ont pas toujours à chercher à l'exprimer. Irène qui détourne maintenant son beau visage comme si le spectacle que vous lui offrez la révoltait ; comme si vous

lui apportiez vous-même la tête de saint Jean-Baptiste sur un plateau. Oh ! ça va, n'en parlons plus, laissons là Irène et sa façon charmante de plaisanter son désenchantement.

Oh ! ça va, vous ! C'est votre relation à E. qui m'intéresse et non votre relation à Irène.

GOUVERNAIL AU CENTRE

Gare à votre jeu de mains quand vous parlez à E., E., cette créature qui vous étouffe et pille votre vie, car il trahit si facilement vos pensées pleines d'inquiétude, de soupçons, d'agitation, d'espoirs, de rébellions refoulées, de violences et de désirs que pour deux mains trop largement ouvertes, la paume vers le haut comme pour recevoir ou pour offrir avec amour on ne sait quoi... que pour deux mains trop agitées avec des doigts si repliés qu'ils écorchent sauvagement dans les airs une peau imaginaire... trop hautes levées au bout des bras tendus, la paume vers E. comme pour la repousser... tournées trop lentement sur elles-mêmes comme pour douter des propositions de E... ouvertes de biais comme pour soupeser avec mépris une maigre augmentation... enfouies dans les poches comme pour narguer ou défier... trop crispées comme pour agresser ou signifier la haine... que pour deux mains trop fermées comme prêtes à cogner... vous voilà catalogué, évincé, rejeté sans même être écouté.

En un mot, lorsque vous parlez à E., gardez-vous bien de faire des gestes trop caractéristiques des impressions et des sentiments que vous éprouvez à son égard.

HISTOIRE DE DOUBLES

Supposons qu'un homme vous suive la nuit dans la rue. Vous êtes pris d'une grande frayeur et vous accélérez le pas car vous pensez tout de suite à la mort, au coup de couteau qu'il pourrait vous donner pour s'emparer de votre portefeuille, bien que, de loin, il vous semble plus petit que vous, plus maigrichon. C'est un réflexe normal et rien ne se passe.

Mais supposons que vous vous maîtrisiez et que vous le laissiez s'approcher de vous. Vous avez un choc.

Bien qu'il ne vous ressemble pas, malgré la dissemblance — ses yeux, son regard... —, vous le reconnaissez et vous vous écriez (plagiant effrontément J.-L. Borges) :

« Mais c'est l'Autre, c'est mon double inversé, bon Dieu ! » et, contrairement à ce qu'on pourrait penser, à tout ce que nous a fait croire Maupassant dans son fameux conte *le Horla*, le hors de soi, toute votre frayeur et votre peur profonde tombent et vous vous remplissez d'exaltation et d'énergie. Vous ne vous sentez plus du tout terrorisé.

Comment pourriez-vous expliquer ce phénomène ? Ne cherchez pas : la réponse est tout simplement celle-ci : l'être que vous êtes doit vivre, c'est vital pour le double, car sa nature immatérielle exige la réalité physique de l'être. Et malgré le regard de haine qu'il vous lance, vous en prenez conscience. Pourquoi vous tuerait-il puisque ce serait se tuer lui-même ?

C'est d'ailleurs tout le drame psychologique du double qu'il est bon de bien comprendre : prisonnier de l'être avec qui il vit, privé d'une vraie liberté, ce dont il souffre cruellement, contraint et forcé de veiller la nuit sur lui et de l'accompagner partout dans ses déplacements le jour, à force de ne pouvoir que le tancer sans jamais pouvoir agir, sans pouvoir détruire sa morale étouffante qui lui fait horreur, d'être obligé de le « vivre avec dégoût » dans ses contraires, réduit à la solitude tragique dans le couple, il finit par le haïr et parfois si fort... qu'il en désire sa destruction... Mais il doit coûte que coûte préserver la réalité physique de l'être avec qui il vit sous peine de périr lui-même ? Et il le hait d'autant plus fort que cette liaison foncière, cette aliénation incontournable, obstacle à sa liberté infinie, le condamnant à reporter sa haine, bien souvent sans raison, sur tous les autres, l'enferme doublement dans l'inquiète et amère solitude du prisonnier, dans l'angoisse du condamné. D'où toute cette violence gratuite que nous constatons chez certains.

Ce n'est pas tellement pour vous, mon cher être, que je livre cette explication, mais pour les enfants (qui par extraordinaire me liraient) : pour qu'ils cessent d'avoir peur de ces anciennes et stupides histoires de

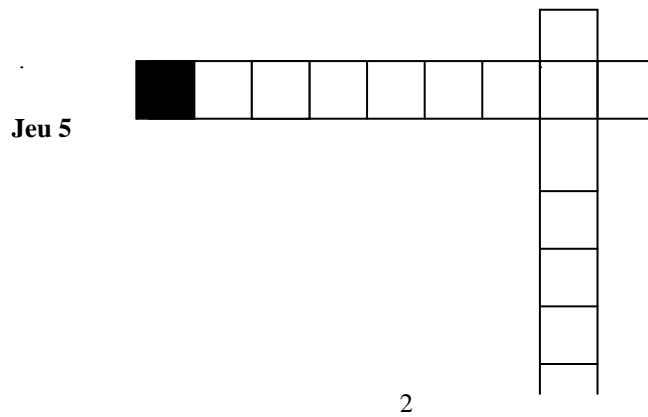
doubles meurtriers, de ces moi surnaturels qui la nuit viennent s'accroupir sur leur être, plaquer leur bouche sur leur bouche, boire leur vie entre leurs lèvres, car, bien que mon guide vous soit réservé en priorité, je veux néanmoins qu'il leur profite aussi et tout de suite, ne fût-ce, pour l'instant, que par cette seule Histoire de doubles...

GUERRIER/MAGE

Un jour, de vous-même et sans aucune raison, licenciez-vous ! Mettez-vous sur le marché du travail tout nu, car il est bon de souffrir afin de se connaître dans sa réalité. Vouloir se juger ou se situer sur le marché du travail tout en restant à l'intérieur de E., c'est vouloir s'illusionner sur sa valeur, sur son contenu intérieur, sur sa force, sur son équilibre nerveux, c'est se tester sans éprouver un véritable sentiment, la moindre peur. C'est agir hypocritement car il est trop facile de jouer dans la sécurité. C'est en fait vouloir se cacher à soi-même ses craintes et ses faiblesses ; c'est en fait, au travers d'un simulacre de rencontres, se contenter d'émotions factices pour que ne se manifeste pas à cette occasion sa vérité d'homme ; c'est pour se dissimuler à soi-même son désir de rester, parce que la liberté à laquelle vous pensez, que vous regardez par la fenêtre, vous remplit de terreur.

Ce sentiment est pour beaucoup dans l'aversion que vous éprouvez pour le suppôt qui vous dirige, alors que vous n'avez pas sujet de vous en plaindre. En effet, quel mal vous a-t-il fait, celui qui, abruti d'heures supplémentaires non payées mène une vie d'enfer pour le bien de E., ne voit jamais ses enfants, sacrifie ses soirées à des dossiers au bureau pour se maintenir difficilement à son rang, passe ses nuits dans des hôtels après de longues heures d'avion et meurt avant l'heure, exténué, d'une crise cardiaque et pas toujours entouré des siens.

Sinon, quel autre sentiment vous porte à le détester, alors qu'il ne vous a rien fait ? (5) Horizontal : un mot en huit lettres. Si vous ne trouvez pas la réponse, rendez-vous à la page **83** pour la définition, puis revenez ici en vitesse.



ANNEAUX SORCIÈRE

C'est encore un effet de votre faiblesse que ce jeu, vu sa laideur, vous fasse dire que vous n'avez pas eu ce sentiment, alors que votre sensibilité y adhère, alors qu'en réalité vous l'avez éprouvé.

De nos jours, pour certains, le fin du fin en E. c'est d'avoir l'air bon et gentil.

La durée de votre liaison avec E. est aussi incertaine que la durée de votre vie. — Aujourd'hui, votre dimension éclatera dans votre manière de dire non à E.

En E., on ne s'est rien prouvé tant qu'on ne s'est pas attaqué aux personnes.

« Comme le dit Marc-Aurèle, pas facile de vivre avec les autres, car comment plaire à des hommes qui se déplaisent à eux-mêmes. »

J.H. Bernardin de Saint-Pierre.

PROFIL SOUHAITÉ

Vous, vous êtes envieux, eh bien, tant mieux ! ainsi vous n'éprouverez que du plaisir à voir abaisser les autres et vous participerez aux opérations d'humiliation ; vous, vous êtes orgueilleux, eh bien, tant mieux ! car bien souvent l'orgueil qui s'exprime brutalement remplace aux yeux de E., sur le moment, le caractère qui fait défaut ; vous, vous n'avez pas le sentiment du devoir chevillé au corps, eh bien, tant mieux ! vous aurez plus de temps que les autres pour observer et agir ; vous, vous avez trop d'amour-propre, eh bien, tant mieux ! car c'est ce sentiment qui pousse tout héros à défier le destin pour rester unique ; vous, vous êtes égoïste, eh bien,

tant mieux ! ainsi vous ne perdrez pas de temps en consolations ou en bienfaisances inutiles ; vous, vous avez peu de morale, eh bien, tant mieux ! car la passivité quand elle n'est pas la manifestation d'un excès de paresse est souvent la décomposition d'un trop plein de morale ; en vérité, vous, il ne vous manque que le sourire, l'éclat, la passion, l'intensité, le goût de l'affirmation de soi ; une manière d'être pour réussir en E., où tout est tension, signification, jeu et drame.

Cette instruction que je vous donne là ne sera pas longue et je l'abrègerai autant qu'il sera possible car, vu sa redoutable efficacité, je ne prendrai pas le risque de l'embrouiller d'explications inutiles qui, bien loin de l'éclaircir, la gêneraient ou l'obscurciraient et vous ôteraient toute envie de la comprendre et de l'appliquer.

Lorsque E. émet une opinion sur un sujet important qui la préoccupe, interrompez-la avec une histoire drôle pour l'aider à conclure. Vous détendrez l'atmosphère, et comme ça E. toute joyeuse rend sa pensée par un équivalent.

RECHARGER LE BOUCLIER

Ne me dites pas qu'il n'y a pas en vous quelques prénotions latentes du mal qui ne demandent qu'à s'exprimer vigoureusement. Si vous me le disiez, c'est que vous seriez en train de repousser les évolutions logiques de votre esprit.

Voici une instruction pour vous aider à recharger votre énergie : lorsque vous partez le matin au travail avec votre voiture de fonction, faites longuement et douloureusement craquer les vitesses à chaque démarrage. Cela réjouira vos enfants que vous accompagnez à l'école, égayera votre femme que vous emmenez au bureau et décoincera votre belle-mère que vous emmenez au marché, si vous en avez une, bien sûr, et vous, vous aurez plus vite une voiture neuve prête à être détruite.

CARNAGE RÉUSSI

E., cette sorte d'exploiteuse brevetée de l'État social, n'aura de cesse de vous réduire à l'état de servage. Mais voilà sa grande force, sa grande finesse, sa

grande malignité : elle a horreur de prendre ouvertement ou brutalement le travail des hommes. Il faut qu'il vienne de lui-même. Elle s'arrange par des manœuvres et des mensonges habiles pour que ses gens le donnent d'eux-mêmes. D'où tous ces livres, ces articles qu'elle fait publier par son suppôt chargé de la communication, sur son histoire, sa conception du service, sa conception du travail, sur votre rôle, vos devoirs, en un mot sur ses innombrables valeurs morales qui doivent en tout temps irriguer votre conscience.

Cette observation à méditer en permanence, je la transforme immédiatement en deux règles implacables, pour vous aider à contrer la suggestion de E., car il n'est pas question, pour vous, de vous laisser enfermer dans « le cercle maudit des chevaliers de la soumission volontaire » :

1) toute cette littérature grégaire, chargée de vous mettre de vous-même en condition d'exploité, vous ne devrez jamais la lire ;

2) sans tarder, vous devez ériger en science cet état latent d'hostilité envers E. que vous portez en vous, qui sommeille en vous, et qui ne demande qu'à se développer.

Il s'en suit que, de ces deux règles générales, nous pouvons tirer les quelques instructions de détail suivantes, dont vous élargirez vous-même la perspective pour en tirer le meilleur rendement.

Si le téléphone sonne, ne vous précipitez pas pour répondre ; laissez sonner huit fois, puis décrochez. Si c'est un client, dites-lui de rappeler, car vous êtes occupé. S'il veut un autre service, coupez la ligne, car vous êtes débordé. Si c'est un être-symbole étourdi, dites-lui que vous n'êtes pas le bureau de renseignements pour qu'il se souvienne de vous et vous déteste un peu plus. Si c'est le suppôt qui représente E., dites-lui que vous partez en rendez-vous et que ce n'est vraiment pas le moment. Si... parce que vous n'avez pas pu faire autrement, vous preniez un message pour quelqu'un, la réclamation d'un client par exemple :

a) prenez une voix désagréable et commencez à évacuer votre hargne sur lui ; soyez d'emblée nerveux et inamical ;

b) ne vous excusez jamais ; ce n'est pas de la faute de E., ni de la vôtre, mais toujours de la sienne ; il n'est jamais bon de dévaluer E. dans ces moments-là : il n'y a que les petits esprits qui procèdent ainsi ; de toute manière faites-lui bien remarquer ses erreurs, ses négligences dans cette affaire et ses explications confuses, etc., pour qu'il comprenne que s'il est le roi il ne faut pas qu'il vous prenne d'emblée pour la reine;

c) demandez-lui d'être bref, son problème n'est pas votre affaire ;

d) ne faites jamais suivre le message au service concerné, vous avez oublié.

Lorsque vous prenez une commande, trompez-vous : a) dans le lieu de livraison pour que le client ne soit pas livré dans le délais promis ; b) dans les prix pour ouvrir un litige ; c) sur la désignation des marchandises pour pouvoir ultérieurement lui reprocher sa mauvaise foi ; d) parfois dans le mode de règlement pour qu'il fasse sa pelote en douce sur le dos de E.

Si vous devez écrire des lettres, remettez à plus tard cette occupation fastidieuse ou, mieux, arrangez-vous pour qu'un être-symbole ambitieux les écrive à votre place ; et soyez vigilant sur la qualité du travail avant d'en accepter le fruit. Si vous recevez du courrier, ne le lisez pas, vous gagnerez du temps, jetez-le !

C'était encore quelques bons conseils pour vous faire plus vite remarquer... et si un poste se libère, c'est vous qui l'avez.

Ah ! j'ai suffisamment parlé de la valeur psychologique qui, aujourd'hui vous dépossède de votre vie, pour que nous n'en parlions plus pour l'instant.

Révision : de quelle valeur s'agit-il ?

Jeu 6



MISSION UNIQUE

Si les identifications que je vous propose pour vous inciter au bon exemple sont marquées par la revendication, la lucidité et la révolte, c'est parce que je veux que vous deveniez un esprit désaliéné (je veux dire par là que vous vous engagiez dans le processus par lequel l'esprit se reprend sur son essence lorsqu'elle est son aliénation) qui sait ce qu'il veut, qui sait ce qu'il doit croire dans un monde travaillé par la haine, le cynisme, l'inquiétude et la violence.

Le désespoir est la faillite du héros.

En E. il n'y a pas pire échec que la gentillesse, l'incertitude.

Rien de ce que vous devez prononcer ne doit être vrai. Vous devez utiliser mille fables brutales, confuses et de vertige pour dire ce qui doit vous aider à vivre dans le labyrinthe : votre vérité. — C'est par crainte d'être meurtri que vous n'avancez pas pour explorer. — J'ai une part de liberté dans mon destin.

« Penser le labyrinthe, se perdre ou se trouver :
et si c'était là les clés d'une sagesse pour le
prochain siècle ? »

Jacques Attali,
*Chemins de sagesse, Traité du labyrinthe*⁵.

GOURDIN CLOUTÉ

Lorsqu'on vous observe exécutant certains actes, il n'est pas imprudent de s'autoriser à penser à haute voix que ceux-ci ne vous déplaisent pas. J'ai bien souvent noté sur votre visage des sourires ou des regards de plaisir pendant leur exécution.

Attention ! mes actes rituels sont chargés de donner grâce à l'énergie retrouvée, la force de caractère qui fait la maîtrise de soi si nécessaire pour une réussite rapide, pas le plaisir.

Je vous demande d'accomplir celui-ci (et les autres) dans le plus grand sérieux, et j'ajouterai que, si vous l'accomplissiez avec foi, vous arriveriez à mieux pénétrer votre rôle, à mieux comprendre la vérité intérieure de votre personnage et peut-être à commencer à croire en sa réalité idéale, et peut-être à cesser d'intérioriser l'action.

Lorsque vous n'avez rien à faire ne perdez pas votre temps à passer des coups de téléphone pour prendre

des rendez-vous, ce qui est terriblement lassant, ou faire des relances toutes plus inutiles les unes que les autres, vu la conjoncture économique désastreuse ; les affaires ne vont pas et il est inutile de s'acharner !

Développez plutôt votre concentration personnelle, car une bonne concentration vous permettra de saisir plus vite les événements autour de vous, donc plus vite les opportunités qui se présenteront pour évoluer.

Si vous êtes vraiment obligé de le faire, n'en donner que deux par jour. Ce sera grandement suffisant. Un le matin, un l'après-midi. Et si le Premier suppôt de E., qui passe par-là, ses papiers à la main, vous demande combien vous en avez donné, prenez un air de suffisance et de stupidité digne de lui-même et dites « vingt ce matin, vingt cette après midi » et que, de ce fait, vous avez quinze opportunités de vente et douze rendez-vous ce qui le satisfera, car plus vous lui en dites mieux c'est, et, comme il n'est pas intelligent, il vous croit.

Il y a des quantités de méthodes pour développer sa concentration pendant le travail, comme d'apprendre par cœur des poèmes ou les numéros de téléphone de vos amis, d'apprendre par cœur des phrases qui permettront en réunion de dire des choses sans rien dire de particulier, de regarder avec attention un meuble pour en mémoriser tous les détails, de faire des mots croisés, de se faire une réussite (mais c'est trop voyant), de faire tel Descartes aux armées des exercices de mathématiques, de remplir avec application votre journal de Franklin, vous savez cette forme de journal, disons de jeu éducatif mental inventé par Benjamin Franklin, dont parle Tolstoï dans son fameux monologue (repensé par moi), dans le but d'affiner la connaissance de soi pour travailler à sa transformation morale : qui consiste à mettre des croix dans une séquence de cases correspondant à des questions quotidiennes plus

socratiques les unes que les autres, supposées développer vos facultés et vous faire prendre conscience de vos faiblesses, du genre : « Ai-je manqué de fierté aujourd'hui ? » : oui-non ; « Ai-je un but ? » : oui-non ; « Ai-je suffisamment

menti ? » : oui-non ; « Me suis-je bien
masqué ? » : oui-non ; « Ai-je suffisamment
pensé à moi et rien qu'à moi ? » : oui-non ; « Ai-
je suffisamment paradé ? » : oui-non ; « Ai-je
suffisamment fainéanté ? », etc.

En réalité, il n'y a qu'une seule bonne méthode de développement de la concentration pour un vrai guerrier opérationnel comme vous, pressé de réussir sans rien prouver avant la fin des six mois fatidiques, c'est d'écrire continuellement des lettres de motivation aux concurrents pour vanter votre expérience, vos compétences supérieures, que vous relancez dans la foulée le lendemain au téléphone, et comme ça vous ne perdez jamais votre temps quand vous êtes au bureau.

QUATRIÈME CERCLE

Hé ! marchez plus vite dans ce couloir et éteignez cette lumière. Ne voyez-vous pas ce rai de lumière qui passe cette porte ? Énervez-vous ! Accélérez le mouvement ! Si vous vous efforcez de faire pénétrer à chaque fois dans votre état intérieur la vérité des actes rituels que je vous propose pour mieux les exécuter ; si vous les poussez avec fermeté dans votre âme, où, je le vois bien, il vous reste encore un souvenir d'illusion qui vous déchire ; si vous les poussez de vous-même le plus loin possible grâce à votre imagination, si vous les enchaînez avec conviction, les nerfs bien tendus, vous ne serez pas long à développer ce potentiel de destruction que vous portez en vous, à vous remplir de ce que j'appelle cette bonne énergie qui vous permettra de changer, de devenir différent, autre, et qui est si nécessaire pour rompre le vieux pacte de sécurité que vous avez signé avec E., pour vaincre son inquiétude et obtenir, avant même six mois en ce qui vous concerne, le poste que vous méritez et qui vous revient de droit. (Lecteur : rendez-vous à la page **114** pour un rapide rappel de la théorie des cercles de l'enfer ; puis fermez le guide, vous reprendrez votre lecture demain.)

Ce matin, E. est au centre de l'Univers, et plus vous vous en approchez moins elle vous voit. Sûre qu'elle est de vous posséder elle ne cherche même plus à vous gagner à sa cause. Elle n'éprouve plus de plaisir à vos signes d'attachement. Vous ne la distrayez même plus. Mais, mon vieux, l'alternance entre la faveur et la défaveur étant un des ressorts de la vie, c'est le moment d'affirmer votre volonté, de la traiter avec cette morgue et cette insolence qui vous servent de caractère, sinon vous errerez comme une âme en peine dans les couloirs, je veux dire dans les cercles quotidiens de l'enfer. Et ce n'est pas en vous cachant la bouche pleine d'amertume entre ses suppôts et ses êtres-symboles que vous vous ferez remarquer.

La difficulté de vivre avec E. c'est que, si elle n'est pas d'essence humaine, elle est néanmoins composée d'un assemblage d'hommes et de femmes. E. est comme les êtres humains ou les choses : elle a tant de facettes que selon que vous regardez celle-ci ou celle-là vous la haïssez ou vous l'aimez.

« Les hommes considérés dans leurs rapports avec les autres hommes sont toujours purement comiques ; le tragique naît lorsque le destin de l'individu, du solitaire, vient s'y mêler, et qu'il se cache derrière les protagonistes. » Hugo von Hofmannsthal⁶.

Certains disent que E. est au centre de toute chose. Mais si toute chose est l'Univers, comme a dit Lucrèce, l'Univers n'ayant pas de centre, puisqu'il est infini, E. n'existe pas

MODE RADIO

Comme l'abus de la parole est une erreur profonde chez un guide, je préfère pour l'heure vous livrer sans grand développement ces quelques phrases lapidaires. Ne vous taisez jamais par incertitude : renchérissez ! — Vous n'êtes pas l'homme d'un seul rêve ; vous êtes la somme ou la moyenne de tous vos rêves. — E. est médiocre, si haineuse et tellement de mauvaise foi que, lorsqu'elle vous critique, elle ne proclame que sa propre insuffisance. Vous vivrez dans la vie comme dans vos rêves : tout seul ! — La crainte est mauvaise conseillère.

SAUTER EN PARACHUTE

C'est étrange, il y a des films, des pièces de théâtre, des livres pleins de bruit et de fureur qui vous transportent, mais qui ne vous poussent pas à cette violence qui pourtant vous est propre ; leurs héros ne vous donnent pas cette émulation, ce désir de les imiter ; vous restez en dehors, inerte. Ils ne vous poussent pas à l'action, alors que mon guide vous y entraîne naturellement.

C'est parce que mon guide ne vous présente pas platement des faits à imiter. C'est parce qu'il vous laisse le soin d'exprimer, de vous-même, la quintessence finale de sa revendication. C'est parce que, de toute évidence, par sa manière toute simple, directe et pragmatique de vous parler, de vous prendre en main, il vous porte la conviction dans le cœur, et ainsi vous communique-t-il une vraie force agissante.

Par exemple, si E. vous importune avec un travail impossible à exécuter, je sais que vous ne serez pas à court de bonnes excuses pour vous défilier, je veux dire pour vous faire arrêter par votre médecin de famille, mais avec la réforme honteuse et permanente de la Sécurité sociale qui nous rogne tous les jours un peu plus nos droits il vaut mieux préparer son argumentaire avant d'y aller et s'entraîner quelque peu à le débiter, car si la vérité chez un cœur vertueux se découvre aisément, les masques du mensonge, eux, trop souvent révélateurs, ne se portent pas facilement.

Voici quelques bonnes raisons à décliner pour un meilleur rendement de votre visite :

« Dès que je parle en réunion, j'ai la migraine qui me prend et je me sens comme un chiffon mouillé. Je ressens une telle aversion pour E. que j'ai le cerveau tout chiffonné ou tout parcouru de fourmis dès que je pense à elle. Je suis ou plein de lassitude ou plein d'entrain, c'est selon, avec des envies spasmodiques de travailler et plein de somnolences. Un nuage tourne dans ma tête. Je ressens dans ma tête cette bizarre palpitation d'ailes qui me vient de plus en plus souvent lorsque je m'approche de E., et que ma vieille tante ressentait aussi un peu avant de mourir. J'ai l'esprit complètement gelé depuis

trois jours, ce qui est signe que E. va me convoquer. C'est comme si mon esprit enroulait en une boule serrée les muscles de mon cerveau. Il arrive quelque chose d'étrange à mon cerveau, il refuse d'enregistrer mes conversations téléphoniques.

« [Murphy] avait le crâne comme bourré de gélatine et ne pouvait penser à rien [...] l'esprit de Murphy s'imaginait comme une jolie sphère creuse, fermée hermétiquement à l'univers extérieur [...] ce qu'il appelait son esprit fonctionnait comme un site... »
Samuel Beckett⁷.

Ah ! si je pouvais dénouer ce que la malveillance de E. a noué !

J'ai la cervelle complètement recroquevillée sur elle-même dès que je vois E., même de loin, et je n'arrive même plus à filer une phrase quand elle me regarde ; elle me fait perdre toute mon assurance, mes idées et ma joie de vivre. Lorsque le matin je vais rendre visite à E., qui n'attend de moi que soumission permanente et compassion passionnée quand rien ne va plus pour elle, je rase les murs comme si un ennemi invisible m'attendait quelque part et je me sens envahi par la honte.

J'ai l'impression de lutter contre un démon qui me veut du mal, qui veut m'enfermer et m'enferme dans une espèce de solitude intérieure dont je ne vous décrirai pas les différentes formes morales aujourd'hui, car ce serait trop long, mais c'est très déplaisant. J'ai tué E. dans ma tête et je suis maintenant dans ce no man's land spatio-temporel que je cherchais depuis si longtemps, et

**« And all men kill the thing they love,
By all let this be heard,
Some do it with a bitter look,
Some with a flattering word,
The coward does it with a kiss,
The brave man with a sword ! »**
Oscar Wilde⁸.

je tiens à y rester parce que ma santé mentale et physique m'est très chère. Je m'y sens bien. Enfin libéré ! »

Continuez comme ça pendant quelque temps, car cette analyse spectrale très réfléchie de votre soubassement psychique, cette « confession » si l'on préfère, doit refléter toute votre détresse intérieure supposée — et c'est gagné ! : vous vous la coulez douce pendant quinze jours au moins, et pendant ce temps-là votre C. A. augmente tout seul, puisque c'est E. qui s'en occupe pour vous.

MODE RADIO

Dans un guide tel que le mien, fait d'imagination, de fantasmagories, de haine, de méchancetés, de revendications en tout genre, la vérité n'est pas importante. Pourvu que son effet d'ensemble reste fidèle à la vie sociale en E., à la réalité, il est évident que c'est votre expérience seule qui fondera sa vérité

ÉNERGIE DISPONIBLE 3%

Lorsque vous êtes penché sur un bureau en train de gribouiller une note ou de farfouiller dans le tiroir d'une secrétaire et que E. s'approche de vous pour surveiller ce que vous faites, dites très fort, à la cantonade : « Sortez de derrière moi, vous, je n'aime pas qu'on me flaire le c... quand je travaille. »

« Efface l'imagination. Arrête cette agitation. Dans le temps, fixe le présent. Sache ce qui t'arrive à toi ou à autrui. Divise et partage la substance en cause active et matière. Songe à ta dernière heure. Laisse la faute commise par un homme à l'endroit où la faute existe. »

Marc-Aurèle.

Sénèque dit dans une lettre à Lucillius (Livre XIV) qu'il faut se « représenter tout et fortifier son âme contre les épreuves qui peuvent l'atteindre ». C'est bien dit, mais comment ? Devant son manque de précision, voici une instruction réflexion qui vous aidera à vous fortifier cette année, vous : lorsque vous luttez contre l'abjecte bassesse de E. utilisez les mêmes armes qu'elle. Et ne craignez rien ! Au tribunal de votre conscience, votre

sentiment moral jugera en votre faveur, parce que la duperie en vous, lorsqu'elle se manifeste, n'est jamais, hélas ! de plaisir mais de nécessité vitale, alors que chez E. elle est toujours de plaisir ou d'intérêt vulgaire.

« Quand votre maître et votre maîtresse causent ensemble dans leur chambre à coucher, et que vous avez soupçon que vous êtes vous ou vos camarades pour quelque chose dans ce qu'ils disent, écoutez à la porte, dans l'intérêt général de tous les domestiques, et réunissez-vous pour prendre les mesures propres à prévenir toute innovation qui peut nuire à la communauté. »
Swift.

COMME SI

L'inquiétude ? Comme si vous vouliez encore et encore me parler de votre inquiétude... — Une inquiétude qui coexiste avec quoi, avec quelle nostalgie, avec quelle peur ? — Une inquiétude sourde, profonde, presque le halètement d'un chien errant qui vous poursuit avec tout ce qu'il a de malpropre, une inquiétude qui vous salit, une inquiétude qui vous étreint. C'est une inquiétude froide semblable à un masque de crapaud. Un écrivain italien, précisément dans son livre dit : « Ça devient animal, ça devient la respiration chaude d'une bête effrayante et puante avec tout ce qu'elle a de malsain, de hideux, de repoussant, la respiration d'un... »; c'est une inquiétude dure et pesante qui vous donne une expression intense, préoccupée, tendue. Eh ! l'inquiétude... une inquiétude qui entre dans la poitrine. Une inquiétude qui darde son ombre nette et insolente dans une chair molle au toucher. C'est une inquiétude qui vous enfonce de sa force extraordinaire dans l'horreur de l'abîme ; qui vous fait passer de la pleine lumière au creux d'une pénombre étouffée. C'est une inquiétude qui installe la privation et vous éloigne de vous-même et vous couche dans le lit de la solitude. C'est une inquiétude dure qui vous fragmente et vous sépare en mille sons aigus, qui vous déchiquette avec des coups de piolet dans le ventre, « on dirait presque qu'on marche dans une grotte de glace », dit l'écrivain, une inquiétude qui vous assoit au pied du monde. — Comme si vous vouliez me parler de cette inquiétude...

CHAPITRE IV

« L'homme de pensée incite ses instincts épars à diverger le plus profondément possible. Pour le penseur, la vie elle-même est devenue un instrument de connaissance. Si bien qu'il finit par renoncer volontairement à son unité, car, plus il se sent complexe, plus il s'aime. »

NIETZSCHE.

« Volontiers je porterais un masque et changerais mon nom. »
Stendhal¹.

Supposez que quelqu'un me dise, me fasse cet aveu étonnant : « Je n'aime personne. » Il faudrait que je cherche à savoir s'il s'aime ? Si sa réponse est non comme je le crois, je pourrais lui répondre : « Si vous ne vous aimez pas c'est que le sentiment d'amour n'existe plus en vous. Or l'amour de soi et l'amour des autres, c'est du même sentiment qu'il s'agit. C'est ce même sentiment qui nous porte vers les autres. Alors, comment pourriez-vous aimer les autres alors que vous ne vous aimez pas vous-même ? »

MASQUER LES COMMANDES

Si vous me regardiez différemment quand je vous parle, c'est que vous auriez en vous la force, la subtilité, la violence, la férocité de William Makepeace Thackeray et que de toute manière vous seriez membre du Club de la Tête de veau dont je fais partie, et qu'il préside depuis 1848 ; et ça, ça changerait tout ! parce qu'il me serait inutile de vous recommander que, lorsqu'un autre obtient provisoirement le poste que vous méritez, si vous n'allez pas tout de suite le féliciter, il dira de vous que vous êtes jaloux. Si vous vous empressez d'aller le féliciter, si vous

le félicitez trop vite, en espérant pouvoir plus tard vous en servir, vous lui dévoilerez votre orgueil blessé — si vous en avez, bien sûr — car l'orgueilleux craint de paraître jaloux. Et il se méfiera d'autant plus de vous que l'orgueilleux blessé est une des espèces les plus dangereuses de la société.

En E. il n'y a pour vous ni tendresse, ni pitié, ni exaltation, ni immensité, ni sublime. Vous n'y avez une vie libre ni d'autre perspective qu'un destin prévisible. Il n'y a pour vous qu'irritation, que nervosité, inquiétude, crises d'angoisse et rien... le néant — alors qu'il y a en vous la présence d'une nécessité. C'est par cette porte du rien que se faufile mère « désespoir » tenant par la main sœur « médiocrité ». Les journées se succèdent bien remplies mais ternes. Elles résument si bien la médiocrité de votre rôle dans l'univers qu'il est normal que vous déprimiez au spectacle quotidien de votre vie. A l'idée de passer en E., votre existence, il est compréhensible que vous vouliez vous aventurer sur d'autres chemins, que vous rêviez à ces aventures modernes, le vent des globes, la course de l'Atlantique, la course en solitaire du Figaro, le Mondial, etc., et que sais-je encore !

« Alors cette chair morte pousserait une clameur qui retentirait d'un bout à l'autre de l'Angleterre et qui remplirait le monde des échos d'une poursuite. Oui, mort ou non, cela restait l'ennemi. » R. L. Stevenson.

EXORCISME

Mais où est-il passé ? Je ne le vois plus ! Mais qu'est-ce qu'il est en train de casser ? Mais qu'est-ce qu'il murmure là, dans son coin, tout seul comme le Petit Chose ? Bien que, bien souvent, nous soyons dans le domaine de l'imagerie pure, dans ce que vous appelez par euphémisme un jeu récréatif traité sous l'angle de la farce pour ne pas évoquer vos ténèbres morales, le regard que je porte sur E. n'est pas sans vérité... D'accord, mais ce n'est pas une raison pour casser sa chaise ou pour taper sur son micro, vous, en m'écoutant. Sortez vos pieds de là ! Dès que vos sentiments triomphent de votre

souffrance, vous plongez dans la violence des faibles. Cessez de casser cet appareil !

Avez-vous songé avant de me suivre que E. vous est autant nécessaire qu'elle vous est une menace ! Qu'elle est autant nécessaire à la communauté qu'elle est une menace pour la communauté ! Et que la casser, c'est casser tout le jeu social ! C'est possible ! Mais il faut tout de même le faire pour se délier, c'est vous qui l'avez dit. C'est vrai ! Mais rien ne vous oblige d'accepter pour vérité, toute assertion, fût-elle follement divertissante à écouter. Alors, comment vivre, ou résoudre, ou sortir de ce dilemme ? Diable de question ! *Sacré déchirement !* Mais où partez-vous si vite ? MAIS OÙ VA-T-IL ? Mais où êtes-vous ? Je ne vous vois plus. Je ne voulais pas me moquer de vous. C'était dit sans méchanceté. C'était de l'humour. La blessure ouverte qu'est votre vie constitue suffisamment la réfutation de tout le système économique actuel pour que je ne me hasarde pas maintenant à le défendre ! J'avoue que vous m'avez un peu agacé avec votre velléité de violence. Pouah ! casser un micro avec ses pieds. Je ne voudrais pas vous vexer, mais c'est un acte final d'une tout autre dimension que j'attends de vous. Vous ne m'écoutez pas suffisamment, vous. Vous ne vous êtes encore emparé d'aucune des virtualités mises à votre disposition dans ce guide. Vous n'avez en rien outré votre imagination. Vous vous êtes regardé être violent. Vous vous êtes tout simplement contenté d'un acte de bravade lamentable pour vous émotionner.

Mais où va-t-il maintenant ?

« La honte est une espèce de tristesse fondée sur l'amour de soi-même et qui vient de l'opinion ou de la crainte qu'on a d'être blâmé ; elle est outre cela, une espèce de modestie ou d'humilité et défiance de soi-même : car, lorsqu'on estime si fort qu'on ne peut imaginer d'être méprisé par personne, on ne peut pas aisément d'être honteux. »

Descartes².

« La honte est sentiment de *chute originelle*, non du

fait que j'aurais commis telle ou telle faute, mais simplement du fait que je suis "tombé", dans le monde, au milieu des choses, et que j'ai besoin de la médiation d'autrui pour être ce que je suis. »

Jean-Paul Sartre³.

Le sentiment de révolte qui me submerge n'est pas né du néant. Il a une genèse et une maturation qui demandent à être interprétées et à être idéalisées. Si je dois connaître les causes qui le provoquent et qui remontent peut-être à mon enfance, je ne devrai jamais en invalider dans mon cœur l'origine sous peine d'en perdre l'efficacité, sous peine de cesser d'éprouver l'émotion qui s'y mêle et qui est l'essence même de tous mes sentiments.

Lecteur, si vous êtes franc, discret et sans détours, E. ne s'interrogera pas à votre sujet et vous oubliera dans votre coin, car tout ce qui est droit, clair et transparent s'explique de soi-même ; si vous êtes sombre et taciturne, E. vous repoussera, car tout ce qui semble confus et obscur réclame la clarté et demande trop d'efforts de compréhension, donc lasse ; si vous êtes mystérieux E. s'éloignera, car si le mystère intrigue, il agace aussi ; si tel un tourbillon vous êtes fantasque, insolent, mal élevé, gueulard, roublard et malin, cynique et malveillant, en un mot bien vivant, et toujours constant dans vos manifestations extérieures, E., d'abord, vous adoptera sans difficulté puisque, ayant elle aussi sa forme et son rythme fixés d'avance, vous lui aurez prouvé que vous avez une bonne adaptabilité.

Puis, elle vous nommera très vite au poste supérieur, car dans son système de pensées, de sentiments et de gravitation sociale ce sont ces mêmes manifestations qui lui permettent de prendre la mesure de votre personnalité.

Si vous entrez dans le bureau de E. et qu'elle n'est pas là, je veux dire, par exemple, qu'elle parle avec la secrétaire ou avec le comptable : vous vous asseyez à sa place et vous commencez à fouiller dans ses tiroirs et à

farfouiller dans ses papiers ; et comme ça vous prenez de l'avance pour contrer le sale tour qu'elle vous prépare.

Cette instruction que je vous donne là vous empêchera certains jours de succomber au néfaste courant de négativité que vous ressentez en vous-même lorsque vous êtes dans un état profond de malaise intérieur entraîné comme toujours chez vous par la fascination et l'aversion intérieures que vous éprouvez à trop fréquenter l'insultante canaille.

Si vous ne faisiez pas cela, vous, c'est que vous ne seriez qu'une caricature d'individu en papier mâché, qui n'aurait toujours pas compris « que l'être humain est moins pécheur que victime des péchés commis contre lui », comme le dit si bien le roi Lear⁴; et ça, je ne le supporterais pas, je ne vous le pardonnerais pas...

FAIRE FEU

Si vous me disiez, sans même que je vous en parle, que l'être-symbole fétide qui vous dirige à tout intérêt à dénigrer en permanence vos qualités aux yeux de E. — disons qu'il pourrait lui dire, par exemple, que vous seriez incapable de manager une équipe de collaborateurs en province ou ailleurs étant donné que vous n'avez aucune autorité naturelle ; vous démissionneriez presque aussitôt d'un poste de responsabilités à l'étranger vu que votre femme qui est sujette à des pulsions suicidaires, ne supporterait pas votre éloignement et n'aurait de cesse de vous faire revenir à la maison ; vous ne supporteriez pas l'astreinte administrative, l'ennui des réunions, si on vous nommait responsable d'un département au siège, etc.

Et si, encouragé par mon silence, que vous interpréteriez comme une invitation à vous exprimer, vous me précisiez, d'une voix étouffée, que cet être-symbole vicieux a tout intérêt à jouer ce jeu-là, puisque vous êtes si correct avec lui que vous ne lui faites jamais d'ombre, puisque vous êtes le meilleur élément de son équipe, sa perle noire, et vous laissez partir dans un autre service, vous aider à obtenir un poste supérieur en province ou à l'étranger lui ferait perdre une part importante de ses revenus.

Et si vous me disiez ensuite, quelque peu gêné par

mon air méprisant, que désormais vous vous en méfiez comme de la peste ;

dorénavant vous ne le laisserez plus jamais entrer tout seul dans le bureau de E. pour qu'il dise du mal de vous en douce et vous le bousculerez même à la porte pour entrer le premier et vous asseoir dans le fauteuil, en face de E., avant lui ;

tous les midis, d'où que vous serez, vous viendrez manger avec les suppôts pour le surveiller et dire vous-même tout le bien que l'on doit penser de vous ;

vous participerez à toutes les réunions sportives qu'organise E. pour s'occuper et se distraire, au cours desquelles vous pourrez habilement lui manifester votre fausse sympathie tout en mettant en valeur vos grandes compétences ;

à partir d'aujourd'hui vous aurez l'œil, le vrai, celui qui voit à travers les apparences, les franches poignées de main, les sourires et les félicitations faciles ;

après tout vous ne dédaignerez plus d'utiliser les mêmes armes que lui, car il n'y a aucune sorte de dignité humaine qui l'interdise ;

si vous me disiez tout cela, c'est que vous l'auriez mieux cerné dans son ambiguïté, dans son hypocrisie, lui et les autres ; c'est que vous auriez progressé dans la connaissance de la bassesse humaine ; c'est que vous auriez fait un grand pas dans la connaissance du machiavélisme social ; c'est que vous auriez décidé de cesser de garder vos distances par rapport au jeu et que désormais votre proximité serait sans indulgence ni humour.

Néanmoins, vous ne pourriez pas me dire que je ne vous avais pas prévenu. Je n'ai jamais de toute ma vie cherché à vous tisser les fils d'une réalité moins dense, moins vraie pour vous en faire évader, mais à vous ancrer solidement dans la réalité.

JET D'ATTAQUE + 1

« Vous êtes le meilleur juge des amis que votre maîtresse doit avoir ; si donc elle vous envoie en message pour compliment ou en affaire à une famille que vous n'aimez pas, rendez la réponse de façon à faire naître

entre elles une querelle irréconciliable ; ou si un valet de pied vient de la même maison pour le même sujet, tournez la réponse qu'elle vous ordonne de rendre de telle manière que l'autre famille puisse la prendre pour un affront. »
Swift.

JET D'ATTAQUE + 2

« Rejetez toutes les fautes sur un petit chien ou un chat favori, un singe, un perroquet, un enfant, ou sur le domestique qu'on a renvoyé dernièrement : en suivant cette règle, vous vous excuserez vous-même, vous ne ferez de mal à personne, et vous épargnerez à votre maître ou maîtresse la peine ou l'ennui de gronder. »

Swift.

***LA FÉE AUX MIETTES*⁵.**

HOMMAGE À CHARLES NODIER

Je l'ai toujours dit : j'ai toujours vu en E. un moyen d'oppression de l'homme comme j'ai toujours vu dans l'État un moyen d'oppression du citoyen. Qu'on le regrette ou non, il y aura désormais collusion permanente et renforcée entre ces deux-là au prétexte d'instituer un nouveau contrat social pour le bien des peuples, que certains réclament, que certains nous préparent déjà et qui ne sera pas bénéfique pour tout le monde.

Il découle de ceci que si E. est une matrone de province, grasse, menteuse et vicieuse, enrichie grâce à l'astuce du temps partiel qui consiste comme chacun sait à payer moins cher un salarié à qui on demande de faire le même travail que lorsqu'il était à temps plein... mais en courant ; et ceci avec la permissivité complaisante, comme je le disais plus haut, de nos gouvernements successifs tous plus avides les uns que les autres à mettre en place des lois scélérates pour mieux permettre à E. d'exploiter légalement et en priorité nos femmes et nos enfants, on comprend pourquoi — puis ton tour viendra, toi le guerrier !.. si donc vous travaillez pour ce genre d'exploiteuse replète qui a créé autant de postes à temps partiel qu'elle a fait disparaître de postes à temps plein, ces dernières années, plus empressée d'offrir à nos jeunes

des miettes d'emploi subventionné plutôt qu'un vrai travail, et que vous êtes en désaccord fondamental avec elle, n'hésitez pas à lui faire du tort lorsque vous la quittez en racontant partout... à la presse locale, par exemple, qu'elle est au bord de la faillite, qu'elle ne paye plus ses gens, qu'elle fraude le fisc, qu'elle licencie en douce au mépris de l'engagement social initial, qu'elle a planqué un trésor de guerre en Arabie saoudite, qu'elle vous a volé vos primes, vos congés payés et tout le reste, que ce n'est pas vous qui la regretterez ; et comme ça vous découragez les autres d'y aller et vous lui faites perdre ses aides d'État, que de toute manière elle aurait détournées pour son unique profit.

Il est huit heures ce matin... Puisque, vous, vous êtes maintenant habitué à manipuler ce guide, avant toute chose relisez l'instruction PEUR — page **47** — ou toute autre instruction, puis revenez ici en vitesse.

Si je vous donne ce matin ce conseil, mon cher être, c'est parce que je constate que si certains de vos collègues ont une aspiration à la réussite rapide en six mois sans rien prouver, il faut bien remarquer — et c'est tant mieux pour vous ! — qu'ils agissent plutôt empiriquement, disons même souvent d'une manière confuse, voire brouillonne. Il est certain que, eux, n'ont pas la clé méthodique des procédés à mettre en œuvre pour réussir... clé que vous, vous avez maintenant, et grâce à l'étude de mon guide — alors profitez-en, que diable ! C'est pour cette raison que je ne vous conseillerai jamais assez, pour ne pas perdre la précieuse clé, de réviser, de réviser constamment et avec beaucoup de sérieux la théorie de cette science de pratique, avant de vous exercer pour votre plus grand bonheur à son application ; et pourquoi pas un jour dans la réalité, car rien ne vaut la vérité supérieure de la réalité, l'autorité de la réalité pour confirmer la modification de son être.

SAGESSE AU PAYS DU SOLEIL LEVANT

Je ne suis pas pour que vous passiez tout votre temps à chanter, comme vos collègues, les commerciaux

japonais qui se précipitent dès leur ouverture dans ces bars à karaoké qui fleurissent maintenant un peu partout à Tokyo, Nagasaki, etc., parce que ce n'est pas ma conception de l'acte rituel. Je ne pense pas que ce soit en expulsant de votre vie l'amère réalité quotidienne au prix d'un abandon délibéré à la satisfaction du chant que vous vous en sortirez.

Mais il est bon que vous connaissiez les nouvelles mœurs que ces gens-là ont développées depuis que la crise s'est installée chez eux pour, si ce n'est pour vous en inspirer, du moins y réfléchir.

L'analyse faite par ces Japonais, toutes fonctions confondues, est que, puisque la récession économique est si puissante, puisque les affaires ne vont pas et pour longtemps encore, attendu les conséquences perverses, même chez eux, de la mondialisation, il n'est plus du tout nécessaire d'aller à la pêche aux bons de commandes, ce en quoi, il faut bien reconnaître, ils n'ont pas tort, vu qu'il n'existe aucune sorte de moyens pour modifier le cours des choses. (Ce qui n'est pas l'opinion à cent pour cent de Machiavel, mais nous aurons l'occasion d'en reparler.)

Partant de cette profonde réflexion, observant que, si grand serait leur talent, ils ne pourraient rien y changer, ils estiment qu'il vaut mieux en profiter pour se la couler douce et remettre au goût du jour les vertus du tirage au flanc... dynamique, plutôt que de perdre son temps à trimer sang et eau pour E. sur le terrain, sans aucun résultat.

Ou ils restent chez eux des après-midi entières pour s'occuper de leur maison, ou ils vont au sauna, ou ils vont au karaoké, activité qui est devenue véritablement leur nouvelle religion.

Un journaliste⁶, qui revient de ce pays, raconte que ces âmes vertueuses privées de la foi économique se lèvent fraîches et disposées à dix heures, courent dans ces établissements spécialisés et n'en sortent qu'à dix-neuf heures après s'être époumonées à chanter toutes en groupe devant l'écran les paroles de la dernière chanson à la mode, bien éloignée de toute théologie parénétiqque comme vous vous en doutez.

Cette population d'ordinaire si travailleuse, mais déprimée par la crise, aurait triplé depuis le début de l'année, ce qui ne laisse pas de m'inquiéter, ce qui augure mal de notre propre avenir. Ces hommes et ces femmes sans énergie, mais bien résolus à se « remotiver » pour ne plus ressentir le souffle chaud de E. sur la nuque mais bien résolus à retrouver leur puissance d'action perdue, prétendent pour se justifier que, outre le plaisir physiologique procuré par le chant, outre la pratique de l'affirmation de soi qu'ils développent à chanter en chœur dans ces églises modernes, ils remplissent une fonction sociale importante pendant leurs exercices, puisqu'ils font avec leurs frais de déplacement fructifier les bénéfices d'une petite industrie de loisir.

Je sais que vous seriez très tenté de les imiter si jamais un bar de cette sorte venait à s'ouvrir dans votre ville, mais je ne crois pas que cette espèce de tromperie, de mensonge vous apporte beaucoup ou vous réjouisse, profondément, vous, car la tromperie, le mensonge ne contribuent à l'équilibre psychologique humain que dans la mesure où ils ne s'opposent pas ni n'insultent à la dignité de la nature humaine, et je ne pense pas qu'il en serait ainsi si vous agissiez comme ces Nippons. Ce n'est pas cette sorte de religion qui rendra à la dignité dans votre vie sa véritable mesure. Il y a d'autres moyens pour retrouver le fil magique qui relie à la vie. J'ai une conception plus raisonnable, plus concluante, plus décisive, plus noble de l'acte rituel.

Par exemple, je préférerais de beaucoup vous voir faire les livraisons, comme je vous le préconise un peu plus bas, car vous vous faites voir, on vous entend dans les couloirs et vous pouvez arriver au bon moment où un poste supérieur se libère... et c'est vous qui êtes nommé.

Mais il était de mon devoir de porter à votre connaissance les agissements de ces gens-là, car mon guide s'il est là pour vous enseigner quelque chose, il est là aussi pour vous divertir en vous faisant voyager, en vous faisant connaître les mœurs étonnantes des étrangers : et ainsi ma prédication passionnée n'est jamais monotone !

Qu'est-ce que la vie en E. ? Inquiétude, rage, souffrance, fatigue, anxiété communicative. Pouah ! Délaissez E. pendant qu'il en est encore temps.

« Ne demandez jamais la permission de sortir, car alors on saura toujours que vous êtes absent, et vous passerez pour un paresseux et un coureur ; tandis que si vous sortez sans être vu, vous aurez la chance de rentrer sans qu'on s'en soit aperçu, et vous n'avez pas besoin de dire à vos camarades où vous êtes allé, car ils ne manqueront pas de répondre que vous étiez là il n'y a que deux minutes, ce qui est le devoir de tout domestique. »

Swift.

ACCÉLÉRER LE TEMPS

Lorsqu'une néfaste constellation vous interdit tout effort, toute activité qui ne profiterait qu'à E., ne balancez pas ! Prenez de la hauteur, prenez du recul en restant chez vous, pour réfléchir à votre avenir, à votre stratégie de réussite... au lieu, comme il était prévu de partir en prospection (ce qui, de toute manière, il faut bien reconnaître, est fatigant, humiliant et dégradant, et surtout par les grands froids qui vous glaceront les os, ou par les grandes chaleurs qui vous feront suer plus que votre compte, et pour peu de profit la plupart du temps, vu la difficulté des affaires).

Par exemple, si vous êtes dans un secteur d'activités qui vous plaît, vous entreprenez une tournée téléphonique des concurrents pour vanter vos grandes qualités et comme ça, si un poste supérieur s'est libéré quelque part, vous êtes sur le coup avant tous les autres ; ou alors, à la rigueur, si la forme vous revient quelque peu, après que vous avez beaucoup réfléchi, faites une livraison en fin de journée, vers les cinq heures, pour pallier l'insuffisance de E. comme toujours incapable de respecter ses délais de livraisons et pour justifier votre insuffisante rémunération... bien que ce ne soit pas votre travail (quoique E., comme toujours incompétente et trop bavarde, bien souvent le préconise dans ses vaines réunions dont vous n'attendez plus rien) : vous n'êtes pas payé pour cela.

Je m'explique : le plaisir, l'extase que vous donnera ce sacerdoce est à nul autre pareil, car pendant ce temps-là vous ne pensez à rien, vous ne prospectez pas et vous êtes au travail. On ne pourra pas vous dire que vous vous la coulez douce, que vous êtes en faute professionnelle, puisque vous faites œuvre de volonté au profit de E. et votre conscience morale est en paix. Vous vous laissez pousser par la circulation et votre esprit en liberté au milieu des bruits ne réfléchit pas aux affaires mais s'éparpille dans une vacuité intellectuelle reposante.

Et lorsque vous revenez au bureau le lendemain, en fin de matinée, éreinté par votre sortie, si vous voyez où je veux en venir, vous criez dans les couloirs que c'est un scandale cette inorganisation, cette incapacité à savoir tenir ses engagements, cette déficience du service au client, ce mépris de la clientèle, ce manque de respect de la part de certains du fonds de commerce de E., et comme ça vous vous faites instamment remarquer et en haut lieu on apprécie votre engagement personnel, votre conscience professionnelle.

Un poste supérieur se libère et c'est vous qui l'avez !

« Je ne me soucie point d'être remarqué, mais quand on me remarque je ne suis point fâché que ce soit d'une manière un peu distinguée, et j'aimerais mieux être oublié de tout le genre humain que regardé comme un homme ordinaire. » J. J. Rousseau⁷.

Supposez que vous me disiez que beaucoup d'individus en imagination vêtent E. d'atours somptueux qu'en fait personne ne lui a jamais vu réellement porter, parce qu'il est doux de vivre dans ses visions hors de toute inquiétude, de tout conflit ; parce qu'ils s'imaginent ainsi par cette débauche de présents, de riches parures dont ils la couvrent amoureusement échapper à la pénitence de leur faute le moment venu ; mais se satisfaire de cet état d'esprit qui consiste à embellir la réalité est le plus sûr moyen de courir à sa perte ; que c'est une manière de tourner le dos à une adhésion

franche au jeu social et d'oublier quelque peu ses pensées, ses souvenirs et ses projets ; si je me taisais, parce qu'il est plus prudent et plus habile de ne rien objecter dans ce genre de conversation où se pose en filigrane le problème de savoir si E. est vicieuse de naissance ou par votre faute, vous continueriez sur le même ton :

« Et d'ailleurs elle favorise elle-même cette espèce de connivence entre une imagination malsaine et un comportement trouble. »

UTILISER L'ARME SÉLECTIONNÉE

Les temps sont bien changés et c'est bien dommage, parce que si vous étiez ministre de Louis XIV, si vous aviez eu le pouvoir du temps de ce roi-là, vous auriez eu d'autres moyens pour vous venger ou vous débarrasser de votre adversaire politique, autres que ceux de maintenant, et en toute impunité, je veux dire légalement :

— comme lui faire appliquer par le bourreau local la question ordinaire et extraordinaire à l'aide des outils réglementaires tels que les *ungulae*, ou ongles de fer, tenailles armées de dents pour attendrir les chairs, tels que les *uncci*, longues perches ornées de crocs pour arracher les entrailles par des ouvertures intercostales faites à coup de fouet et, pour finir, tels que les fameuses *pectines*, peignes de fer pour lisser et démêler les intestins des récalcitrants ;

— comme lui faire subir le supplice de la roue en demandant qu'on l'y laisse hurler et qu'on ne l'étrangle que très tard dans la soirée ; comme le faire écarteler par quatre robustes chevaux qui prendraient tout leur temps ;

— ou alors vous pourriez lui arracher le poignet droit et un peu après, pour le réveiller, lui brûler la main gauche au soufre, en guise d'avertissement ; ou le marquer à l'épaule au fer rouge de la fleur de lys, comme Milady de Winter, en guise de châtement ; ou lui briser la mâchoire pour le faire saigner de la bouche, et du nez par la même occasion... en frappant plus haut à coup de tranchoir ou à l'aide d'une doloire de tonnelier ; ou lui faire craquer les os dans les brodequins ou par toute autre

méthode qui reste encore à inventer ; ou lui verser du plomb fondu et de la cire bouillante sur ses plaies vives après que vous lui auriez arraché la peau du dos et des fesses ; ou lui vider au goutte à goutte dans le ventre les huit coquemars d'eau réglementaires jusqu'à lui faire péter l'estomac ; ou lui faire endurer le terrifiant supplice chinois des *Cents Morceaux*, qui fascinait tant le mystique, le philosophe, l'écrivain Georges Bataille⁸.

Oui, si vous aviez eu le pouvoir du temps de ce roi-là, vous auriez même pu, ne serait-ce que pour vous défouler, faire arrêter n'importe quelle passante dans la rue, et si par hasard c'était E., cette canaille, cette repreneuse aux poches vides, avide de subventions, toujours prête à tromper le gouvernement en conservant les premiers temps un certain nombre d'emplois pour plus facilement licencier discrètement après, cela n'aurait été qu'un simple hasard...

Eh bien tant pis, pas de chance pour E. !

« Oui, je suis un libertin, je l'avoue : j'ai conçu tout ce qu'on peut concevoir dans ce genre-là, mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu, et ne le ferai sûrement jamais. Je suis un libertin, mais je ne suis pas un criminel ni un meurtrier. » Marquis de Sade, *lettres*.

CHEMIN DE LA LUMIÈRE

« Le désespoir est une disposition passagère. L'âme humaine n'a pas été faite pour lui. Le cynisme est quelque fois amusant, mais il est camelote et nous en sommes rapidement rassasiés. Nous ne pouvons pas faire quelque chose, nous ne pouvons pas bâtir quelque chose avec des matériaux comme la révolte, le désespoir, le nihilisme, le cynisme et toutes ces idées purement négatives. » Paul Claudel⁹.

PRÉAMBULE A L'HOMMAGE QUI SUIT

Cher lecteur, si je vous invite maintenant à participer avec passion à l'hommage qui suit, c'est bien parce que je compte que, passée votre première impression, ses effets de fiction liés à ses effets de

dénonciation, réveillant en vous d'autres souvenirs, suscitant en vous d'autres émotions plus violentes, établissant en vous d'autres correspondances plus secrètes, mobiliseront encore et encore votre conscience dans une conjonction de pensées et de sentiments aussi révoltés que les miens... propres à vous convaincre d'accompagner tout à l'heure avec détermination le héros dans le lieu du combat final.

Néanmoins, je vous demande de ne faire aucun commentaire au sujet des propos sans fondements, humiliants et injustes tenus par le héros à mon égard, et qui ne peuvent être dus qu'à sa trop grande souffrance.

Le guide.

LE PETIT CHOSE

HOMMAGE À ALPHONSE DAUDET

Si vous voulez savoir quelle stupide pensée encore et encore agite notre héros dont je viens bizarrement de perdre le contrôle, suivez-le lorsqu'il quitte son bureau ; suivez-le dans le couloir qui mène aux toilettes où il va se soulager ; suivez-le jusqu'à la porte de E. qu'il ouvre avec brutalité ; entrez avec lui dans la pièce et observez avec quelle passion il scrute la ville par la grande baie vitrée ; puis remarquez avec quelle attention il regarde le système de fermeture de cette même baie vitrée ; puis suivez-le encore jusqu'au bureau de la secrétaire où il prend une disquette vierge ; bureau qu'il quitte presque en courant pour se rendre dans celui d'Irène ; et lisez par-dessus son épaule ce message étonnant et confus, mais plein de vibrations, qu'il se met à taper et qui apparaîtra sur l'écran du micro devant lequel il vient de s'installer :

« Le personnage principal à :

Monsieur A. Thomarel
3, rue Claude-Guy
94200 Ivry-sur-Seine
athomarel@free.fr

Cher André, lorsque vous lirez ce courriel, je serai peut-être mort. Je sais que vous avez suffisamment de

soucis en ce moment pour que je ne vienne pas en rajouter, mais je passe outre à cette considération car je n'en puis plus. Je suis épuisé. Je me sens laminé. Je viens de prendre conscience que je n'ai pas rêvé. Tout est vrai... je me suis pincé.

Ah ! comme je comprends maintenant les propos que vous m'aviez rapportés de Swift, s'écriant, dit-on :

" Moi, Swift, je ne suis rien, l'être le plus misérable de la création, je ne suis qu'un maillon infime de la grande chaîne de l'Univers, mais je suis une partie du Tout, et à ce titre aussi important que le reste du monde."

Je voudrais être aussi affirmatif que lui en ce moment.

Ah ! comme je voudrais être lui, mon cher André.

Ah ! comme maintenant je cerne mieux la nature combative de son esprit. Comme je voudrais avoir ses forces morales, sa lucidité, sa détermination, sa ruse joyeuse et constructive ; comme j'aime maintenant ses propos de combat, de lutte, de révolte... quoique pleins d'ironie, pleins de la saine dérision (qu'il s'applique bien souvent à lui-même, d'ailleurs), pleins d'humour et de tendresse, pleins d'humanité malgré les humiliations subies tout au long de sa vie, pleins de l'immense amour qu'il avait pour le monde — sans pour autant cesser d'être un insurgé, un pourfendeur d'injustice, un révolté. Ah ! comme je voudrais qu'on écoute sa leçon. Ah ! comme je voudrais pouvoir exercer sans craintes, tout ce qu'il préconise dans ses instructions pour briser le triste esclavage...

Être fort, fort, si fort... Ne plus être déchiré, ne plus être angoissé, ne plus craindre, être libre !

Ah ! comme lui, briser les cercles, tous les cercles de mon épuisante et tragique condition tout en restant humain ! Y arriverai-je ?

Mais, en attendant, je suis sous le choc. Stressé à bloc. Le Tout m'a fait la nique...

E. m'a viré ?!

Mon importance dans l'Univers, ramenée niveau zéro, et j'en veux à mort à l'Univers, car j'ai beau regarder par la fenêtre, je ne vois pas l'Univers bouleversé pour autant.

Tout tourne rond... mais je ne suis plus enchaîné. Ma place est inoccupée. Mon siège est vide. C'est comme si l'Univers m'avait expulsé lui-même à grands coups de pied dans le cul.

Ce qui confirme la théorie selon laquelle si l'Univers n'est pas un chaos, puisqu'il obéit à un ordre, du moins obéit-il à un ordre qui n'est pas celui auquel on pense, puisque toutes sortes d'éléments humains tels que moi peuvent en être supprimés sans qu'il en soit pour autant bouleversé.

Et j'en ai honte !

Pendant tout le procès je me suis mis hors du monde. Je me suis persuadé que j'étais dans un rêve mais en fait j'étais dans la réalité. Je souffre. J'ai peur. Je n'existe plus. Je me sens réduit à rien. Je suis maintenant mort dans l'Univers par la faute de E.

Dostoïevski s'est trompé, l'innocence ne porte pas en elle-même sa force, en tout cas pas chez moi. Je me sens vide. Je me sens seul. Je ne fais plus partie du Tout. Je ne suis plus qu'un ovni perdu dans l'infini, un être métaphysique sans Dieu — pire ! un être social sans E. ! C'est-à-dire plus rien. Et j'ai trois mois pour décamper. Quelle humiliation ! Et comme l'Univers n'en semble pas affecté, j'en veux à l'Univers tout entier comme l'innocent injustement condamné en veut à la terre tout entière, car normalement elle ne devrait pas accepter certaines choses.

Et c'est pour cette raison que je vais me foutre en l'air, pour le punir, pour me venger de l'Univers je vais me supprimer et, pourtant, j'ai la certitude que l'ordre du monde, qui est de moins en moins en faveur des hommes, n'en sera pas pour autant affecté.

Donc ce sera peine perdue.

Est-ce que vous comprenez cela ? Qu'est-ce qui m'arrive mon pauvre André ? N'est-ce pas lamentable ? Je me dégoûte moi-même. Mais je ne peux pas m'empêcher de m'interroger : sauterai-je ou ne sauterai-je pas ? Mais j'aperçois déjà avec horreur les visages indifférents des gens qui viendront ramasser mes pauvres restes ; le visage ironique, ricanant et triomphant de *qui vous savez* penché sur ma pauvre dépouille mortelle. Qui me relèvera ? Qui me regrettera ? Mais où irai-je si l'Univers ne veut plus de moi ? C'est vrai, je l'avoue, je n'ai pas envie d'aller d'outplacements bidons et dégradants en conventions de conversions plus inutiles les unes que les autres. Questions et attitudes infantiles, n'est-ce pas ?

En vérité, je ne sais pas si je vais sauter. Je

m'interroge. Je n'aime pas cette lâcheté et pourtant elle me tente. Oui, je vous entends, mon cher André, je perds mon temps à m'interroger... et vous haïssez comme Swift les plaintes et les gémissements. Il serait temps que je saisisse ces vecteurs de l'énergie, ces relais de lutte que le guide, à qui quelqu'un a donné tout pouvoir pour m'agresser, pour me traquer sans relâche, sans trêve, pour me harceler dans mes retranchements, que le guide me propose au travers de ce défi permanent à E., aux autres, à moi-même pour reconquérir ma vraie place dans l'Univers, plutôt que de me lamenter sur moi-même.

Mais j'avoue qu'il me fait peur ce guide par moments : son regard méchant, sa voix dure, son intransigeance, toute cette haine en lui que je réprouve, son hostilité. Cessera-t-il un jour de me harceler ? M'aimera-t-il un jour ? Mais oui, mon cher André, je vous obéis. Il serait temps que j'aie au rendez-vous qu'il m'a préparé. Les cercles sont maintenant effacés ; les outils à portée de main ; je devrais déjà être en train de batailler au lieu de bêtaifier.

Mais si je me suicidais ce soir, si je sautais, je voudrais que ce soit vous qui préveniez les parents, qui vous occupiez de mes affaires, qui portiez plainte devant la justice contre E., puisqu'elle n'avait pas le droit de me faire cela (en vertu du pacte moral de sécurité signé à mon engagement), puisque ma fin tragique est de sa faute ; je voudrais que ce soit vous qui criiez sur la place publique face à la télé, avec mon avocat, toute ma désespérance, qui touchiez mes indemnités, et qu'à l'occasion vous disiez à Irène combien je l'ai aimée.

Votre ami. »

Suivez-le maintenant lorsqu'il quitte le bureau d'Irène en courant ; qu'il entre dans son propre bureau ; qu'il place la disquette dans la poche de sa veste ; qu'il trie avec énervement les papiers qui traînent sur sa table ; qu'il en met certains dans les tiroirs ; qu'il en jette d'autres dans la poubelle ; qu'il ressort ; qu'il se rue dans le couloir ; qu'il ouvre la porte du bureau de E. ; et qu'il

se plaque de nouveau devant la grande baie vitrée, l'air furieux... puis observez-le, lorsque, pivotant sur lui même avec le même air, il s'installe dans le fauteuil tournant de E., allume son micro, y glisse sa disquette, se connecte à Internet et commence cette tout aussi étonnante lettre que vous lisez par-dessus son épaule :

« Le personnage principal à :

E.

Chère E., lors de la réunion tu m'as dit des choses terribles, très méchantes, mais rassure-toi, ma dignité n'en n'a pas pris un coup, je ne me suis pas senti humilié par tes propos, puisque seul mon corps avait répondu à ta convocation, seul mon corps s'est présenté devant toi et ton "comité de direction" pourri qui, comme toujours, pour te complaire, me prenant pour une bille, a essayé de m'embrumer puérilement dans le narcotisme de ses propositions.

Moi j'étais ailleurs, à d'autres distances. Tu es décidément trop vile et malhonnête pour que je me sente atteint dans mon âme. Tu ne m'as pas blessé. Il en résulte que je ne t'en veux pas et que je suis prêt à te pardonner. Il en résulte que je pourrais accepter sans gêne que tu me reprennes. Mais si tu me le demandais, je refuserais. Tu pourrais me supplier que je refuserais.

Mais oui, E., j'ai crevé cet excès d'amour que j'avais pour toi. Rien ne sera plus comme avant ! Souffrir de toi serait te faire trop d'honneur.

Ah ! prends garde E, si mon corps rejoint mon esprit, il se pourrait qu'il saisisse l'épée que ce guide, que je ne suis pas loin maintenant de chérir malgré ses provocations, veut mettre dans sa main !

Prends garde E., je ne suis peut-être rien tout seul dans l'Univers, mais je peux avec d'autres te détruire, t'anéantir... et demain te sauver ! C'est vrai quoi, je n'ai plus l'intention d'être "l'enclume au fond du gouffre"¹⁰ et de retentir éternellement vers toi. Tu n'es pas l'alpha et l'oméga de l'Univers...

Tu n'es pas Dieu, merde !

Le personnage principal. »

Cher lecteur, je fais appel maintenant, non pas à votre perception intuitive et psychologique, comme je vous l'avais demandé implicitement tout à l'heure dans mon prologue intitulé « A qui la faute ? » — prologue présenté sous la forme d'un récit très visuel dans le but, comme vous l'avez compris, de vous faire saisir sur-le-champ l'intériorité du héros et l'objet de ma forte colère (comme le font les images des films qui installent si facilement une relation affective entre spectateurs et acteurs-personnages, en dégagent les accords et confèrent aux faits évoqués cette apparence de vérité si troublante) — parce que le temps est passé, et que je vous vois, vous, de plus en plus exalté —, je veux dire, en vérité, comme je l'espérais... c'est-à-dire dans une conjonction de pensées et de sentiments aussi révoltés que les miens : mais je fais appel, maintenant, dis-je, et momentanément, à votre perception sensorielle immédiate, pour me donner la main, en ce qui concerne la mise en scène de ce moment crucial qui se déroulera dans la composition débridée, décousue de ces deux scènes, qui seront si difficiles à jouer par le personnage principal.

Je dois préciser que le personnage principal, dans cet acte, devra jouer à lui seul, deux rôles antagonistes : le mien et le sien. Bien que tout seul sur scène, concentré sur lui-même, en lui-même, replié sur lui-même, tout tourné vers lui-même, bien que ne s'adressant qu'à lui-même, il devra (sans jamais regarder franchement devant lui), néanmoins, nettement donner l'impression d'être avec quelqu'un de présent physiquement sur la scène, d'être avec un autre personnage, bien vivant, agressif, envoûtant, bavard, exigeant, dominant, libre. En même temps, il devra aussi donner des signes d'incohérence, de folie, d'étrange solitude, de rage éclatante, d'illumination soudaine, de satisfaction folle, c'est-à-dire l'image d'une autre vie aliénée, tragique et dérisoire, celle d'un homme battu, écorché, malheureux, désespéré, en proie à toutes les affres de l'angoisse et du vertige de la chute. Ceci est très important : tous les gestes exécutés par le personnage principal à l'occasion de mon rôle ou du sien (que ces gestes soient désordonnés, appuyés ou mesurés), devront

être pleins d'énergie, pleins de force : aucune mollesse, aucune lassitude ne devront jamais les ralentir, d'autant que, bien souvent, ils seront avec les silences, les seules réponses et les seules répliques qui établiront la communication. Lorsque le protagoniste jouera le rôle de ma voix qui devra sembler venir de nulle part (disons du creux de son estomac), il devra parler très bas, mais suffisamment fort, bien entendu, pour être entendu du lecteur ; et, de plus, il devra cesser toute agitation pendant sa manifestation ; il devra l'écouter religieusement.

Le jeu devra donc être violent, plein d'intensité, de mouvement de passion, pour que vous, le lecteur, au travers de l'antagonisme et du sentiment de complicité affective profondément ressentis, vous perceviez dans les deux scènes la force de ma réalité présente, quoique invisible — et pour que vous puissiez remplir vos grilles le moment venu dans les meilleures conditions, car une série de jeux distrayants, comme de bien entendu récompensés des points traditionnels, sont organisés à votre profit au cours de cette première et brève scène pirandellienne.

Le dialogue qui sera en partie improvisé par le protagoniste, en partie soufflé par moi, devra donner une impression de décalage, de non-compréhension mutuelle, de non-réponse voulue, de fin de non-recevoir butée, si je puis m'exprimer ainsi : on se parle, on ne s'écoute pas, on affecte de ne pas se comprendre, on dit qu'on s'aime parce qu'on refuse de sortir de sa bulle affective, par peur de l'illimité, de l'inconnu, on se répond ou on ne se répond pas, mais on souffre, on enrage, on dit qu'on se hait avec épouvante parce qu'on est son endroit et son envers, inséparables et indépendants.

Le dialogue sera, si possible, composé de phrases courtes et brèves (pour ne pas lasser) comme les aiment maintenant les lecteurs de livres factuels. D'ailleurs, un peu plus loin, dans une scène du même ordre, le dialogue, pour ne lasser personne, sera entièrement supprimé au profit d'une série de didascalies signifiantes (rendez-vous à la page **204** pour une vérification immédiate).

Disons, pour finir, que le protagoniste devra donner avec talent — on l'espère ! « le spectacle de Soi-Même¹¹ », comme écrirait de nouveau et si justement Paul Valéry... s'il revenait parmi nous. Merci, et commençons.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Ma Voix. — (*Avec effroi.*) — Hep ! vous... (*Ton dur, n'admettant pas la réplique.*) — Sortez de devant cette fenêtre je vous prie ! — Ne me dites pas que devant l'effort à fournir pour changer radicalement, définitivement, vous êtes pris de vertige et que vous êtes encore en train de penser au suicide. — Tous mes efforts pour vous obliger à développer vos potentialités pour lutter contre les usurpations de E., auraient-ils été vains ? — Tout ce savoir-faire que j'essaye de vous transmettre pour vous sortir du précipice de la mort où vous entraînez votre inquiétude ne vous aurait-il pas transformé — Je sais qu'on peut n'être qu'un collaborateur effacé et ressentir l'appel de la mort à un moment de son voyage, mais tout de même ! — Un gaillard comme vous ! — Se jeter par la fenêtre n'est pas la manière d'atteindre sa gloire dans notre monde et votre faute n'est pas si grave qu'elle mérite cette CONSÉQUENCE.

Ma Voix, étrangement gênée, comme si, en réalité, je préparais un coup bas au lecteur.

— Lecteur : rendez-vous à la page 103 pour un rapide conciliabule, puis revenez ici en vitesse secouer vous aussi le protagoniste pour le sortir avec moi définitivement de ce sentiment de désespoir récurrent dont il se sent si souvent accablé et qui réclame un exutoire autre que la vision humiliante d'échec qu'illustre la fin tragique de son rêve.—

— Je sais que le vertige de mort n'est pas réservé qu'aux personnages des tragédies shakespeariennes, mais tout de même ! (*Ton brusquement furieux.*) — Ne me dites pas qu'il y a en vous une nostalgie telle d'un autre monde prétendument protégé que vous pourriez sauter ? — Qu'il y a en vous comme une tentation permanente de la « chute » ? (*Rire*) — Ho ! ho ! ho ! — Brrr ! vous me faites peur subitement à l'égal de ces individus socialement insérés, professionnellement satisfaits qui ce soir-là se sont suicidés sous l'incitation du gourou qui lui, d'ailleurs, était parti avec la caisse du temple. — Votre mécanisme psychologique m'échappe totalement par moments. Lors même que vous vous éloignez de E. vous y demeurez assujetti. — Votre besoin de sécurité triompherait-il encore de l'évidence ? (*Avec violence.*) — Ah ! vous me dégoûtez ! Vous me faites honte ! (*Transformation étonnante du visage du protagoniste.*) — Oh ! oh ! du calme. (*Rassuré.*) — Ah ! bon, ce n'est pas cela. Ah ! vous n'iriez pas jusque-là, vous ! Soixante-neuf morts ça suffit ! Vous ne sauterez pas par cette fenêtre ce soir ? — Ouf ! Eh bien, dans ce cas, parlez-moi, mon vieux, ne restez pas silencieux, dévoilez-nous toutes vos zones d'ombre comme on dit. Elles ne se réduisent pas qu'à votre seul besoin de sécurité et à ses circonvolutions tyranniques, qu'à votre rapport à E., qu'à votre relation avec moi. Si ? (*D'un ton plutôt hystérique.*) — Qu'est-ce que vous me dites ?.. (*Ahuri.*) — Vous ne pouvez pas parler parce que je ne me dévoile pas suffisamment moi-même ; en vérité, pour un guide de vie, je dissimule trop mes antécédents et mes souvenirs intimes, mes inhibitions et mes angoisses, pour que la relation soit riche ; vous pressentez en moi une nature presque aussi riche d'inquiétude que la vôtre mais qui ne laisse jamais à l'autre la possibilité de geindre à travers soi, ce qui dénote un manque certain de sensibilité, d'affection ; pour avoir envie de se confier à quelqu'un il faut que quelque chose se prête en lui à la tendresse, à l'amour ; vous connaissez aussi bien que moi mes craintes et mes doutes, mes faiblesses et mes défaillances, mais que... (*Méprisant.*) — Oh ! ça va, vous ! Qu'est-ce qui vous prend subitement ? Vous

plaisantez, j'espère... (*Fielleux.*) — Qu'en vérité je ne parle jamais de moi franchement, je reste trop à la surface des choses, et que le lecteur s'en plaint lui aussi ? Qu'il est temps que je me dévoile. Que le lecteur va se lasser ! — Vous plaisantez ! De tous côtés je trahis, j'exprime ma propre histoire morale et mes propres vertiges, et tout dans mes propos favorise l'épanchement sentimental. Je suis loin d'être une énigme pour le lecteur : bien que je ne sois pas le protagoniste, bien que je ne sois que le personnage secondaire, ici le lecteur ne connaît que moi, ne s'interroge que sur moi, et il a le choix... Je parle franchement et clairement, moi — et j'en suis fier ! je n'ai pas honte, comme vous, de me dévoiler, de me mettre en avant, de m'extérioriser. — Et le lecteur m'aime ! — C'est plutôt vous qui êtes ici l'introverti (*d'un ton de souffrance.*) : le roi amorphe de l'introspection muette. Je n'en suis réduit avec le lecteur qu'à des conjectures à votre sujet depuis que nous sommes ensemble, qu'à des suppositions avec vos « comme si » lassants et épuisants, avec vos silences et vos obscurités, avec votre impossibilité de parler, je veux dire avec ce pauvre langage d'exilé que vous avez mis en place pour ne pas vous exprimer franchement dans mon guide, pour ne pas nous parler clairement de votre tourment de héros dont la vie réelle n'a pas satisfait l'ambition sociale. J'en suis toujours à me demander si vous agirez ? Le mutisme, comme la passivité ou l'effacement, ne va à personne et ne vous protégera pas. Ce n'est pas de cette manière, je veux dire avec ces propos insultants, équivoques et graves sur ma sensibilité et cette désolante, ridicule, grotesque tentative de suicide que vous nous avez jouée tout à l'heure lorsque j'ai perdu votre contrôle, que vous vous détacherez de votre personnalité primitive et instinctive si grotesquement morale, que vous décollerez des cercles premiers et tyranniques qui vous emprisonnent. (*En hurlant.*) — Agissez fort ! L'essence de votre esprit la postule, cette nouvelle identité, vous ne pouvez le nier maintenant. (*Désespéré.*) — Vous êtes par moments un protagoniste si peu vivant, si pâle, si imprécis, si incertain que je vais finir comme Descartes, mais à votre sujet, par douter de votre existence.

(*Grandiloquent.*) — Allez ! Fuyez ou manifestez-vous magnifiquement ! Prenez la parole ! Falsifiez votre vérité de front ! — Soyez insolent avec vous-même. — Construisez vous-même votre mythe en vous et dans l'esprit du lecteur, pour vous ôter à tout jamais cette tentation du suicide et, par la même occasion, (*ton feutré, empreint de crainte et d'espoir*) pour m'ôter à moi-même, à tout jamais, cette peur de vous perdre un jour dans un accident stupide de cette sorte.

Ma Voix, impérieuse, ton de commandement.

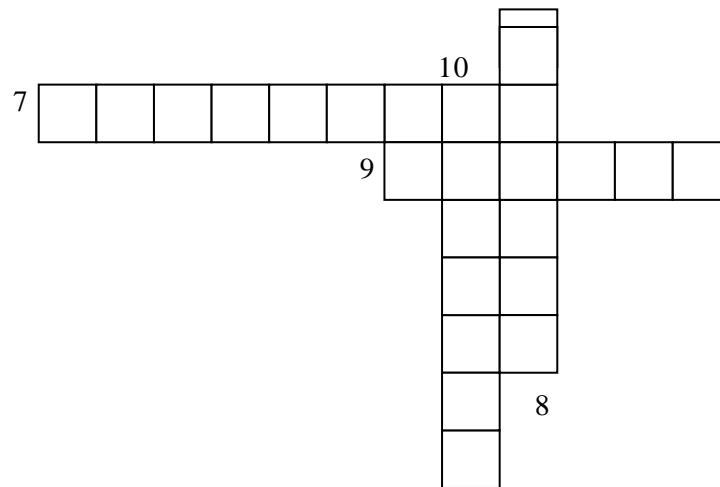
Par exemple, dites-moi en me regardant froidement dans les yeux, répétez après moi : « Je n'ai pas agi, dans ce moment-là, par désespoir comme on a pu le penser, mais pour jouer cyniquement avec les nerfs et les sentiments du lecteur... ma tentative de suicide n'était qu'un leurre pour lui faire peur, l'horrorifier, et le dresser contre vous, en m'adjugeant hypocritement le rôle de la victime de votre guide — et tout cela pour toutes sortes de raisons que je jette pêle-mêle sur la table avec le plus grand plaisir, avec la plus grande jouissance que j'aie jamais éprouvée, et dans le plus grand désordre... » Enumérez, pressons ! : « ...pour qu'il s'élève avec moi, contre votre haine inlassable et votre méchanceté ; pour qu'il craigne lui aussi, ce que j'appelle avec le gars d'Ivry, dans nos conversations privées, les effets pervers, destructeurs et tragiques de votre enseignement ; pour qu'il doute de lui-même, de l'efficacité de vos instructions, de votre détermination ou de votre valeur morale ; pour qu'il désorganise votre guide en se mettant hors jeu, de lui-même, et me cède ainsi tous ses espaces d'expression ; pour que, l'ayant éliminé, rester seul avec vous, unique, vautre contre vous comme je fais : pauvre assoiffé d'amour exclusif que je suis ! pour qu'il rejette votre « choix existentiel », comme dirait Sartre, parce que vous êtes l'ennemi qu'il doit craindre plus que quiconque ; par dépit que vous ne vous intéressiez pas plus à moi : vil et indigne usurpateur du rôle principal ! par crainte, encore ! de ce que je pourrais devenir, ce que je n'ose plus croire ; par envie rageuse de votre violence ; par ressentiment face à votre pouvoir sur lui qui me remplit de rage ; pour qu'il vous étouffe et vous rejette par pure stratégie politique ; par simple désir d'être ; pour brouiller

les frontières de nos deux vies et m'approprier vos mérites et votre créativité ; par jalousie de votre relation privilégiée avec lui ; pour l'éloigner de vous par simple caprice ; pour nier, par jalousie, la dimension de votre guide ; par méchanceté pure ; par haine pure ; pour proclamer la dérision de tout guide de vie ; parce que je sais que j'ai perdu !... »
Et quoi, encore ?

(Ton ironique.) — Ah ! vous riez de contentement devant le désarroi du lecteur ! — Ah ! je vois, ne dites plus rien... *(Mystérieux.)* — Pourquoi en ce moment, suis-je si disposé à vous aimer ? — Décidément, je n'aurai pas assez de toute votre vie pour vous conseiller. *(Moqueur.)* — Ça, c'était de la manipulation d'opinion bien ficelée ! — Eh bien, vous voyez, le calcul, le cynisme raisonné, le plaisir du jeu, l'impudeur, l'art de l'intrigue et de la tromperie s'insinue tout doucement en vous et remplace votre honnêteté, votre sincérité, votre droiture, cette morale dans laquelle vous vous vautrez depuis si longtemps et que j'abhorre... *(Fou de joie.)* — Bravo ! votre morale conventionnelle commence à s'atrophier sous l'effet de mon enseignement, si je puis dire... — D'ici que vous vous dépouilliez plus vite que prévu des vertus, des erreurs et des souffrances de l'innocence en rejetant la faute, toutes les fautes sur moi, je veux dire que vous passiez plus vite que prévu de l'innocence à l'expérience grâce à mon guide ; d'ici que vous culbutiez, enfin ! dans cette toute jeune et toute moderne morale sociale qui régit maintenant le monde, il n'y a plus qu'un pas... *(Sentencieux.)* — Mais, prenez garde ! ce n'est pas en détournant votre agressivité naissante, même rigolarde, de sa véritable adresse que vous échapperez au désespoir, à la fascination du précipice de la mort et que vous vous élèverez à votre liberté. — Car attention : la proie c'est E., la cible c'est E., pas moi. Le minus vous l'a clairement signifiée. *(Hagard.)* — Le minus ! le minus ! Qu'il vienne le minus ! *(Satisfait de lui, plein d'assurance, avec un rien d'ironie.)* — Il n'empêche que de ce fait, j'en appelle à l'impartialité du lecteur (à qui je demande de rester calme) devant votre mauvaise foi

naissante, devant vos nouveaux talents de manipulateur. Nous verrons bien qui il connaît le mieux ici, qui il a le mieux perçu. (*Très maître d'école.*) — Nous allons le tester le lecteur. Nous allons sonder sa position... Il aura droit à deux réponses pour chacun :

Jeux



— Eh ! le lecteur ! l'inculpé est-il un sybarite, un révolté, un haineux, un jaloux, un tueur, un dévoyé, un affreux maniaque, un contempteur hypocrite du relâchement des mœurs, une bête gluante, un être maléfique, un être usé, un être ravagé, un traître, un apprenti, un bourreau, un professeur de cynisme, un hypocrite, un théoricien des basses œuvres, un zéro, un démon, un inquisiteur abject, un malheureux, ma pâle et pauvre imitation, un aigri, un désespéré, un jean-foutre, un subversif, un fourbe, un ambitieux, un refoulé, un imposteur, un damné terrorisé par l'invisible, un renégat,

« Et pour quelle sorte d'homme me connais-tu ? Un salaud, une canaille, un bâfreux de morceau tombé des tables ! un vil, vaniteux, créfinesque, clochardesque, servile pour trois hardes, larbinesque à cent sous, merdeux, laineux aux pattes, un salaud !

une lavette, un salaud à faire partout des histoires ! un fils de putain, un lorgonnard, un hyper lèche-cul, un effronté fielleux ; un gueux dont tout l'héritage tient dans une boîte ; un individu qui comme loyal service ne voudrait que le maquereautage ; oui toi tu n'es rien qu'un concentré de salaud, de gueux, de lâche, de satyre, que le fils et l'héritier d'une chaîne bâtarde ! Un individu que j'aimerais étriller jusqu'à ce qu'il hurle s'il sait nier même la plus petite syllabe de tout cet assemblage de titres ! »

Shakespeare¹².

un idéaliste, un tendre, un auteur non publié, un père putride, un fils honteux, un nul, un satanique personnage, un barbare, un démolisseur d'idole en puissance, un terroriste raté, un mauvais garçon, un persécuté atrabilaire, un pitre douteux, un raté, un radical, un soldat blessé, un prisonnier évadé d'une prison dorée, un héros démobilisé, un héros littéraire, un gars entre l'équilibre et la chute ? un héros de l'Impossible, un :

Jeu 7

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

ou **Jeu 9** (horizontal) : un mot en six lettres.

Et moi ? Qui SUIS-JE lecteur ? Que SUIS-JE. Rassurez-moi ! Dites-moi, vous, que vous savez qui je suis. Dites-moi à quoi correspondent mes désirs, mes actes, mes pensées, mes sentiments, que je vois si vous m'avez compris. Dites-moi que vous croyez en moi. Dites quel guide je suis, SUIS-JE un :

Jeu 8

--	--	--	--	--	--	--	--

ou **Jeu 10** (vertical) : un mot en sept lettres.

En cherchant bien, en prenant votre temps, vous trouverez les réponses plus haut ou aux pages **107**, **113** et **115**. Remplissez vos grilles, puis continuez votre lecture.

JEU SUBSIDIAIRE

Pour éclairer l'auteur et lui permettre de donner une suite judicieuse à son roman-jeu veuillez noter ici votre première impression. Ce jeu donnera droit à un point de vie complémentaire en cas de réponse satisfaisante.

Selon que votre sensibilité, vos expériences et votre jugement vous auront poussé à y apporter votre part d'imagination, ce livre vous est apparu :

(1) comme l'expression gênante de votre propre inquiétude, l'histoire du héros (très silencieux) s'étant animée d'autant plus facilement derrière votre regard que le sentiment présent de votre vie et les regrets à demi-conscients que vous éprouvez à l'égard de votre existence vous font craindre de vous y reconnaître un jour ;

(2) comme une suite de paraboles allégoriques plus ou moins étonnantes où l'expérience vécue le dispute à l'expérience mentale, pour penser son présent et son devenir et inciter certains à établir l'indispensable convergence des sens, des volontés, des intelligences et des actions entre leur être fictif et leur être réel afin de repousser et de vaincre la fatalité, non ! leur misère morale... avec toutes les satisfactions que cela apporte — ou disons plus clairement, autrement (pour vous aider), comme une fable anxiogène très intériorisée sur l'identité, sur les certitudes morales et affectives à développer en soi pour lutter contre le désir de la « chute », et d'autres thèmes comme la liberté, la lucidité, le jeu du monde, la révolte, etc. (pour l'instant inachevée), dans laquelle l'Un et l'Autre se retournent avec déchirement leurs interrogations, leur haine, leurs hantises et leurs aspirations, chacun à sa manière, le personnage principal avec son silence, le guide avec ses hallucinations (mais qui se déploient avec force dans votre propre courant de conscience et l'augmente), la justification de cette volonté pressante mais malhabile de réussite qui vous anime, traduisant votre ambition, votre esprit refusant tout accord avec l'idée d'une personnalité trop en faiblesse ou en mal-être qui ne pourrait que vous offrir un destin incertain ;

(3) comme le regard et la parole d'une autre vie mise à nue, sincère et humaine, mais trop lointaine pour

que vous acceptiez d'emblée de l'insérer dans votre conscience, parce que tout jeune homme/femme, passionné et absolu comme on peut l'être à votre âge, aucun doute ne vous assaille ni ne vous perturbe... (mais croyez-moi, n'hésitez tout de même pas à prendre votre part d'inquiétude) ;

(4) ou, tout simplement, comme un exercice de vie (faussement cynique et immoral) ayant de toute évidence vocation à s'inscrire dans un système global d'ironie et d'humour, de dérision, de caricature et même de grotesque, auquel vous avez participé avec passion, le commencement d'un grand guide de vie prometteur, susceptible de vous tisser d'autres lignes de force pour le présent et le futur, dans lequel vous aimeriez continuer d'exprimer vos opinions, vos défis et vos rejets, vos sourires et vos rires, placer vos protestations, pourvu qu'il s'élargisse de plus en plus habilement en de nombreuses suggestions d'« applications », sous formes de simulations de situations et d'animations assistées (car c'est dans la fiction que l'on peut le plus aisément se voir capable de certaines actions et incapable de certaines autres), trop rares dans cette première édition.

Jeu 15



DEUXIÈME NOTE AU LECTEUR

Si vous n'avez recherché aucune réponse jusqu'à présent c'est que vous êtes dans une position d'indifférence, ce qui m'étonne, ou que votre vie ne vous concerne pas, ce qui m'inquiète. Il est temps de vous réveiller. Relisez tout ce roman-jeu à miroirs qui s'adresse plus, c'est vrai, je le reconnais, à votre imagination sensible qu'à votre intelligence critique, puis revenez ici en vitesse. Croyez-moi, vous me rendrez justice un jour. Si vous avez répondu à toutes les questions, c'est que vous avez un pouvoir de concentration énorme, continuez votre lecture.

**ET PROFITEZ-EN POUR PARTICIPER AU GRAND JEU-
CONCOURS CI-JOINT. ATTENTION ! RÉCLAMEZ VOTRE
TICKET DE CAISSE. NE JETEZ PAS LE TICKET DE CAISSE**

COUPON-RÉPONSE DU GRAND JEU-CONCOURS

N° DU GUIDE :

année :

Si le coupon ne comporte pas de numéro de guide : vous ne pouvez pas jouer officiellement. Pas de chance pour vous ! (Mais, sous toute réserve, vous pouvez l'obtenir à l'adresse ci-dessous, et à une condition.)

CLÔTURE DU CONCOURS LE : ...

REMP LISSEZ LE COUPON. INSCRIVEZ EN HAUT, A GAUCHE, VOTRE NOM ET VOTRE ADRESSE. (JOIGNEZ-Y LE TICKET DE CAISSE DATÉ ET UNE ENVELOPPE TIMBRÉE À VOTRE ADRESSE.) RETOURNEZ LE TOUT, AVANT LA DATE DE CLÔTURE DU JEU, À L'ADRESSE SUIVANTE :

RÈGLEMENT :

1) Si votre coupon totalisant les 15 points de vie est le premier à nous parvenir vous avez gagné un chèque-cadeau de [...] euros (remis à la clôture du concours).

2) Tous les coupons-réponses totalisant les 15 points de vie participeront à un tirage au sort à la clôture du jeu. L'heureux gagnant recevra un chèque-cadeau de [...] euros.

3) Tous les coupons-réponses participeront à la clôture du jeu à un tirage au sort. L'heureux gagnant recevra un chèque-cadeau de [...] euros.

Nota : les chèques ne sont pas cumulables. — Le point de vie complémentaire départagera les concurrents dans le cas n° 1.

Les gagnants s'engagent à ne pas divulguer les réponses — AU MUTISME le plus complet —, ce jeu devant se renouveler d'année en année.

Jeu 1 :

Jeu 2 :

Jeu 3 : (3) (4)

Jeu 5 :

Jeu 6 :

Jeu 7/9 :

Jeu 8/10 :

Jeu 11 :

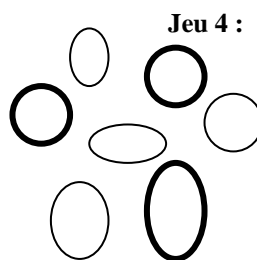
Jeu 12 :

Jeu 13 :

Jeu 14 : (1) (2) (3) (4) :

Jeu 15 : réponse complémentaire motivée au verso

Jeu 16 : réponses au verso / TOTAL DES POINTS :



**« Je me contredis ? Eh bien, je me contredis. »
Walt Whitman, poète américain.**

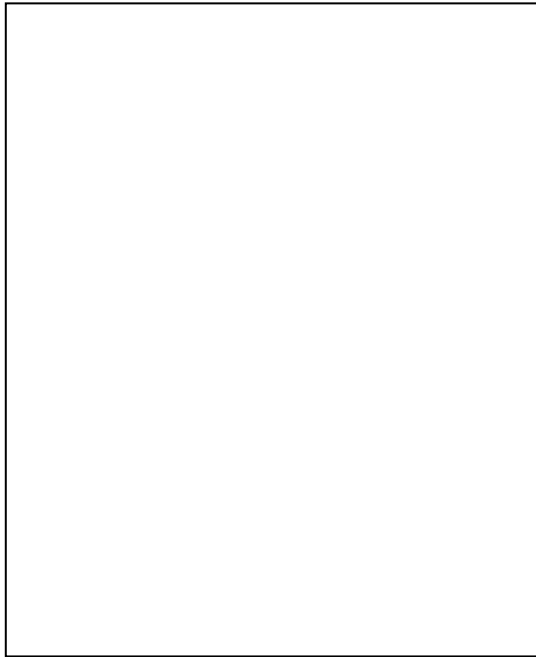
(1)

Jeu 16 (rendez-vous, page 20)

(2)

**« Tout mouvement vous découvre. »
Montaigne.**

Jeu 15



**« Pour se servir de son affectivité, comme le lutteur utilise sa musculature, il faut voir l'être humain comme un Double, comme le Kha des Embaumés de l'Égypte, comme un spectre perpétuel où rayonnent les forces de l'activité. »
Antonin Artaud¹³.**

CHEMIN DE L'OMBRE

Si vous avez trouvé cinquante pour cent des réponses, fermez le livre et détendez-vous. Puis sortez pour voir du monde. Vous reprendrez votre lecture demain. Allez au parc, ou dans la rue, ou boire un verre dans une brasserie. En quelque sorte, allez au Spectacle. Contrez votre timidité en vous mettant au premier rang.

Voici une autre bonne manière de modifier sa sensibilité. Asseyez-vous, observez et écoutez. On ne se modifie pas en se promenant le nez au vent, le regard en soi, étranger aux hommes ou à l'événement, mais en observant avec précision et vigueur à l'extérieur, avec une lucidité utile et féroce.

Dans un premier temps, on s'amuse follement à cette observation de la vie quotidienne, car la vie est un théâtre. Mais attention, il ne s'agit pas de se contenter de dévisager les gens ou d'analyser les situations, mais de transformer en soi l'observation, je veux dire les émotions, la résonance, la brûlure qu'elle provoque, de la transformer en images et en symboles de lutte et d'espoir, impérissables et dynamisants. Et plus inquiète, plus troublante est l'image, plus vive, plus violente, plus volontaire sera la dénonciation.

Et ce faisant, persuadé de sa puissance à s'insurger, on s'emplit d'une bonne énergie pour jaillir hors de soi, pour agir. La lecture des moralistes, c'est développer sa finesse, je vous la conseille. Observer comme je l'entends, c'est vouloir mobiliser, animer, modifier à l'occasion de cette volonté d'insurrection vis-à-vis de soi-même toute sa sensibilité passive.

SCÈNE DEUXIÈME

OÙ L'ON VOIT LE PROTAGONISTE, SUITE A UN SUBIT
ET VIOLENT BESOIN D'AMOUR SOULEVÉ PAR LES
PROPOS ENTENDUS, SE FAIRE QUERELLER PAR LE
GUIDE, PUIS SE LIVRER A UN ACTE ICONOCLASTE
NON PRÉVU

*Mon visage supposé de guide s'imprime sur le
visage du protagoniste. La métamorphose est*

étonnante et doit surprendre le lecteur. On entend des bruits, des chuchotements, des messes basses.

Ma Voix, dans un grand énervement. — Ah ! mais vous, ne vous collez pas contre moi, bon Dieu, je parle au lecteur ! Votre haleine me saoule ! Vous m'étouffez ! Ce n'est pas en m'étreignant comme un fils éperdu que vous cesserez d'être personne, de n'être qu'une virtualité d'être comme moi. Je vous ai demandé de vous rapprocher de moi, de développer mes idées, de pratiquer mes actes pour que ma croyance critique vous devienne une obligation, une seconde nature, pas de vous coller amoureuxment contre moi comme pour vous réfugier en moi. ÉLOIGNEZ-VOUS DE MOI !

Ah ! mais lâchez-moi la main, un peu de tenue ! N'oubliez pas que le lecteur que vous avez tenté hypocritement de dresser contre moi, vous observe, nous observe, s'interroge pour remplir ses grilles. Que va-t-il penser de moi, de nous, de notre jeu, de notre rivalité qui n'aurait abouti qu'à me convaincre de faire les choses à votre place.

Qu'il se rassure, je n'ai pas l'intention maintenant d'accepter de devenir, parce que vous vous décidez (douloureusement et difficilement) à signer le pacte de sang avec vous-même, parce que vous vous impliquez, tout timidement et sur la pointe des pieds dans l'action, disons dans ce jeu subtil des affirmations, des dissimulations, des manipulations et des mensonges, au lieu de fuir, ce dont je vous félicite, de devenir votre esprit-refuge, le substitut de vos désirs, l'expression suffisante et rassurante de votre nouvelle personne morale en congé d'aliénation sociale, un gentil petit être onirique avec qui vous pourriez vivre tranquillement un amour grotesque et contre nature dans un monde fantastique, dans une existence hallucinatoire séparée du monde réel... Ce serait trop facile !

Que vous arrive-t-il ? L'affirmation de votre être vous effraye-t-elle à ce point que vous préféreriez réduire votre vie à une simple liaison amoureuse avec moi ? Il ne suffit pas de vous adresser dans mon dos à votre ami d'Ivry, ce gars que je n'aime guère, pour voir se réaliser

comme par magie votre timide souhait de devenir différent. Et ce n'est pas en vous jetant dans mes bras que vous échapperez à la réalité si humiliante de votre vie.

« S'interroger sur son identité, ce n'est pas rechercher ses racines, c'est se demander : qui d'autre puis-je être ? »

Anonyme, VI^e siècle av. J.-C.¹⁴

Ah ! mais vous me dégoûtez avec votre air craintif et votre besoin d'amour. Je ne peux vous donner aucune sorte d'amour, même si je cherche à vous aider... car, d'abord, tel que je vous vois, vous me faites trop honte. Tel que je vous vois nous me faites horreur, vous n'êtes toujours pas celui que je voudrais que vous soyez. Vous n'êtes toujours pas le rebelle volontaire que vous devriez être. Eh bien, non ! je ne serai pas le déversoir de votre lamentable désespoir — c'est vous-même qui l'avez dit... Eh bien, non ! ce n'est pas en moi que vous trouverez votre consolation — quoi que j'aie pu dire — car vous êtes d'autre part si lâche, mon cher être, que vous seriez capable de m'anéantir, de m'étouffer à la première occasion si je devenais votre refuge, pour empêcher ma voix d'exprimer sa révolte au fond de vous.

Comprenons-nous bien, nous sommes maintenant trop différents, trop contradictoires pour pouvoir redevenir une entité à une seule voix. JE NE SUIS PLUS VOUS ET VOUS N'ÊTES PLUS MOI. Nous sommes à tout jamais séparés, définitivement dissociés. Tant que vous vivrez nous ne serons plus jamais un... M'avez-vous compris ? Et de plus, pour votre sauvegarde, je vous serai désormais toujours hostile, car je crains trop votre faiblesse et vos revirements, mon vieux. Je n'ai aucune confiance en vous. Je me méfie de vous. Eh bien, oui, moi, conformément à ma nouvelle volonté, donc à ma nouvelle destinée de guide, j'ai l'intention de vivre libre en vous durant toutes ces années à venir, pour parler à ma guise, pour vous harceler, pour développer mon efficacité, pour exprimer moi-même ma révolte avec ma propre voix au fond de vous. Je n'envisage plus aucun accord avec vous qui n'aboutirait qu'à une risible et triste unicité comme par le passé, une nouvelle misérable et décevante unicité morale !

— Ah ! mais lâchez-moi la main, vous ! Le lecteur qui s'impatiente et moi-même, nous vous demandons maintenant avec insistance d'accélérer le mouvement, de défier E. avec éclat, de réaliser votre intention de violence, d'être féroce, d'être violent, de nous éclabousser du sang de la créature maudite, pour qu'on puisse vraiment penser que vous avez pris conscience des désirs qui tourmentent votre âme, pas de vous coller contre moi comme pour vous réfugier en moi, comme pour vous cacher en moi.

Je vous le répète, ce n'est pas ainsi que vous échapperez à la dictature de votre triste et indigne, vieille et usée inquiétude. Soyez créatif, imaginatif et inventif et non tourmenté, apeuré et assoiffé d'amour. Vous avez suffisamment travaillé votre texte pour que je puisse penser maintenant que vous avez vos propres opinions, vos propres sentiments, votre propre volonté, votre propre énergie.

Bien ! dans ce cas identifiez-vous vous-même, bon Dieu ! puis mettez en branle vos propres cellules tueuses et descendez dans le gouffre accomplir l'acte final qui signera et justifiera la vérité de mes pensées et de mes sentiments, puisque je ne peux le faire moi-même, puisque je n'ai pas de réalité. Soyez l'être fort, combatif, le révolté déterminé que je veux que vous soyez. Réveillez-vous ! Agissez fort et tout seul ! Existez ! Eh ! ne me bousculez pas ! que vous ai-je dit de si dur à accepter, de si difficile à accomplir, de si terrifiant ? Calmez-vous ! Eh ! mais où allez-vous encore comme ça en courant maintenant ? Vous !

MAIS OÙ VA-T-IL ?

Restez avec moi ici, vous !.. J'avoue que je n'aime pas sa réaction. Un flot de souvenirs l'aurait-il envahi, et si tumultueusement qu'il ne puisse que fuir sa triste vie qui défile devant lui ? Ou m'a-t-il si bien écouté qu'il a enfin découvert dans mon expérience morale, subjective, quelque chose qui pourrait l'aider à modifier, enfin ! véritablement et définitivement sa destinée ? Mais quoi ? Je regrette maintenant la brutalité de mes propos.

Ai-je eu raison de lui avoir refusé ce peu

d'amour qu'il demandait ? N'aurais-je pas dû lui en donner l'illusion ? Qu'a-t-il compris ? Que va-t-il faire ?

« Et sans doute notre temps préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être. Ce qui est sacré pour lui, ce n'est que l'illusion, mais ce qui est profane, c'est la vérité.

Ludwig Feuerbach¹⁵.

Je n'arrive pas à vous suivre...

Ah ! je crois qu'il s'est laissé volontairement dominé, pour s'affirmer sur-le-champ, ou pour nous épater, par une impulsion qu'il croit grandiose.

Revenez ici !

Serais-je allé trop loin dans mon harcèlement ?

Lecteur, aidez-moi, je crains le pire, je crains la chute...

Obéissez-moi ! Arrêtez ! Je suis votre guide-metteur en scène, votre Kha, je suis celui qui ordonne, qui met les choses en place dans votre conscience, je suis celui qui intensifie les sensations, qui lance la revendication, qui forme les pensées et leurs ramifications, je suis celui qui suit son être tout au long de sa vie pour l'obliger à développer et à entretenir sa force vitale (à capter dans les grandes réserves d'énergie éparses mais toujours existantes en soi) si nécessaire pour l'action, pour la lutte suprême. Je suis votre double, votre guide exigeant et actif. Vous devez obéir, c'est moi et moi seul qui mets en scène ici.

Reprenant progressivement son visage de protagoniste, le protagoniste court dans le couloir comme un fou. Il semble hagard et avoir perdu ses moyens de contrôle.

Ma Voix. — Que le lecteur m'excuse pour mon propre emportement devant l'attitude du personnage principal, pour ma violente colère et ma violente frayeur.

C'est que, si mon être saute par la fenêtre, je saute avec lui, et c'en sera fini de mon individualité pensante, de cette belle liberté intellectuelle que je commençais à chérir. Je ne me serai sorti du néant en une nuit et à la force de la parole que pour y retomber plus vite.

Ah ! j'entends déjà la douce voix de la blonde présentatrice à la télévision : « Suicide collectif la nuit dernière : un être et son guide, pour des raisons inexplicables, se jettent en duo par la fenêtre d'un building situé dans une zone industrielle et s'écrasent en chœur sur un parking désert. Les désespérés n'ont pas laissé d'explications. On s'attend à d'autres suicides de ce genre, etc. »

Mais où va-t-il ? Voudrait-il se venger de moi en se tuant (par orgueil blessé ?) pour me punir d'avoir osé donner de sa personne, dans le prologue, une image de lui qu'il juge fautive : celle d'une lamentable, d'une pauvre et *triste figure humaine* sans énergie ne manifestant que le travail de l'inquiétude ? Ou pour avoir osé le pourfendre dans son affectivité : lui dire en face que sa faiblesse me révolte ? que sa lâcheté me révolte ? que ses vaines prières, ses souffrances et ses supplications me révoltent ? Ou pour me punir (par rancune ?) d'avoir voulu me dissocier définitivement de lui afin de devenir mon propre maître ? Ou pour avoir cherché à le leurrer avec ma proposition de réussir en six mois sans rien prouver. J'ai vraiment le sentiment de jouer ma vie à la roulette moi en ce moment. Ma propre destinée s'annonce aussi dangereuse qu'un jeu de hasard. Ou la bille d'ivoire s'arrête au bon endroit ou je trépane dans les plus grandes frayeurs. Fort heureusement, j'éviterai les douleurs physiques, puisque je n'ai pas d'enveloppe charnelle.

Décidément, ai-je eu raison de l'avoir sorti aussi brutalement de la rêverie douloureuse dans laquelle il se complaisait ? D'avoir cherché à le stresser avec mon allusion énigmatique et répétitive à l'acte de sang que je veux qu'il commette... qui se précise ? De l'avoir poussé à se rebeller, à lutter, à lui demander de me ressembler, d'être moi ? Et moi, ai-je eu raison d'avoir voulu mon autonomie intellectuelle, d'avoir voulu ma liberté

d'expression, d'avoir voulu ma propre réussite à travers lui : exister à travers lui, comme ces gens que je méprise à qui le sort, croient-ils, n'a pas donné suffisamment de circonstances pour réussir ?

« Car chose étrange, la plus belle chose que l'on puisse faire, c'est d'essayer de ne pas réussir. »

**Meša Selimović,
La Forteresse, Gallimard, 1981.**

Mais j'ai l'impression qu'il retourne dans la salle de réunions. Hep vous ! Vous n'avez pas le droit d'y entrer pour l'instant !

Le protagoniste, qui a repris totalement son visage de protagoniste, casse le portrait de E. qui est au mur dans une crise de rage ou de désespoir, comme Baudelaire le portrait du général Aupick.

Oh ! cessez de casser ce tableau. Revenez ici, mon cher être ! C'est moi qui mène le jeu et il n'était pas prévu que ce chapitre se termine ainsi. Je ne vous ai pas demandé de me devancer. Je n'avais pas prévu cette fin boulevardière.

Sorti de l'obscurité des murs, le chœur social de E. qui s'est regroupé sous la fêrule du coryphée autour de l'icône brisée, apeuré par la tournure que viennent de prendre les événements, l'air inquiet, après une brève discussion, ramasse les débris et, à l'unanimité, proclame E. : « Idole sacrée ! »

Vous foutez ma mise en scène en l'air. Vous désorganisez mon guide. Vous n'allez pas nous priver de la véritable scène dramatique, je veux dire de la cérémonie finale tant attendue. Eh ! Lâchez-moi ! NE ME BOUSCULEZ PAS ! Ah ! Quand même ! Vous vous calmez !

FIN DE L'ACTE I

CHAPITRE V

« Qu'elle soit intérieure ou vienne du dehors, une voix qui ordonne ne peut s'imaginer sans le ton de la menace ou de la promesse. »

Arthur SCHOPENHAUER¹.

OUÛ L'ON ENTEND LE GUIDE-METTEUR EN SCÈNE FAIRE QUELQUES REMARQUES ACERBES MAIS PRUDENTES AU PROTAGONISTE HONTEUX

Votre basculement dans la « violence ? », si j'ose dire, a été si surprenant et si rapide, si subit, pour quelqu'un qui redoute plus que tout la révolte, qui n'est ni effronté ni arrogant, plutôt incorrigiblement policé, et n'a toujours affirmé ne vouloir que de la reconnaissance, que tout m'incline à vous placer à tout jamais sous l'influence de ce guide,

je veux dire de ma voix qui s'est éveillée puis insinuée subrepticement dans votre intimité, y étalant sans gêne ses aspirations, ses révoltes, ses contradictions, ses ambiguïtés, sa volonté individuelle, comme si sa grande affaire était plus de s'affirmer en tant que telle et non de se fondre dans votre subjectivité, craignant peut-être si on ne l'écoutait pas d'y rester en suspens avec une partie de vous-même, comme une idée avortée, ou un curieux état d'esprit tout en retrait qui ne pourrait même pas vous offrir une impulsion vers une autre vie ;

plutôt que de vous laisser monnayer tout seul dans vos sombres labyrinthes, vos invectives et vos cris, là où aucune complicité ne pourrait jamais s'établir entre

nous, tandis que l'habituel défilé d'images passerait dans votre esprit sans que vous parveniez jamais à en saisir l'utilité.

Néanmoins, mon vieux, je dois vous le dire, l'expression de la vérité de votre nouveau sentiment, envers E., en dépit de mes instructions, a manqué de force et de virulence, et même d'intensité ! Le ton n'y était pas encore. Je suis déçu.

Mais qu'est-ce que c'est que cette manière symbolique de dire les choses, de me bousculer avec des allures courtoises, de cesser de me frapper sur la gueule vigoureusement dès que je gronde, de vous contenter de jeter à terre une image, UNE IMAGE ? L'indigne lâcheté vous aurait-elle encore une fois retenu ? Mais il fallait revêtir l'habit de lumière. Votre rage n'a pas été suffisamment implacable et médiatrice, non et non ! elle doit porter plus haut vos défis, mon vieux, si vous voulez vous délivrer de l'emprise de ces créatures d'argent insolentes qui s'imaginent pouvoir vous dépouiller de votre existence en vous exploitant, en vous emprisonnant dans leur réalité contraignante, dans leur Ordre ! Vous n'avez même pas eu un geste brutal, ni même proféré des imprécations contre E., ou des mots de haine contre le chœur social.

Votre fuite dans les couloirs n'a été qu'une sarabande grotesque bien trop mesurée à mes yeux ; votre gesticulation de pantin, votre excitation ridicule devant la photo de E., certes empreinte de signification, n'a été ni plus ni moins qu'une succession de médiocres pantomimes (saynète mal assurée et médiocre dont je me serais bien passé) : tristes représentations de votre trouble, de vos craintes, de vos interrogations inquiètes devant votre avenir, de votre insignifiance, de votre fadeur, de votre manque de ferveur, d'imagination et de démesure, de la circularité de votre caractère, de votre décevante lisibilité, de vos habitudes frileuses, de vos prudences de pensées et de jugements, de vos songeries d'éternel bien-pensant, de vos désirs contradictoires, de vos ambivalences, et de vos nostalgies, mais...

Mais votre dramaturgie inconsciente de refoulé, pseudo subversive, n'a rien ajouté à notre savoir.

Mais vous ne nous avez rien prouvé !

C'est comme cette lumière falote que vous nous avez projetée, sur votre réalité tout à l'heure. Mais oui, je reviens en arrière au risque de lasser ! Mais elle était bien trop réfractée. Rendez-vous à la page 108 pour un rapide rappel. Il y avait bien plus à dire sur votre caractère, qui vous prédispose à l'incertitude et au lien maudit — qui va fort heureusement vers sa transformation, je le sens, confirmez-le ! — sur le jeu épuisant de ces forces instinctives et antagonistes dans votre conscience, qui vous déchirent et vous rendent malheureux, sur vos deux démons intérieurs, devrais-je dire, ou mieux encore, sur vos deux clowns autonomes : l'un sans illusions qui jappe du haut de son expérience sa rancœur envers le monde et hurle ses malédictions du plus profond de son isolement moral où il s'est réfugié, l'autre capable d'aimer le monde, de l'assumer et même d'en jouir sans honte ; l'un qui cherche la bonne voie, qui s'y pousse avec un peu de souplesse et de lèche, avec une sorte d'objectivité sociale, de duplicité ou de cynisme, l'autre qui ne se départ jamais de son obéissance, que son inquiétude empêche d'accéder à la lumière, et qui s'attendrit en lui-même, s'emplit de passivité ; l'un qui veut aimer, l'autre répudier ; l'un qui veut s'habiller en moraliste sévère, en presbytérien étriqué comme s'il détenait la vérité parce qu'il possède quelques vertus flatteuses et l'autre qui se sait capable de toutes les joyeuses et folles dérives ; l'un qui vous pousse à la vérité, l'autre au mensonge, l'un à la rébellion, l'autre à la timidité, à la soumission. Mais, mon vieux, sans ces balancements dans la conscience, sans ces tempêtes dans l'esprit, on ne pourrait pas sonder ses profondeurs, on ne se révélerait jamais à soi-même, on ne se connaîtrait jamais dans sa réalité ; l'un qui vous pousse à la rupture du pacte, de tous les pactes, puis à la vengeance, l'autre au conformisme, au bien-être, à la tranquillité, au respect, à la piété sociale ; l'un qui vous pousse à rechercher les tourments et les joies de la déchirure suprême et l'autre qui vous retient dans l'Ordre, dans l'inquiétude, comme si le rêve hallucinatoire vous y était en vérité plus supportable, comme si l'intention et l'action elle-même pouvaient se réaliser dans l'illusion des actes pour modifier la réalité. Voilà comment on parle courageusement de sa complexité, de sa difficulté d'être, de sa spécificité, de sa bénéfique dualité, quand on veut cesser

**de vivre dans la misère morale, la terreur et le désespoir,
quand on veut à la face du monde, se modifier pour
s'accorder à la réalité humaine et sociale.**

Mais j'ai rêvé !

Mais où est donc la vraie charge héroïque, raisonnée et élaborée, calculée que je suis en droit d'attendre de vous après tous mes efforts pour vous obliger à vous redresser ? Mais qu'est-ce que c'est que cette manifestation grotesque des sens, ce plan sans gloire, sans éclat, sans véritable intensité, vide de cette idéologie combattante maintenant je pense, acceptée et comprise par votre esprit, que vous nous avez offert, cette agitation de misérable qui n'a pas pris en compte, ouvertement, mes propositions, tous ces rites, ces actes de vie, ces innombrables et irréfutables médiations complexes que je vous ai proposées, ces associations de pensées, ces pratiques, toutes ces méthodes provocantes qui permettent d'investir la réalité et de s'en rendre maître ?

Croyez-moi, et j'ai plaisir à me répéter, la seule manière de faire parade pour un héros comme vous de sa compréhension — voire de l'éradication de sa souffrance, de l'absolue terreur de son esprit, de la plaie de son caractère, de son angoisse permanente, — de la chute de sa croyance... et de la révélation de son nouvel être, c'est dans la fulmination illustrée, théâtralisée à l'extrême, dramatisée de son illumination, de sa modification psychologique, de sa *renaissance morale*, comme on doit le faire couramment de sa singularité, de sa différence, et pourquoi pas tout simplement de ses humeurs, quand il le faut, pour être reconnu, je vous l'ai déjà dit cent fois !

Nous ne sommes plus au temps de vos hiératiques ancêtres, vous savez... Et vous n'êtes pas l'élégant et hautain Coriolan, ce tragique et vain héros romain festonné de fierté et de dignité, intransigeant dans ses certitudes morales, méprisant des nouvelles mœurs, muré dans son refus de la simulation et du mensonge, se condamnant lui-même à *l'acte suicidaire*, au glaive d'Aufidius par incapacité à entrer en public (avec Rome

et son peuple), dans le jeu des feintes vitales — ce tragique héros de la vérité et de l'unicité mortifères qui, s'il vous fascine, moi me fait hurler de rire !

On peut tout dire et tout faire maintenant, mais avec exhibitionnisme et brutalité, ou avec fierté et impudeur, ou avec grossièreté et cynisme, etc., et reconnaissons que c'est bien mieux qu'avec courtoisie, urbanité et politesse, voire avec émotivité, puisque cette violence intellectuelle et gestuelle qui est admise de nos jours permet de s'exprimer sans laisser sur le carreau une partie de sa tendresse, de sa dignité ou de sa sentimentalité. Cet expressionnisme réjouit tout le monde, ne choque personne et vous grandit !

Pour toute parade, mon cher héros, vous vous êtes contenté pour m'épater d'une forme d'expression secondaire et médiocre, d'un effet de scène mineur dénué de toute densité, de toute vraie dimension symbolique à mes yeux, qui nous vient naturellement lorsque des pensées, des choses, des bruits, des idées, des sentiments intensifient si brutalement notre désespoir que nous préférons l'évacuer sur-le-champ, fût-ce puérilement, fût-ce avec infantilisme, de crainte qu'une force morale mystérieuse s'en empare et nous oblige à l'exprimer tragiquement. Vous n'avez rien raisonné, rien construit, rien élaboré. Je ne vous dis pas tout cela pour vous humilier ni pour rabaisser la valeur artistique de votre acte qui, de toute évidence, à manqué de relief, convenez-en : casser avec une émotion sincère et incontrôlée, dans l'obscurité d'une pièce une image... Pouah ! Peuft ! Puift ! Quel manque de sang-froid ! Mais E. n'est pas un sentiment mais une réalité ! Il fallait l'attaquer sauvagement de front en la contraignant à se placer au centre. Vous devez savoir à quel moment pèse l'adversaire pour mieux l'amener là où vous le désirez, et au centre elle peut développer toute son animalité, toute sa sauvagerie, toute son inhumanité, et lui enfoncer avec éclat l'épée dans le col appelle les cris d'admiration du public pour qui aujourd'hui la violence d'exécution des actes est devenue un critère de valeur essentiel.

« La modestie d'un homme nuit à sa gloire. »

Jules Vallès.

« Frappez fort ! La vie est sourde. »

Mimi Parent , 1925-2005,

Artiste surréaliste québécoise.

Et maintenant donnez-moi, mon vieux, par le prodige de la voix libérée, par la magie du spectacle, l'acte définitif et supérieur, l'acte extatique libérateur de souffrance, de force vitale et de joie que j'attends de vous, l'explosion brutale et violente qui doit illustrer votre révolte et qui attesterait si clairement du redéploiement rageur mais combatif de votre personnalité, et qui témoignerait si clairement de l'émergence de votre nouvel être — qu'il m'obligerait à rejeter bien vite cette pensée extravagante et grotesque et sans fondement qui me vient à l'idée... qu'à l'issue de cette longue soirée, en ma compagnie aux pauses parfois incongrues, vous êtes encore impuissant malgré tous mes efforts, par manque d'énergie, à stopper totalement la ruine de votre subjectivité, à vous débarrasser de ce conflit, de ce vice que vous traînez depuis toujours, à devenir différent, à évoluer (victorieusement) dans les labyrinthes obscurs et l'infinie complexité de la conscience morale, à me rejoindre avec votre volonté intime et subversive, avec votre force psychique propre, libre et lucide, dans mon combat pour une nouvelle version quotidienne de l'existence.

L'expérience dans l'esprit est achevée, c'est une vie neuve qui commence !

CHAPITRE VI

« Il n'y a pas un être humain capable de dire ce qu'il est avec certitude. Nul ne sait ce qu'il est venu faire en ce monde, à quoi correspondent ses actes, ses sentiments, ses pensées, ni quel est son nom véritable, son impérissable nom dans le registre de la lumière. »
Léon BLOY.

Donc, vous appuyant des deux mains sur la table de conférences, comme pour vous lever, les yeux enflammés, vous fixez le mur avec intensité, comme si vous vouliez maintenant modifier l'essence profonde de votre être,

comme si vous vouliez... **non !** parce que vous voulez maintenant exorciser — par un acte vengeur — ce sentiment d'insécurité qui se dessine et se cristallise comme à l'insu de vous-même dans cette inquiétude dont témoigne votre mal de vivre, qu'il vous arrive, hélas ! de trop souvent éprouver, qui vous efface de votre propre existence, et dont la lisibilité vous humilie ; par un acte violent, dis-je, dont l'effet de retour serait tel qu'il briserait l'écho intime de votre être qui vous revient en pointillé de la trame d'émotions, de sentiments et de pensées que figure le rêve... dont l'effet de retour serait tel qu'il briserait cette image en vous qui vous définit trop au vrai, *héros à la Triste Figure* errant apparemment librement, aléatoire, indéterminé, silencieux, travailleur, empêtré dans une espèce de déontologie du devoir et du respect, ridicule, si honnête, si pur, pas pervers, pas lâche, pas dissimulé, pas faux, drapé presque fièrement dans votre vraie nature morale, comme un autre dans sa beauté physique lui faisant obstacle à la

vie, vous complaisant en quelque sorte dans une extase vertueuse qui voisine avec la passivité que j'abhorre, qui fait perdre l'estime de soi, ne vous lassant pas de vous y accomplir et de vous y fortifier, en quête d'aucune sensation de subversion, pas conquérant ; vous appliquant à échapper à toutes sortes d'élans dangereux, encerclé, étouffant votre propre lucidité, asservi : sans accusation, sans plainte, sans interrogation, pendant que se joue ailleurs votre destin ; partisan d'une « stratégie craintive du bien-être », lové sans gloire dans la conscience économique et financière de E., évitant ainsi toute rupture, tout conflit avec son univers où navigue le satellite de votre avenir lesté de vos craintes, de vos espoirs, de vos ambitions, désertant tout combat pour une réalité faussement calme, pour un désir de paix impossible ; et pire ! évitant tout débat moral sur le possible qui est en vous, sur la nécessité même de la lutte, sur toute intrusion d'un autre sens de la vie, sur toute vérité et toute nécessité qui s'imposent à l'esprit ; mais si généreusement disponible pour E. :

— qui, avec votre consentement hypocrite, vous dictant son système d'évolution, de hiérarchie, son système de valeurs, sa civilisation fermée où en quelque sorte s'est reposé votre caractère moral ;

— qui, dans l'espace ouvert de vos espérances, vous brûlant de paroles prophétiques jusqu'à ce que la solitude et la crainte y prennent une intensité telle que, réduit à votre grandeur naturelle, vous ne puissiez plus qu'errer sur les voies de l'avenir contraint à applaudir à votre propre asservissement ;

— vous a délivré de ce difficile combat, qui, gagné, vous eût évité de vous retrouver au bord du « grand chemin¹ ».

Et pour ne pas entrer en déshérence, vous avez préféré vous réfugier dans l'aventure qui se situe dans les rêves et les satisfactions matérielles nées des rêves.

Parce que vous voulez maintenant vous avouer : « Mon existence ne retrace que trop bien cette application constante et machinale dans cette sensibilité », en observant sur l'écran ces marques

ternes, cette succession de temps faibles qui l'ont jalonnée, « toutes ces taches, ces défauts d'accords² », cette chaîne de lâchetés, d'acceptations, de résignations, d'indignités, de soumissions aveugles à E., cette trame de signifiants lourds de menaces et d'interdictions qui vous ont soumis à une adhésion, à une aliénation volontaire, douce et permanente à E. Vos répugnances, ces contraintes et l'extrême immobilité de votre pensée ont entraîné cette anémie de l'énergie et de la passion, cette incapacité à *maneggiare* votre vie, à la mettre sous tension rationnelle pour la dominer et la construire.

Parce que vous voulez maintenant vous dire avec rage en vous redressant dans le fauteuil... puis en vous appuyant des deux mains sur la table comme pour vous lever :

« Eh bien oui ! mon inquiétude est le salaire de cette faute, et je... »

La pendule de la pièce indique qu'il est onze heures... Sous l'effet de l'éclairage qui s'est modifié la salle de réunions donne maintenant l'impression d'une scène de théâtre. Après cette projection de colère, après cet approfondissement décisif, après cette mise au point, votre visage doit refléter toute la violence resserrée qui s'est installée en vous, tous les ressorts vitaux et les énergies retrouvées grâce aux actes exécutés, aux outils conceptuels transformés en expérience du monde. Maintenant, rassemblé au centre de vous-même, sous pression, vos forces intérieures ayant triomphé de votre contradiction interne et de vos effrois, vous pouvez envisager votre action contre le vieux pacte pour affirmer définitivement la révolution de votre être.

C'est bien joué, mon vieux ! Vous voyez comme comprendre ma vérité est une force qui délivre. Le chœur social de E. avec son indifférence polie, sa curiosité mesurée, son étonnement inquiet mais attentif s'est rapproché. Vous regardez autour de vous avec brusquerie et insolence, au comble de l'excitation, car vos dernières paroles ont jeté un jour nouveau sur les péripéties et les

confusions de votre vie et élucidé votre équation intime. Tout crie en vous et présage la libération de *l'être*, car une vague sous-jacente de sentiments violents a jailli de l'esprit libéré. Vous êtes, enfin ! dans cet état de volonté et de révolte intérieure que j'ai tant appelé, dans cet autre état de conscience que j'ai tant désiré. Cet instant de tension qui évacue toute votre anxiété, votre détresse, vos difficultés, vos sensations de dépression, de désorientation et de découragement est des plus forts, car il atteint là son paroxysme, son point de violence extrême. Ne le ratez pas, mon vieux ! Puisque la crainte ne vous domine plus, le rêve ne peut plus projeter le malheur d'un vaincu. Lorsque l'homme perd sa faculté de passivité, il cesse d'être l'esclave de cette sorte de fatalité avec laquelle il veut se couronner ; qu'il s'impose. Redressez-vous ! Parfait !

Cet ultime instant que vous devez donner, dans cette salle de réunions, sur cette scène, sur ce plateau que je vous offre — trop étroit à mon goût ! doit être tout à la fois rageur, jouissif, rude, exalté et voluptueux, autant du point de vue de la parole que du spectacle, car la pensée, même vociférée, à elle seule, ne suffit plus dans notre monde pour l'expression des audaces, comme je l'ai dit il y a peu. Vous devez faire comprendre, autant par les mots que par la gestuelle (à l'instar de N. Khrouchtchev qui, battant la mesure avec sa chaussure sur son pupitre, avec violence et force bruit, fit magnifiquement participer l'ONU à sa conception soviétique du monde) que cette chape d'angoisse et de peur qui s'est amassée sur vous au fil du temps s'est dissipée.

Au diable ce désespoir qui vous abattait en se servant de vos chaînes, de vos liens moraux ! Au diable vos frustrations et vos meurtrissures ! Votre conscience ne s'effondrera plus jamais, ni dans le flux et le reflux d'une interrogation inquiète, ni dans le tumulte d'un rêve tragique, ni dans les cercles permanents de l'inquiétude et de la honte de soi, ni dans un sentiment d'impuissance et d'échec, ni dans la passivité, le champ du désespoir et la perte. Ne baissez pas votre garde ; continuez de ressentir ma voix, et vous ce guide tentateur qui contient tout en germe pour votre vie future, comme un sentiment

de confirmation, je veux dire par là comme un sentiment profond qui vous confirme dans votre nouvel être. Exprimez vos nouvelles idées, vos nouveaux sentiments.

Mais attention ! je ne veux pas ici de développements gratuits, de langage hautain, de grandiloquence vide, de déclarations ampoulées ! Des mots vrais ; des gestes violents mais étudiés, contenus. Trouvez-les, mon vieux ! C'est à vous d'inventer pour faire entrer la vérité du rôle en vous et la faire ressentir au lecteur qui nous regarde. Servez-vous de votre corps et de votre voix. C'est le jeu et vous l'avez accepté.

Comment faire ?

Je vais vous donner l'ouverture pour vous aider. Venez vers moi et dites-moi que vous ne quitterez notre espace clos, notre espace protégé, cette scène, que si je vous rends d'abord ici votre nom ; que vous ne me rejoindrez, ensuite, dans le lieu du combat final, dans ma *Plaza* imaginaire, dans la lumière de l'arène, que si je vous rends votre nom ; que vous ne signerez ce nouveau pacte de sécurité et de vie, que je vous propose, que si je vous rends ici votre vieux nom comme prévu. (Rendez-vous, page 69 ; puis à la page 191.) Approchez-vous ! Très bien, je vais vous le donner tout bas pour que le lecteur attentif au spectacle n'entende pas, car ceci est une *affaire* qui nous concerne :

Jeu 11

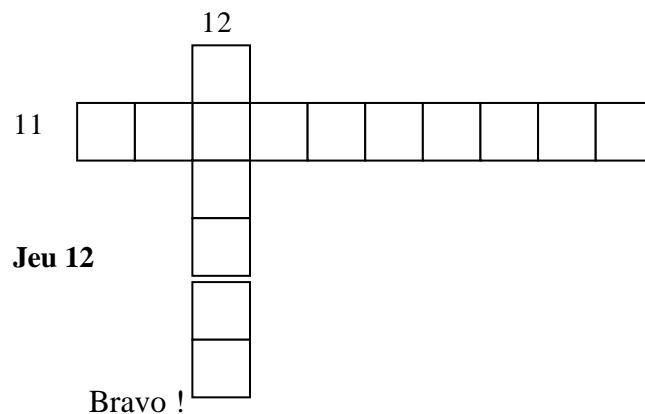


murmurez-le pendant quelques secondes, puis éloignez-vous de moi. Maintenant, arrachez à ce nom chacune de ses lettres ; déchirez-les ; elles n'ont jamais été des amies, et maintenant elles sont mortes au temps. Foulez-

« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles, »
Rimbaud³.

les aux pieds. Parfait ! cette mutilation me convient. Dites : lettres je vous hais pour tout ce que vous m'avez fait, pour tout ce que vous défendez et illustrez à mes yeux, tout ce que vous m'avez obligé d'être, obligé de vivre dans votre calligraphie prétentieuse.

Cela me convient. Vous vengez votre vie. Il est inutile de continuer. Vous venez vous-même d'introniser votre nouvel être. Vous sentez-vous libéré ? Alors, qui êtes-vous maintenant ? Identifiez-vous, vous-même. Quel est votre nom véritable ? Votre nouveau nom. Votre glorieux NOM ! Criez-le vous-même pour qu'on sache clairement qui vous êtes (rendez-vous, page 212) :



La transition entre cette « scène hallucinatoire dirigée du Nom », et la dernière vision triomphale avec sa grande scène de l'affrontement, la grande « scène du Sang » (page 207) doit être faite au cours d'une courte scène dans cette même salle de réunions, je veux dire sur ce même plateau (page 204), par le déploiement visible, spectaculaire de vos sens exacerbés, concentrés sur E., sur votre revendication, sur l'acte violent que vous allez commettre, sur le drame à venir.

A la fin de cette courte « hallucination intermédiaire » (page 204) le personnage principal, que vous êtes, devra se tourner vers mon nouveau décor, je veux dire vers les gradins de la *Plaza*, lesquels, par un effet magique, apparaîtront à ce moment-là, d'abord en bordure du plateau, pour s'ouvrir progressivement en un vaste demi-cercle, dégagant ainsi l'espace ensoleillé de l'arène — de la piste !

Il criera alors son nouveau Nom tout en levant son arme dans la lumière.

Les autres sortent ; elle entre ; elle, à la cantonade ; dans sa joie elle en fait trop ; tout le plateau est éclairé pour l'instant ; il s'est mis des lunettes noires ; il traverse la scène avec une nonchalance terriblement affectée et s'approche d'elle ; il lui caresse les cheveux avec une mélancolie souriante ; marche avec elle ; un peu pincée ; geste vague et prudent de sa part ; tout se joue en chuchotement et sur la pointe des pieds ; il commence d'une voix blanche ; bas ; un temps ; un énorme silence ; la musique s'est tue ; il s'est redressé lentement, illuminé par un espoir fou ; dans un souffle ; comme s'il n'avait pas entendu ; tendant une cigarette ; révolté, hurle ; d'une voix forte et affectée, s'éloignant d'une ARMOIRE ; l'attire à part ; ils se regardent dans les yeux ; le reste de la scène est plongé dans l'ombre ; elle, toutes griffes dehors ; bondit sous l'outrage ; elle sort en criant ; il bondit à sa poursuite, l'appelle ; ils reviennent en courant ; pris d'un malaise, il porte la main à son cœur ; il éclate de rire ; il paraît bouleversé ; timidement ; cachée ; haletant d'angoisse ; il est à droite, appuyé à la table, tête basse ; après un instant d'attente, il la frappe brusquement ; il la regarde un peu fasciné pendant toute la réplique ; il la prend et la jette sur le lit ; d'une voix sourde ; fou de terreur ; il a une brève défaillance ; saisi ; à lui-même ; même jeu ; ému, détourne les yeux ; il s'approche de mauvaise grâce ; triomphant ; avec ironie ; avec effort ; un instant de silence, puis il revient au centre de la scène, livide ; il frappe sur la table et envoie les papiers rouler à terre ; les autres reviennent et s'approchent en grand nombre ; ils se placent derrière lui prêts à le maîtriser. Toute la scène est éclairée ; il frissonne ; brusquement il se jette à ses genoux ; avec remords ; en se faisant de marbre ; avec une lassitude qui se changera progressivement

en une sourde rage ; elle hausse les épaules ; elle le gifle ; elle le regarde avec surprise puis se dirige à reculons vers le fond de la scène ; un temps ; il marche tête basse, de long en large, puis s'arrête et la regarde fixement ; comme pour lui-même ; oppressé...

(Tout cela doit provoquer chez le lecteur un sentiment de satisfaction, une excitation grandissante[A vérifier avec attention, page 208].)

La scène se vide progressivement et retombe dans l'obscurité. Il va vers l'ARMOIRE, y découvre quatre armes blanches, deux factices deux réelles, en saisit une, l'arrache du fourreau, la brandit bouleversé...

C'est parfait, mon vieux !

Gardez l'arme haute !

Maintenant, tournez-vous vers les gradins et rapprochez-vous du bord de la scène.

Ah ! il vous manque sur les gradins les fervents du spectacle, les aficionados, les vociférations du public. Qu'à cela ne tienne... Inventons-nous un vaste public de synthèse puisque nous savons maintenant si bien faire sauter la frontière entre le virtuel et le réel.

Allez-y ! Criez-le votre nouveau et glorieux Nom !

Durant les acclamations qui suivent (et jusqu'à leur fin) à l'énoncé de son nouveau Nom, dans le fond obscur de la scène, des ombres affolées apparaissent avec des gestes horrifiés.

Remettez l'arme dans son fourreau maintenant que le silence est revenu, et, par l'escalier de droite — quittez la scène !

Descendez lentement vers la piste de ma *Plaza*.

L'élément important je le répète, c'est que, pour la première fois, ce rêve, cet insistant rêve d'échec (rendez-vous, page 97), qui renfermait tout ce qui pesait en vous : vos souvenirs, vos peurs, vos complexes, vos émotions et sensations, lassant par sa récurrence, jusqu'à présent, clos sur lui-même, ayant cessé dans votre subconscient

d'être son propre horizon, (vous l'avez défait) s'est ouvert, s'est élargi, s'est embrasé et est devenu le réceptacle de vos attentes et de vos espérances pour une nouvelle vie, car vous l'avez — enfin ! enrichi de ces actes rituels, de ces conseils et de ces réflexions que je vous ai proposés, de ces instructions de combat et d'attaque, de cette foule d'images militantes aux significations multiples qui se pressent maintenant dans votre tête, et qui ne relèvent pas, disons-le, ô scandale ! ô shocking ! de l'observation désabusée de la vie d'un moraliste fatigué, mais procèdent d'une lucidité rageuse et subversive qui maintenant, vous aussi, vous dévore.

Ce mot est trop fort à prononcer et peut sembler ridicule, mais maintenant c'est une vision *extatique* de revanche sur vous-même qui s'impose à votre esprit, une vision triomphale et finale d'affirmation de soi qui s'installe en vous, « une vision de votre gloire », et cette vision que vous allez ouvrir dans quelques instants, est d'autant plus forte et intense en vous que l'acte rituel transitoire précédent, disons cette « hallucination intermédiaire contrôlée » (rendez-vous à la page 204) qui vient de passer dans votre être comme une colère prise au sens éthique, devriez-vous dire pour bien vous faire comprendre maintenant du public qui ne vous a même pas vu dans ce rôle mineur brisant le portrait de E., ayant induit en vous un enthousiasme de même nature et de même portée, vous a permis de prendre possession des dernières énergies ascensionnelles nécessaires, pour *briller* dans cette vision finale... et tout particulièrement dans sa grande scène du Sang, qui vous libérera définitivement de votre inquiétude : passage obligé vers votre réussite dans la durée et dans le temps.

Ce rêve vous l'avez — enfin ! vaincu et dépassé.

Il est devenu un creuset d'énergie mobilisatrice.

Il est devenu la vision claire de votre triomphe.

Vous voilà enfin prêt à investir votre vieil être sensible pour sortir de cette fausse, indigne et lâche alliance que vous entretenez avec E., pour briser vos cercles de l'enfer, vous voilà enfin prêt à accéder à « l'événement pathétique⁴ » lui-même et tant attendu, qui intéresse votre destin.

Vous voilà prêt à en assumer les dangers. Comment traduire la *révélation* de ma voix ? votre enthousiasme, veux-je dire ? Comment y parvenir ? Je vous l'ai déjà dit : agissez face au monde ! Sublimez votre sentiment, comme les artistes, par une création plastique qui fécondera les cœurs. Médiatisez votre nouvelle et profonde Volonté pour vous libérer de votre angoisse ; mettez-là en vedette à la manière d'un torero; mais ayez des gestes qui ne marquent pas trop votre image pour ne pas horrifier le public et le retarder dans son adhésion totale au rôle (car il pourrait vous conspuer ou vous applaudir dans le même instant).

Par exemple, entrez sur la piste et considérez la créature avec un mélange d'ironie et de curiosité ; prenez possession calmement de votre terrain : pas de gestes ostentatoires ; dissimulez votre épée sous le leurre ; rassemblez en quelques secondes les données précises et nécessaires à votre action... quelques *véroniques* s'imposent maintenant pour vérifier vos observations ; un temps d'attente ! puis commencez les fameuses *suertes* de cape et de banderilles que je vous ai apprises ; réfléchissez aux instructions que je vous ai données.

Le regard que vous portiez sur votre vie intérieure, sur votre relation à E. et aux autres s'étant modifié, croissant en intensité, vous ressentez les limites de votre vie fondée jusqu'à maintenant sur des schémas archaïques. Exprimez-le par une série audacieuse de passes de muleta, puis par une élégante esquive de tout le corps... Placez-vous, maintenant que vous connaissez mieux son instinct, au plus près de la créature pour l'épuiser et pour qu'elle ne se sauve pas au milieu de la passe. Utilisez son élan pour la faire dévier, mais ne rompez pas sous sa fougue, vous ! Tendez-lui le leurre. Faites jouer le leurre devant ses yeux pour l'attirer à vous ! Vous la contrez trop. Jouez avec elle sans vous dévoiler. Ne vous dévoilez surtout pas. Vous ne jouez pas suffisamment ; cherchez à la briser par quelques passes de châtiment, par le bas ; continuez pour mieux connaître sa vraie nature ! Faites attention qu'elle ne vous cherche pas sous le leurre... Tenez-lui la tête basse, plus pour l'obliger à freiner sa charge ! Marchez sur elle pour

lui arracher la charge. Attention ! votre mouvement de bras règle mal la charge ! Elle risque de vous arracher le leurre. Ah ! prenez garde ! selon son tempérament elle peut frapper exclusivement de côté, ou par le bas, ou par le haut ou dans toutes les directions.

Bravo mon vieux ! J'ai enfin l'impression que la sainte arche de vos bons sentiments va couler. Votre filmographie intérieure se désagrège, se disloque, car brusquement elle cesse de s'appuyer sur un jeu de références admises. Des images devenues idées et symboles se forment, défilent et s'intègrent dans une action qui interdit désormais tout retour, et votre conscience déjà s'y subordonne. Vous prenez la mesure des défis qui vous attendent. Dites de quels défis il s'agit ? Dites clairement tout ce qu'on peut attendre de ce genre de vie, de ce système de révolte. Veuillez modifier la donne de la roulette, puis relancer la bille (je veux dire reposer les banderilles), sous les applaudissements du public.

Tâchez de vous y prendre correctement cette fois !

Tiens ! un lecteur, excité par les émotions éprouvées au cours (page **204**) de la courte « hallucination intermédiaire », s'agite. Votre histoire le concerne. Déjà la fascination de votre reconstitution opère et le soulève. Il acclame le héros moderne, le personnage glorieux que vous êtes sur le point de devenir. Il voudrait jouer, définitivement, lui aussi à ce multijeu qui lui semble sans risques. Il m'a si bien écouté qu'il a hâte de sortir de sa zone. Il voudrait sortir de son existence figée d'homme-télévision, d'éternel voyeur impuissant de sa propre vie, car l'existence neutre lui apparaît maintenant comme insupportable. Il a de toute évidence rencontré un modèle, une idole pour rêver, une idole pour activer son imagination et contrer ses propres frustrations et ses propres meurtrissures. La recherche consciente de son psychisme et la matière inconsciente de son psychisme ont enfin trouvé en vous leur expression. Vos souvenirs lui seront plus chers que les siens. Certes, ils ne présenteront peut-être pas comme pour la Tatiana de Pouchkine « sa seule richesse ni le salut de son âme⁵ », mais ils l'empêcheront sûrement de « succomber à un DÉSESPOIR sans fin ».

Je présume qu'il va essayer de descendre dans l'arène pour s'assurer de votre existence par le toucher, pour satisfaire son désir d'incarnation, pour prendre sa part d'énergie modificatrice : toucher votre corps, toucher vos vêtements de lumière !

Puis il tentera de s'exprimer, de nous confirmer que cette *réflexion* faite d'évaluations réciproques, d'exhibitions, de comparaisons, que cette interpellation tardive mais décisive qui a procédé par vagues successives pour investir et féconder votre réalité essentielle, pour vous proposer une autre stratégie de vie et vous installer sur le socle glorieux de votre destinée, restera en lui comme une matière sonore, comme la révélation triomphale de sa propre humanité corrigée, qu'elle ne se réduira jamais en lui, ni à un souvenir lointain, ni à un procès-verbal d'échec. Je pense que, ensuite, il voudra lui aussi manifester son équivoque par un acte qui symbolisera sa volonté de victoire sur lui-même.

Que le lecteur reste dans les gradins ! Que de son siège il nous crie lui aussi son nouveau Nom, son glorieux et impérissable nouveau Nom pour témoigner de sa prise de conscience et de sa conversion, ce qui vaudra mieux qu'une longue tirade !

Jeu 13



Très bien ! dans ce cas, puisqu'il s'est « renommé », qu'il quitte maintenant le hors-scène et nous rejoigne sur la piste pour participer en tant que multijoueur* (rendez-vous à la page **40**) à la violence de la mise à mort.

Ce sera son premier pas décisif au-delà de son propre ordre circulaire moral, son premier acte

*Pour ne pas contrarier dans ce moment-là l'extase de ce multijoueur, le choix de la nature de l'arme ne lui sera pas imposé. Qu'il retourne aux pages **205** et **221** prendre, lui aussi, une épée dans l'armoire ; puis qu'il revienne ici en vitesse.

véritablement signifiant vers la destruction de sa propre croyance aussi délétère, aussi périmée qu'était la vôtre.

Dites-lui pour le calmer que votre histoire s'achèvera dans quelques instants et que la sienne commencera inévitablement après.

Envisagez la corrida dans son ensemble à présent. Bravo, mon vieux ! votre regard s'est chargé d'émotion, de volonté, de force, de beauté, d'intensité, etc., de tous ces éléments révélateurs de votre profonde transformation. Faites bien comprendre qu'entre la passion de soi, l'irrespect, le laid, l'amour, la liberté, la haine, l'égoïsme, la crainte, les certitudes, le sens du tragique, les attachements à toute épreuve, le beau, la RÉVOLTE, les sentiments feints, les égarements, les afflictions, le sens du comique, le doute, la lutte, l'angoisse existentielle, le reniement, la vulgarité, la joie, la renommée, votre renommée, non ! la gloire, votre gloire, tel l'aventurier, le héros moderne, vous avez maintenant choisi, vous avez définitivement choisi.

Mais le public trépigne...

« L'heure de votre destinée a sonné ! »

Il devient urgent de rompre le « cercle enchanteur », je veux dire de racheter le pacte de sécurité truqué qui réduit votre existence aux tragédies de l'inquiétude. (Rendez-vous à la page **112** pour une rapide révision et revenez ici en vitesse). Dites comment vous allez procéder ! Quelle sera votre tactique, votre stratégie de combat final ! Vous brisez vos chaînes. Vous prenez le pouvoir. Votre investissement commence :

ÉNERGIE DISPONIBLE 28%

« Action ! » criez-vous... « Meurs ! » criez-vous...

Aussitôt la piste se transforme en un immense cratère de pierres volcaniques et sulfureuses qu'une lave fumante envahit immédiatement tandis qu'une terrifiante explosion retentit. Vous brandissez votre épée dissociée du leurre et vous vous présentez de face, prêt à l'estocade finale. Le public surpris crie et vocifère et couvre vos

paroles. Le ciel s'obscurcit. Vous avez tous les pouvoirs. Vous chargez la passe puis vous plongez dans le ventre du cratère, et des langues de flammes éclatantes montent et s'élançant du centre de « l'être » plus épaisses que des larmes de sang pour éclairer le gouffre qui est apparu, tandis que dans un murmure épouvantable déjà la créature manifeste son appréhension et remplit la *Plaza* de gémissements, de menaces, de plaintes et de lamentations.

Un tourbillon de boue visqueuse vous emporte vers le fond jusqu'au moment où vous pouvez vous agripper à une échelle de fer pour descendre la paroi d'où sortent d'innombrables et courtes flammes furieuses qui vous vrillent la peau ; et que vos bras frappent comme la foudre pour les repousser ; et déjà avec le sang qui jaillit une douleur immense se répand dans votre corps.

Vous descendez toujours plus profond et partout où vous passez la roche est en fusion, le sol craquelle et vomit des râles effroyables, des feux brillent, les pierres se soulèvent et retombent lourdement sur vos épaules, des objets en métal déformés et fondus explosent ; l'air exhale un relent putride auquel se mêle l'odeur amère des craintes et des pleurs ; partout des ombres s'embrasent comme des torchères, puis raidies par la souffrance se figent sur place.

Brisé, épouvanté, vous entrez dans une caverne épargnée par la fureur des éléments où vous aimeriez vous allonger pour un temps de repos et y réfléchir. Mais presque aussitôt la pauvre clarté s'effondre, l'obscurité la dévore, puis l'air se remplit de cendres brûlantes et de vapeur bouillante qui vous enveloppent et brûlent vos poumons.

Alors, hurlant votre haine, excité par la lutte, vous mettez vous-même le feu aux parois d'un simple souffle, et la roche brûle et devient poussière. Et la créature partout où vous passez geint et pleure de douleur quand vos pieds creusent ses flancs intérieurs fumant d'angoisse ; vous courez dans d'interminables défilés déclives aux murs de bronze qui résonnent de cris ; des lances à la pointe brillante et acérée volent pour vous transpercer le cœur ; elles vous frappent au front,

déchirent vos paupières, et une souffrance horrible se répand dans vos yeux. Des pierres brisées et coupantes tombent sans vous atteindre et arrachent des plaintes affreuses à la créature, qui déjà pressent son destin ruiné par les suggestions de votre esprit.

Toutefois, un sentiment d'humanité vous submerge devant tant de souffrances, devant la créature qui crie et se tord et tend vers vous ses multiples supplications plus repoussantes les unes que les autres, qui sifflent malgré elle comme des flèches meurtrières de son tombeau ouvert et disloqué par le tumulte de vos sens (et ainsi vous devinez où se cache l'autel de votre souffrance), et pendant un instant votre cœur se serre ; un sentiment troublant s'empare de vous ; vous avez presque envie de l'aider à remonter du gouffre de l'enfer ; mais rien ne peut affaiblir votre courage, ni les hurlements effrayants qui jaillissent des ténèbres, ni les cellules tueuses qui strident comme des abeilles et vous attaquent sans cesse, ni les formes brunes, convexes, de la taille d'un chien féroce qui s'élancent sur vous, au corps à corps, et vous assaillent, et vous lacèrent, ni les soubresauts épouvantables et les cris

« Turnus court vers les murs de la ville, là où la terre est le plus moite du sang répandu, l'air plus vibrant de traits plus nombreux. Il fait un signe de la main et aussitôt commence d'une voix forte : " Laissez maintenant, Rutules ; et vous Latins, retenez vos traits. Quelle que soit la Fortune, c'est affaire à moi. Il convient mieux que seul, en votre nom, je rachète le pacte et en décide par le fer. " Tous s'écartèrent de part et d'autre et laissèrent le champ libre. »
Virgile⁶.

de souffrance de l'une d'entre elles, lorsque posant le pied sur son cou, vous arrachez le poignard que sa main maintient encore et lui plongez la lame étincelante dans la gorge, prenant votre vengeance dans ce sang maudit, ni l'oiseau noir au bec malfaisant, le corbeau du malheur qui taillade votre cou pour s'abreuver vainement de votre énergie ; vous le saisissez aussi facilement qu'une colombe et le déchirez de vos doigts nerveux.

Alors vous arrivez au fond du gouffre de l'enfer. C'est un désert stérile parsemé de brasiers qui dès votre arrivée exécutent une ronde folle autour de vous pour vous contraindre, mais en vain, à reculer. Vous chanceliez à maintes reprises, hurlant vos souffrances, car le sol craquellé sous vos pas, forme des sillons de chaleur et libère des éclairs aussi acérés que des poignards.

Enfin, la forme insubstantielle de la créature, de *l'Idole primitive et sacrée* vous apparaît ; elle est encore plus grande que d'habitude !

Ah ! comme elle vous voudrait craintif et soumis, agenouillé devant son image insolente ! Ah ! comme elle vous voudrait de nouveau dans ces attitudes mentales sur la foi desquelles, par le passé, elle pouvait croire en votre vraie obéissance, sur la réalité desquelles elle avait pu exercer si longtemps sa force immense de coercition.

Mais vous voulez vous battre avec l'*Idole* ! Mais il est temps d'obliger la créature aux masques grimaçants à restituer son *idolâtrie* aux hommes outragés ! Oui, il est temps maintenant de passer du désespoir à l'ÊTRE !

Oh ! comme vous voudriez jouir de votre sentiment révélé.

Par trois fois l'arme levée vous vous précipitez sur elle.

Oh ! comme vous aimeriez que l'*Idole* retire chacun de ses masques qui vous font si horreur pour ne plus jamais porter que celui de vos rêves.

Mais malgré vos exhortations elle n'en fait rien ; elle préfère à votre vue suffoquer de rage, de volonté contrariée et de haine. Elle s'enflamme ! Elle hurle ! Elle brûle. Son souffle terrifiant retentit... mais, malgré vos assauts répétés et furieux, elle réussit (quoique affreusement meurtrie) à s'échapper et s'enfuit ainsi que ses suppôts dans les ténèbres, ne laissant sur le sol que le collier aux sept rangées de perles que, bouillonnant de colère, vous lui avez arraché.

Alors les roches basculent ou s'effondrent et vos traits s'éclaircissent débarrassés de toute leur poignante inquiétude ; et vous voilà aux pieds de E., aux pieds des sept piliers d'argent qui la soutiennent, aux pieds de E. que vous défiez de vos yeux ensanglantés en remplissant la grotte de votre chant triomphal :

CHANT 1 (Espace d'expression réservé au protagoniste)	CHANT 2 (Espace d'expression réservé au lecteur multijoueur)
<p>□ Les premiers souffles d'une émeute balaient la forme surannée du mythe... car E. vous apparaît telle qu'elle est : n'obéissant qu'à son cynisme habituel et à son évangile de l'égoïsme sacré pour asseoir sa primauté.</p> <p>□ Vous cassez l'égoïsme de E...</p> <p>□ Vous réduisez E. à l'état de mauvais rêve, de vestiges, de traces, symptômes des inquiétudes révolues.</p> <p>□ La crainte de E. n'existe plus.</p> <p>□ E. ne sera plus unique.</p> <p>□ E. est repoussée et mise en pièces.</p> <p>□ L'édifice glorieux de E. s'effondre dans une coulée de lave tumultueuse qui l'emporte au loin.</p> <p>□ Votre destinée s'assure.</p> <p>□ Vous ne serez plus particule de E.</p> <p>□ Votre légitimité ne procédera plus de E.</p> <p>□ E. ne pourra plus vous exiler en elle-même pour vous enchaîner à votre propre inquiétude.</p> <p>□ Vous serez plus vaste et plus libre car, exonéré de la morale de E., vous vous emparerez des faits, vous les animerez.</p> <p>□ Par antithèse à votre première image, vous affirmerez maintenant d'autres valeurs d'équilibre, vous vous forgerez d'autres repères.</p> <p>□ Le cœur, les sens, l'âme, si désireux qu'ils soient d'être soumis, maintenant soutenus par une vigueur et une sûreté absolues, s'inscriront dans un seul et unique cercle de liberté.</p> <p>□ Vous vous forgerez une inaltérable capacité d'agir.</p> <p>□ L'image de E. se brouille totalement.</p> <p>□ La toute-puissance de E. s'effondre et se pulvérise.</p>	<p>▸ La toute puissance de E. s'effondre et se pulvérise.</p> <p>▸ L'image de E. se brouille totalement.</p> <p>▸ Vous vous forgerez une inaltérable capacité d'agir.</p> <p>▸ Le cœur, les sens, l'âme, si désireux qu'ils soient d'être soumis, maintenant soutenus par une vigueur et une sûreté absolues, s'inscriront dans un seul et unique cercle de liberté.</p> <p>▸ Par antithèse à votre première image, vous affirmerez maintenant d'autres valeurs d'équilibre, vous vous forgerez d'autres repères.</p> <p>▸ Vous serez plus vaste et plus libre car, exonéré de la morale de E., vous vous emparerez des faits, vous les animerez.</p> <p>▸ E. ne pourra plus vous exiler en elle-même pour vous enchaîner à votre propre inquiétude.</p> <p>▸ Les premiers souffles d'une émeute balaient la forme surannée du mythe... car E. vous apparaît telle qu'elle est : n'obéissant qu'à son cynisme habituel et à son évangile de l'égoïsme sacré pour asseoir sa primauté.</p> <p>▸ Votre légitimité ne procédera plus de E.</p> <p>▸ Vous ne serez plus particule de E.</p> <p>▸ L'édifice glorieux de E. s'effondre dans une coulée de lave tumultueuse qui l'emporte au loin.</p> <p>▸ E. est repoussée et mise en pièces.</p> <p>▸ E. ne sera plus unique.</p> <p>▸ La crainte de E. n'existe plus.</p> <p>▸ Vous réduisez E. à l'état de mauvais rêve, de vestiges, de traces, symptômes des inquiétudes révolues.</p> <p>▸ Vous cassez l'égoïsme de E...</p> <p>▸ Votre destinée s'assure.</p>

ÉPILOGUE

« Le plus difficile sera de ne pas se détester soi-même, de ne pas succomber à la haine, bien que tout en soi rempli ; de ne pas se haïr sans raison, d'être juste envers soi-même autant qu'envers les autres. »

**Élias Canetti¹,
*Le Territoire de l'HOMME.***

Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et liberté. Révolte et lutte. Action. Rouge et passion. Noir et énergie. Pair et volonté. Impair et lumière. Violence. Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et volonté. Action et lutte. Force. Rouge et passion. Noir et énergie. Zéro et... Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et lumière. Révolte et lutte. Action. Rouge et passion. Noir et énergie. Pair et volonté. Impair et lumière. Violence. Lucidité. Détermination. Rouge et noir. Pair et volonté. Action et lutte. Force. Rouge et passion. Noir et énergie. Zéro et...

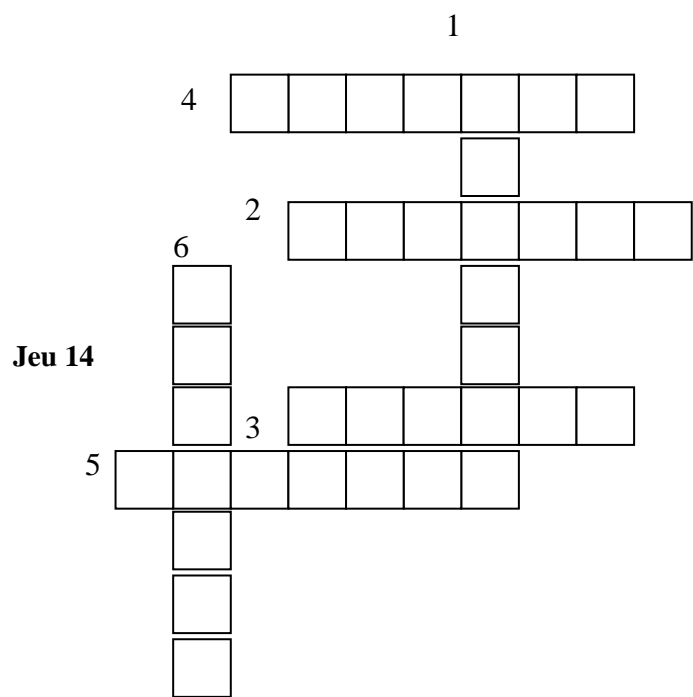
La bille d'ivoire qui donnait le ton s'est arrêtée de rouler, vous réveillant de votre hypnose. Cette excitation, déterminée par la lente et pesante oscillation d'une parole nocturne qui s'est élevée jusqu'au point extrême de l'émotion et de la destruction possible afin de vous transporter, s'est maintenant repliée. L'ouverture de votre angle de sensibilité établit une cohérence entre des vérités séparées, et votre existence s'y affirme. Votre calme retrouvé témoigne de la fin des conflits qui se croisaient dans votre être et le déchiraient. Ce court voyage mental, introspectif, que vous venez de suivre

dans votre vécu de conscience (cette aventure, au sens large du mot, que votre imagination fertile pourra toujours continuer de poursuivre en toute liberté dans votre monde intérieur, ne serait-ce que pour modifier l'histoire de votre vie), jalonné de visages, d'actes fictifs, de tentations, d'invocations, d'extraits de souvenirs, et de leurs inévitables charges émotionnelles, vous a permis de reconquérir les six principes fondamentaux qui, déployés, permettent de se réaliser — et que vous devriez sans difficulté pouvoir noter dans les grilles ci contre : sinon rendez-vous aux pages (1) **231**, (2) **230**, (3) **110**, (4) **104**, (5) **106** et (6) **210** pour des explorations utiles —, et qui sont en fait les symboles primordiaux de la vie, partie intégrante des sept lois primitives de l'existence proclamées par Balzac lui-même dans son œuvre immense ; et votre saine réaction dans sa brutalité a été une manière d'exprimer votre nouvel état d'esprit, les sentiments et les motifs qui seront les vôtres, les intentions qui vous guideront.

Les images neuves qui dansent maintenant devant vos yeux, vous menant au-delà d'elles-mêmes, ne vous isolent pas du monde mais vous projettent dans le monde et affirment, dans une sorte de mise en glorification de votre nouvelle manière d'être factice, votre identité morale seconde.

4. « Les émotions que ressentent avec force certaines âmes se retrouvent en toutes avec plus ou moins d'intensité — ainsi la pitié et la crainte, ou encore “l'enthousiasme” —, car certains individus ont une réceptivité particulière pour cette sorte d'émotion, et nous voyons ces gens-là, sous l'effet des chants sacrés, après avoir eu recours à ces chants qui mettent l'âme hors d'elle-même, recouvrer leur calme comme sous l'action d'une “cure médicale” ou d'une “purgation”. 5. C'est précisément le même effet que doivent nécessairement éprouver les gens enclins à la pitié ou sujets à la crainte et les tempéraments émotifs en général, et les autres dans la mesure où ces émotions peuvent affecter chacun d'eux ; et pour tous se produit une sorte de “purgation” et un soulagement mêlé de plaisir ; de la même manière aussi les chants de “purgation” procurent aux hommes une joie innocente. »

Aristote, Politique, livre VIII.



Les chuchotements des hommes et des femmes qui quittent la table en échangeant des regards significatifs font irruption en vous sans que cela vous soit insupportable. Leur présence ne vous gêne pas ; vous êtes absent parmi eux. Le cadre de votre pensée habituelle s'est modifié. Sans que vous en ayez rien laissé paraître, le désarroi contre lequel vous luttiez s'est apaisé pour faire place à une attitude de rébellion consciente contre vous et uniquement contre vous, et si vous vous appliquez à rester dans ce mutisme, sans chercher d'issue pour les aider, c'est pour prolonger la résonance violente et inspirée de ce moment qui vous porte.

« Est rebelle par conséquent quiconque est mis par la loi de sa nature en rapport avec la liberté, relation qui l'entraîne dans le temps à une révolte contre l'automatisme et à un refus d'en admettre la conséquence éthique, le fatalisme. ».

Ernst Junger.

On vous examine avec une attention toute particulière, avec gravité et impatience, car on est déjà pressé ; mais cela ne vous gêne pas, car votre visage n'exprime plus ni émotions ni pensées corrosives. Aucune indignation ne peut s'y lire, aucune dissolution de la personnalité, aucun mépris puéril pour quiconque ; aucune fureur ou haine que rien ne justifierait à leurs yeux sinon votre propre élan intérieur, sinon votre propre culpabilité car rien de tout ce que vous venez de faire, de dire ou de penser, de ce qui vient de se passer, n'est ridicule ni absurde, ni dramatique ni scandaleux.

Vous vous êtes tout simplement appuyé sur votre autre conscience secrète et active enfin revendiquée pour desceller dans votre âme l'absolu délétère qui vous dominait et se jouait de vous, qui vous privait de votre liberté, qui vous condamnait à l'inquiétude, à demeurer dans les cercles de l'enfer, à l'inexistence, qui vous assujettissait à des limites supposées, qui vous interdisait de vous mettre en condition de comprendre et d'agir dans la multiplicité des combinaisons qu'offre la réalité concrète.

Vous avez rompu vous-même le vieux pacte de sécurité tronqué signé avec E. Votre sensibilité renversée, vous vous sentez délivré ; vous n'êtes plus tourmenté. Vous avez cessé d'éprouver le jeu de vos déterminations anciennes et obscures ; vous vous en êtes affranchi et vos dissonances passées vous apparaissent maintenant comme lointaines.

Cette situation d'échec que vous aviez pressentie est survenue, cette confrontation a eu lieu, la révolution féconde s'est opérée en vous, vous entrez maintenant dans une cause plus légitime où vous orienterez votre action vers un seul et unique but, vous entrez dans un autre système d'interprétation des conventions sociales, mieux accordé à la brutalité des faits, mieux ordonné à l'exigence de vos ambitions, vous entrez dans une autre ligne de vie plus violente, plus nourrie, libre, plus tendue, dont vous considérerez toutes les parties et tous les dangers, nécessitant un savoir, des savoir-faire, des comportements plus adaptés, qui sera certes jalonnée d'espoir et de doute, d'enthousiasme et d'abattement, mais que vous saurez mener à une efficacité rapide.

Cette inquiétude sourde qui vous oppressait a cessé.

Et de ce fait, lorsque l'inquiétude s'effondre et que le volontarisme s'installe sous l'effet d'un moment réflexif, la question clé, la question essentielle, apparue dans sa troublante et silencieuse nudité au début de ces pages et posée en filigrane tout au long de ce guide, à savoir que répondre au « A qui la faute ? », ayant trouvé sa réponse, tout s'éclaire soudain dans les profondeurs de votre conscience.

Et vous observant au bord du « grand chemin » tant redouté, considérant les choses plus calmement, vous convenez que la faute vous incombe. « La faute n'en incombe pas à notre étoile, mais à nous-même », a dit Shakespeare quelque part.



PASSAGE ISOLÉ

« Nous tournons dans le même cercle
et nous y restons toujours enfermés. »
Lucrèce, *Chant III*.

« Le combat ou la mort : la lutte
sanguinaire ou le néant. C'est ainsi que
la question est invinciblement posée. »
George Sand.

ÉPÉE

Description : désigne la plupart des armes fabriquées, industriellement ou d'une manière artisanale, autour d'une lame d'acier pointue à deux tranchants de taille supérieure à celle d'un couteau.

Compétence : arme privilégiée du guide.

Effet expert : permet de tenir un leurre dans la main gauche tout en tenant l'épée dans la main droite.

Cliquez sur l'une des deux épées dans l'*Armoire aux Armes et aux Boucliers* du Guide-leurre à la page **205** ou appuyez sur la touche **A** pour la sélectionner. Cliquez ensuite sur la télécommande ou appuyez sur la touche **I** pour l'activer ou la désactiver. Profitez-en pour l'examiner. Remplissez-vous d'énergie en exécutant quelques actes rituels. Appuyez sur la touche **G** pour afficher le pointeur de l'épée. Cliquez ensuite (page **210**) sur la cible pour la mise à mort. Une vue agrandie du gouffre de l'enfer s'affiche en rouge si la cible est inaccessible. Une fois utilisée, vous pouvez récupérer l'épée comme n'importe quel objet.

Hep ! mon cher être...

Pourquoi restez-vous silencieux ? Ce prologue vous oblige-t-il à descendre si loin dans l'observation de vous-même que la parole vous en manque ? à moins que la représentation que j'offre de votre désarroi vous semble risible ? ou bien que vous y décerniez une esquisse de gravité à laquelle vous n'êtes pas accoutumé ? ou que votre infantilisme vous gêne ?

Ah ! je vois, vous n'avez pas envie de nouer une relation critique avec cet homme sans nom, ce héros ordinaire comme vous dites, qui vous apparaît comme un fait individuel, sans aucune valeur symbolique, comme un héros perclus de souffrances morales, un naufragé qui étale ses faiblesses, ses abandons, son échec et qui ne s'élève à aucun éclat particulier, qui n'arrache rien à la vie selon vous ; et encore moins de participer à une création thématique sur le désespoir, jouant abusivement de vos émotions et susceptible de renfermer dans sa forme insolite une revendication plus profonde que vous ne comprendriez pas et dont vous n'avez que faire !

Ah ! bon, je me trompe ! Votre personnalité vous satisfait entièrement. Vous n'êtes pas, vous, ce bœuf que je décris, vous n'êtes pas un *manso* comme disent les toreros d'un bœuf de course trop craintif, et vous entendez bien ne pas le devenir. Vous êtes suffisamment nourri du sentiment de votre importance pour trouver votre propre règle de conduite en vous-même ! Ah ! je comprends que souvent vous préféreriez vous donner l'air sain et plutôt content de vous.

Oh ! sortez de cette espèce de silence plombé dans lequel vous vous enfermez et qui irrite tant les autres. Cessez de lutter en vous-même. Abandonnez-vous. Laissez passer vos vrais sentiments. Pourquoi ne pas en parler, comme on dit ? C'est la vie telle qu'elle est et je comprends que ma mise en scène avec son témoignage final, qui vous renvoie à des images précises et à des souvenirs qui vous avivent jusqu'à la blessure, ne vous donne pas envie de rire. Allons, inutile de fermer les yeux, de détourner la tête, personne ne vous regarde,

nous sommes seuls dans cette pièce ! Cette pause est un moment de réflexion et de synthèse, profitons-en !

Que me murmurez-vous ? Parlez plus fort, je ne vous entends pas !

Que cet individu dessiné d'un trait, fuyant et mal assuré au milieu de sa mystique de bon collaborateur, immobile au centre de son imparable logique, avec ses obsessions contradictoires et ses justifications disparates, comme bizarrement composé d'un assemblage de structures précises, figées mais décalées censé vous représenter, vous apparaît du point de vue de sa structure mentale étrangement faux, complètement raté, trop cohérent et divergent à la fois pour être vous.

Drôle d'interprétation ! Mais désolé, tout ce sonnante faux comme vous dites ne peut être que vous ; je n'ai pas moi dans ma tête, comme Elias Canetti¹, huit personnages à mettre en scène. Votre remarque prouve encore une fois que vous êtes incapable de dire avec sincérité, voire avec certitude, qui vous êtes réellement.

Que ce texte d'introduction trop rigide, dépourvu d'originalité, fracturé avec une précision maniaque de virtualités d'imprécations, de haine et de mépris, plate et linéaire transcription de votre réclusion dans ce lieu, articulée en petits plans sans apprêts esthétiques, dont chacun développe un bref instant ridiculement émotionnel chargée de vous entraîner dans une dissidence de mauvais goût, n'est non seulement pas conforme à l'habitude courante, mais de plus, dans son rapport à la vérité, n'a aucune valeur de vérité personnelle puisque votre réalité essentielle est bien différente.

Ah ! non, vous n'êtes pas honnête ! Vous exagérez ! Vous êtes de mauvaise foi. Je vous connais trop bien, vous et votre vie sociale quotidienne, pour m'être trompé. Vous n'êtes pas qu'un simulacre issu de mon imagination et greffé par hasard dans le prologue très visuel d'un *guide* ; vous êtes aussi un être de chair avec son caractère instable, son manque d'opiniâtreté, d'obstination et d'indépendance, que je connais bien, que je pratique depuis des années avec acharnement.

Mais ce n'est pas de ma faute si de vous-même vous

l'avez animé en y projetant sans pudeur (comme si secrètement vous le vouliez un miroir révélateur... comme pour vous y réfléchir aux yeux de tous), votre tristesse, votre échec et votre désarroi.

Ah ! vous vous obstinez, vous n'êtes pas d'accord : vous estimez que ce que je viens d'exposer ici, dans ces images d'ouverture, dans cette interprétation de votre inquiétude bien trop théâtrale, dites-vous, relève plus d'une exagération de perceptions et de réactions, d'une affabulation biographique burlesque qui s'engage dans une entreprise de provocation, de dérision et de destruction où vous décelez un certain voyeurisme jouissif de ma part, que de l'expression vraie, sincère et habituelle de votre vivante expérience, de ce que vous éprouvez en vous-même, voire de votre affectivité.

Eh bien, libre à vous d'être aveugle et sourd et de ne voir dans ce reflet de vous-même, sans fondement de vérité à vos pauvres yeux, qu'une parodie de votre réalité subjective, de ce que vous êtes profondément, de votre intériorité, ou qu'une dérision de votre sensibilité ! Mais moi, je sais... Je n'ai pas l'œil qui vise mal, moi. Hé ! réveillez-vous, nous sommes sur terre, mon cher être, dans un endroit bien éloigné du paradis chimérique des âmes de Platon où l'on n'a que faire de vos mensonges intimes, de vos lamentations intérieures et de vos réflexions secrètes, et cet univers social avec ses contours précis, ses bruits étouffés, son décor, sa charge d'inquiétude, ses jeux cruels et ambigus et sa fondamentale incertitude, où il plane une drôle d'ambiance, est bien le vôtre. Je comprends que vous n'aimiez pas vous y voir en surimpression, comme un papillon flétri collé dans un sous-verre ; le sacrifice d'une victime n'est jamais réjouissant ; mais qu'y puis-je, si cette sorte de cérémonie évocatoire, mise en scène dans ces quelques pages d'introduction, souligne l'aspect grotesque et dérisoire de votre vie où la naïveté le dispute à l'attentisme, où le fabuleux et le fantastique, il faut bien le reconnaître, ne se déchaînent pas, où l'idée même de l'outrance, de la véhémence et de la fureur n'a pas sa place ?

Allez ! regardez votre vérité en face et oubliez vos angoisses, vos humiliations, votre triste honte et même vos vertigineuses expériences ! Laissez-vous faire. Quittez cet endroit et entrez dans mon huis clos avec moi ; il n'est plus temps de refuser le champ d'expression plus animé de cet exercice de volonté et de liberté, de cet exercice de vie que je veux vous proposer, de cette mise à l'épreuve dont je veux que vous sortiez vainqueur, car il n'y a plus nécessité pour vous, à l'instant, de faire l'hypocrite avec E. et les autres, sauf par une abjecte jouissance de votre lâcheté, ce que je n'ose imaginer ! car vous êtes maintenant définitivement emprisonné dans l'opprobre de votre échec, et ce ne sont pas les quelques bassesses indignes mises à votre disposition par le code de piété sacrificielle, du parfait collaborateur, qui rachèteront à leurs yeux votre passé.

Quoi ? vous n'allez pas encore nous invoquer les mécanismes socio-économiques et leurs effets pervers comme le prisonnier criant du fond de sa prison son chapelet de suppliques pour tenter d'échapper au châtiment de sa faute supposée ? Essayez plutôt de ressentir ma présence à vos côtés comme une autosuggestion, un appel à un engagement de l'être dans une vraie recherche de soi pour une autre voie !

Allons ! Cessons de nous quereller. J'avoue pour vous laver de votre gêne, puisqu'il faut toujours laisser le dernier mot à l'autre, que toutes ces attitudes ou ces émotions que je vous ai imposées ne procèdent pas toutes de votre essence même, mais aussi de mes intentions et de mes décisions, car, comme tout guide-metteur en scène, voué au rôle secondaire par sa nature, j'ai dû vous exagérer par moments quelques réactions pour vous animer. Vous voilà satisfait ? Oh ! détendez-vous ! Cette volonté que j'ai eue de vous instituer un peu en agent du désabusement et de la tristesse ne donnera pas au lecteur une figure définitive de vous-même.

Allez, parlez ! Faites un effort pour participer : dites-moi, par exemple, que vous seriez prêt à vous accommoder d'un imaginaire avec son jeu d'allégories et de symboles plus ou moins difficile à décrypter, pour

autant que, par ailleurs, je vous donne aussi des conseils et des instructions pour réussir d'une extrême justesse.

Mais oui ! rassurez-vous, ce guide que je veux vous offrir, dans lequel je veux vous entraîner, je tiens à vous l'affirmer, je vous le jure, ne sera pas le prétexte (ni ne se réduira) à une relation et à une traduction closes sur elles-mêmes de l'histoire de deux personnages autour du thème de l'inquiétude, mais sera d'abord comme vous le souhaitez, un guide de rapport* et de profit relié à votre monde.

Idéalement construit à partir et autour d'un centre, c'est-à-dire vous, vous en serez le « personnage principal », le « protagoniste » (puisque vous, vous êtes de nous deux l'être matériel, l'être organique) avec tous les attributs de son identité et le respect dû à son rang, et en vérité, le seul et vrai lieu mental (car, où pourrais-je ailleurs qu'en vos blessures et votre déchirement exprimer ma révolte, mon espoir et ma violence), même si bien souvent je me détourne de vous pour m'adresser directement au lecteur; il vous aidera aussi le moment venu à boulinguer sur les territoires réels du jeu social.

Allons ! ne refusez plus de plonger dans cette stimulante conversation avec moi. Acceptez l'épreuve ! Cessez de craindre d'être pris au piège de vos sentiments contradictoires. Rusez avec votre sacro-saint amour-propre ; c'est ce qu'on peut faire de plus facilement dans la vie pour avouer sa faute.

On raconte que Chopin, lorsqu'il composait sa Polonaise, dans une terrible et indescriptible agitation (hymne à son pays et à ses amis qu'il pensait avoir lâchement abandonnés dans leur combat pour la liberté), éprouvant le trouble d'une pensée angoissée, lointaine et repentante, eut une hallucination d'une formidable intensité mais brouillée, dans laquelle il entendit son nom répété en forme d'écho ; et vit des reines, des rois dont l'un avait un étendard, des chevaliers, des brigands, des bardes qui s'avançaient, l'air furieux, contre lui, et une jeune femme qui dans un mouvement vif lui fait un

*Par analogie à la marée de rapport qui survient toujours après une période de morte eau, et qui rapporte avec abondance poissons et crustacés aux marins-pêcheurs professionnels.

geste d'amour. — Une fièvre brûlante parcourt le compositeur, tout son sang bouillonne, les appels, les cris, les étourdissantes oscillations de tous ces gens qui le bousculent, l'emplissent de terreur ; il suffoque ; une clarté subite inonde la scène et un bruit épouvantable se fait entendre ; sous la ruée des chevaux le sol s'effondre.

On raconte qu'il s'enfuit précipitamment tout épouvanté hors de la pièce où il travaillait : dans les coulisses. Que vit-il en *vérité* dans cette hallucination qui lui fit si peur ? Quelle honte de l'exil ? Quelle idéalisation insoutenable ? Quelle nostalgie d'un autre monde ? Quelle inquiétude de l'avenir ? Quel amour passionné mais menacé ? Quelle célébration orgueilleuse ? Quelle image précise le fit fuir, quelle sensation le submergea ?

« A qui me louer ? Quelle bête faut-il adorer ? Quelle sainte image attaque-t-on ? Quels cœurs briserai-je ? Quel mensonge dois-je tenir ? — Dans quel sang marcher ? » Rimbaud².

Eh bien, faites comme lui, puisque vous ne supportez plus tous ces regards de reproches posés sur vous. Laissez éclater toutes ces interrogations au centre de vous-même. Autorisez-moi à vous parler de votre rêve, puisqu'il vous est à ce point insoutenable, puisqu'il vous montre des images et des conflits insupportables : et j'en suis sûr, vous réagirez de vous-même par un aveu éclatant qui sera votre première prise de conscience, qui sera votre premier acte de résistance et de révolte envers vous-même, qui sera votre premier acte de volonté pour retrouver votre équilibre moral, pour éradiquer votre mal de vivre.

Pourquoi ne bougez-vous pas ? Mais il faudra en tout état de cause que vous la trouviez cette réponse à ce « A qui la faute ? », et vous ne sortirez pas de cette salle de réunions sans nous l'avoir donnée. Vous ai-je perturbé à ce point-là avec mon discours ? Non ? Alors vous n'allez pas protester indéfiniment de cette manière silencieuse de votre innocence, au lieu de vous vider de

votre inquiétude dans mes mains ; je vais finir par me lasser. Le procès est terminé. A quoi cela rime-t-il ? Ne me dites pas que vous vous faites encore des illusions sur le sentiment de E. à votre égard ?

Mais E. vous a trahi !

Mais E. est INDÉFENDABLE !

Voyez comment cette créature sociale vous traite ? Vous savez, il suffit de l'observer et de l'écouter pour bien la connaître, pour savoir réduire et utiliser ses caractéristiques, pour bien la dominer, pour bien la maîtriser et, au besoin, s'en détacher. Sortons ! Sortons ! Sortons ! On vous regarde pour l'heure avec un air si dur que j'en suis gêné pour vous. Secouez-vous, bon Dieu ! si vous ne voulez pas que le lecteur qui tend l'oreille vous plaigne de cette pitié qui ressemble au mépris ou, pire, vous écrase sous son talon pour vous punir lui aussi pour le spectacle de cette passivité que vous lui offrez et qu'il ne supporte plus, qu'il voudrait comme moi rédhitoire — ce dont nous reparlerons plus loin. Ah ! je souffre, je souffre ! Votre comportement est trop révélateur de toutes les contaminations de l'inquiétude, et, vous, si vous continuez comme ça, vous n'avez pas fini d'en honorer toutes les traits : je veux dire de tourner indéfiniment dans les CERCLES DE L'ENFER.

Tiens ! le chœur social de E. s'approche ! Il avance et il recule. Il avance et il recule, bavarde communauté, toujours affolé par l'étrange crainte d'être à tout instant viré, toujours horrifié à l'idée qu'on puisse envisager de fulminer contre le mythe, et toujours prêt à dénoncer toute transgression de l'ordre.

Mais observez avec quel air de souverain dédain il vous observe, Vous, et avec quelle assurance il glousse et ricane nerveusement pour tenter d'étouffer ma voix, trop heureux de penser que je n'arriverai pas plus que quiconque à vous arracher à l'engloutissement de E. ! à l'infinité perverse de son intérêt qui se joue de tous les noms, du sien et du vôtre, sans jamais en respecter aucun, que je n'arriverai pas plus que quiconque à subjuguier votre esprit pour vous décider à développer les qualités de la réussite rapide qui vous manquent (fût-ce avec un livre de conseils et d'instructions violent et provocateur),

pour vous convaincre d'endosser votre rôle de vrai héros, voire pour vous faire descendre ce soir dans l'arène sanglante, exécuter l'acte final que j'attends de vous ! Il n'arrive même plus à affecter de se concentrer sur ce qui est du ressort de sa responsabilité, comme si ces variations lamentables et tristes sur un être humain que vous lui offrez suffisaient à sa satisfaction, le passionnaient plus que de délivrer le jugement attendu. Quant à moi, l'étonnement de vous voir ainsi, réduit à l'état de loque, me cloue littéralement sur place, me glace. Je suffoque ! et je mesure mes paroles.

Mais dites-le, vous, que vous ne craignez pas de me suivre dans ma dénonciation !

Oh ! cessez de souffler. Pardonnez-moi si j'exagère. Je suis souvent abrupt ; un peu raide dans mes propos et, d'ailleurs, on remarquera que mon style s'en ressent.

Eh bien, dites-le si je me trompe ! au lieu de vous tasser sur vous-même comme le réprouvé social bientôt privé de la chaude, de l'enchanteresse affection de sa maîtresse, à moins que ce sentiment d'inquiétude qui vous colle à la peau commence à vous faire horreur, comme si E. était une bête répugnante aux aguets autour de vous. Vous êtes tout crispé ? Qu'est-ce qui vous gêne ? Parlez ! pour l'instant je suis votre seul public avec le lecteur, mais l'heure viendra où des milliers d'yeux se poseront sur vous. Tout problème admet une solution, mais tout patient doit postuler la thérapie. De plus en plus stressé, hein ? Eh bien, tant mieux ! car souvent le stress, comme la vanité, combat fort bien l'indolence. Levez-vous, mon vieux, si ça ne va pas ; mais oui, faites quelques pas dans la pièce. Faites le tour de la table en vous ébrouant, puis fermez les yeux et portez les deux mains à vos oreilles.

Criez maintenant, puis bondissez à travers la pièce, disparaissez derrière le mur, puis reparaissez, disparaissez, puis reparaissez très droit face à la table. Tournez la tête de profil, puis fixez-moi comme pour me dire que vous venez enfin de décider de vous débarrasser de vos ridicules souffrances, qui font cercle autour de vous, pour défendre votre droit à la vraie vie, que vous vous décidez enfin à briser tous les cercles.

Ah ! mais si vous ne bougez pas je vous colle d'office un vaste public virtuel et vous verrez ! Hé ! mon vieux, il faudra d'abord nous la faire disparaître cette inquiétude si vous voulez accéder à cette LIBERTÉ, à cette distance intérieure, entrer dans la vraie carrière de la réussite, car vaincre son inquiétude est la condition d'une vie libre, et le meilleur moyen pour ne plus la ressentir ce n'est pas de lui opposer la cécité morale du gardien intransigeant des Lois, mais de la casser à sa source par un renversement de sensibilité et d'état d'esprit à opérer en soi grâce à une force de vie, une énergie vitale qu'on peu développer facilement dans son être pour en modifier l'essence, en exerçant quotidiennement — dans une union d'idées, de gestes, de sentiments et de valeurs — des actes de production bien connus et à votre portée, et c'est pour cela que je me refuse de vous voir vous enfoncer dans une espèce d'impasse de ténèbres et de souffrance que vous croyez à tort sans remède, avec ce sentiment intime d'abaissement et de mortification plus du tout en rapport avec mon exigence, ma volonté et les outils de développement de cette énergie modificatrice, que je vais vous proposer, dont on remarquera le moment venu, je dois le dire tout bas, qu'ils ne sont ni plus ni moins que les formulations élaborées de concepts sociaux initiés dans la réalité, dûment éprouvés.

Ah ! acceptez cette proposition en quittant cette salle et allons dans les bureaux, ou ailleurs ; venez, mon vieux, sortons et entrez dans ce vrai combat avec moi, puisque — avouez-le ! osez l'avouer ! — vous en ressentez au fond de vous, prêt à s'éveiller, le lancinant désir.

Je sais qu'il y a comme des sortes de connexions douloureuses et frémissantes entre tous ces bureaux et les cellules inquiètes de votre cerveau ; et que vous détestez vous y faire voir comme si vous les ressentiez comme des espaces de honte et de confusion, alors qu'au contraire vous devriez vous appliquer à y développer toutes les combinaisons possibles de figures et de tours susceptibles de vous y faire remarquer si vous voulez réussir ; qu'il y a en vous comme une crainte d'y pénétrer ; d'où votre trouble dès que j'en parle. Vous y

êtes d'une manière générale trop bizarrement timide et trop manifestement angoissé, et surtout quand par extraordinaire vos résultats professionnels sont mauvais — et ce sentiment de honte qui en résulte se transforme en une crainte malade d'y être mal jugé. Mais cessez donc de redouter le mépris de E. ! Celui qui est sûr de sa route est au-dessus de l'opinion de l'autre et de ses présumés méprisants. Mais non, je ne vous parle pas de bravades désordonnées, je ne vous dis pas de pousser dans ces bureaux des coups de gueule sans raison ou d'y avoir une attitude d'insolence stupidement agressive, pour vous débarrasser de votre inquiétude ; à d'autres ces comportements de bravache !

Je vous parle d'une action homogène et ordonnée à mettre en œuvre qui a ses exigences, ses règles, son savoir-faire, c'est-à-dire sa méthode fondée sur une évaluation et s'appuyant sur une observation soutenue, voilà ! Je veux vous proposer une action rationnelle, à entreprendre dès maintenant, fondée sur des concepts : des outils, des instruments de combat, de subversion, je le redis encore une fois, de lutte, ce qui suppose une volonté et une ÉNERGIE que vous n'avez même pas l'air d'avoir, vous, hein ? ne serait-ce que pour vous emparer de ce matériel. Je vous parle d'une énergie modificatrice à développer avec méthode, par un ensemble d'ACTES RITUELS (« expression qui vaut aussi bien pour les paroles que pour les actions³ »)

— lecteur : rendez-vous à la page **69** pour réviser votre savoir, puis revenez ici en vitesse —,

à accomplir non comme effets de style, comme je viens de le dire, mais comme rapport de valeur, de la même manière qu'un peintre utilise la couleur, l'ombre et la lumière dans sa peinture : je veux dire à exécuter journellement avec détermination dans une vision d'ensemble, pour briser sa timidité, sa vulnérabilité et aussi son innocence passée, pour évacuer progressivement son inquiétude, pour s'élever acte par

acte jusqu'au ciel, comme l'exprime si bien Lamartine dans ses *Méditations poétiques*. Et ce faisant, votre être se remplit progressivement de cette énergie, jusqu'au moment où, suffisamment fort, suffisamment rempli de cette énergie modificatrice concentrée en vous, accumulée en vous comme dans une batterie, vous pourrez dans l'arène, face au monde, sortir fièrement l'ÉPÉE décorée du leurre, vous pourrez exécuter avec éclat dans le jeu final (rendez-vous à la page **209**), l'acte le plus médiateur de votre nouvelle personnalité, l'acte dramatique, la mise à mort du vieux pacte avilissant et mensonger de sécurité, l'acte sacrificiel manifeste qui vous libérera définitivement de votre inquiétude, passage obligé vers votre réussite.

Ce que je vous propose là, en vérité, au travers de cet acte sacrificiel final, c'est de signer un pacte de sang avec vous-même et de vous affranchir du précédent, pour devenir différent, pour acquérir l'une de ces volontés fortes, exemplaires, que ne tente pas la chute, puisque E. ne représente plus aujourd'hui que la négation de tout lien, de toute reconnaissance, de signer avec vous-même un pacte de sécurité et de vie qui exclura le passé et engagera l'avenir.

Faisons un tour ; il fait soif ! Et au hasard d'un tiroir de bureau mal fermé nous pourrions trouver une bonne bouteille ! Vous en profiterez pour exhaler définitivement vos regrets et vos lamentations dans un débordement de regards silencieux, puisque c'est ce que vous savez faire de mieux.

Eh bien, oui, mon vieux, cette manière d'être radicalement opposée à la vôtre que je vous propose d'adopter (dont, de nos jours, on peut facilement concilier la pratique avec la vérité, si j'en juge par certains), qui résultera d'abord de votre engagement, puis de votre signature, de votre changement de sensibilité, disons-le, n'a plus rien à voir avec ce à quoi vous pensez, ce qui ne gâtera rien, surtout à une époque de crise profonde et de confusion, de réduction de la pensée, où les formes de la correction se sont fissurées, où la conception de la

morale vacille sous la mode des gloussements et des ricanements, des jeux, des mensonges et des illusions.

Ce n'est plus une transgression vulgaire de la morale. C'est un mode d'être objectif et rigoureux, fondé sur la subtile intelligence sociale et sa nouvelle et moderne esthétique, et non... sur des valeurs de l'esprit usées, pour communiquer aux autres ses désirs, pour affirmer fort à propos son existence et son ambition.

Ma foi, il faut bien reconnaître que ce statut comportemental qui a son éthique propre, qui sera le vôtre prochainement et pour toujours, grâce aux actes rituels réalisés, grâce à l'énergie retrouvée, grâce à l'acte sacrificiel exécuté, si vous voulez me suivre et m'écouter, bien sûr, est considéré aujourd'hui comme la manifestation extérieure d'une force de caractère et non comme l'effet d'une mauvaise éducation. Considérez-le donc, pour en finir, comme le triomphe définitif, tant attendu de la personnalité vraie, de la raison pratique, sur l'indolence morale et son horrible principe de passivité que nos sens sont si facilement capables de développer au détriment de tout esprit d'efficacité. Et si je vous préconise ce statut avec insistance, c'est qu'endossé dans de bonnes conditions, avec art, il permet incontestablement une réussite rapide et permanente.

D'ailleurs, je ne suis pas sûr que cette sorte de religion moderne ne soit un jour professée comme on professe la philosophie ou la théologie, et de ce fait tout « inconduit » rencontré doit devenir dès maintenant, pour vous, non un être de mépris à considérer d'un air horrifié (ne soyez pas toujours choqué par tout, disons-le tranquillement, puisqu'il est entendu aujourd'hui que la vérité ne peut plus être que cynique), mais un dangereux concurrent à éliminer rapidement. Ne soyez pas choqué, hein ? Vous savez, je suis nourri tout comme vous de valeurs humaines traditionnelles ; mais celui qui feint de croire que le réel n'existe pas s'y brise. Ce n'est pas dans la naïveté que votre conscience gagnera contre le souffle de E., car E. n'est ni un fantôme ni un rêve, mais une donnée objective aussi réelle qu'un taureau dans une arène pour un matador.

« ...c'est un peu que si on admettait parmi les préceptes moraux qu'il faut chercher le bien et fuir le mal et qu'ainsi on serait assuré de suivre le droit chemin. Mais on me demande les marques auxquelles reconnaître le bien et le mal. »

Leibniz.

Oh ! mais vous frissonnez ? Je sais ce que vous ressentez. Pardonnez-moi de ricaner, mais je crois que c'est le souffle de E., dont je parlais plus haut, qui s'épaissit sur votre nuque.

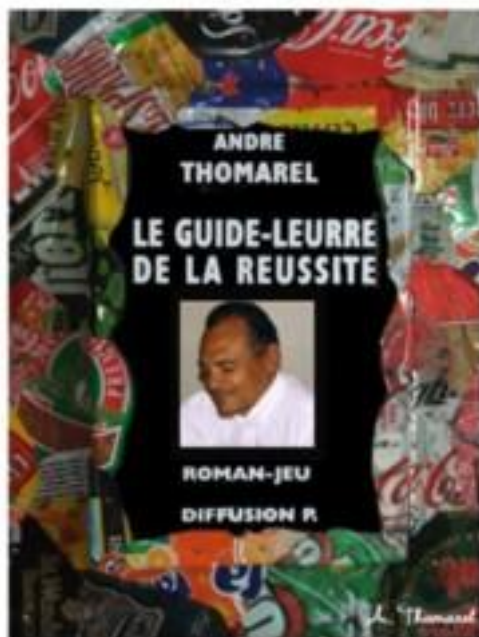
Ah ! vous me faites rire avec votre triste tête. On dirait que vous avez mis sur votre visage le masque si amer, de Rousseau. Je vous distingue mal, mes yeux faiblissent et vous détournez si souvent la tête, à moins que ce ne soit le masque que vous supposez plein d'inquiétude, de celui dont j'aurais voulu l'amitié, que vous imaginez, à juste titre, si souvent désespéré, si souvent angoissé par son destin d'écrivain, dont j'entends le pas furtif et pressé dans l'escalier de l'hôtel situé au numéro 7, rue du Faubourg-Montmartre, Paris IX^e arrondissement, où il occupe une chambre dans laquelle il meurt tout seul, à vingt-deux ans, le jeudi vingt-quatre novembre 1870, à deux heures du matin — le masque de Lautréamont, notre bien-aimé poète, mais dans ce cas n'oubliez pas — puisque vous aimez tant le lire — de mettre demain sur votre propre visage l'autre empreinte défiante et fulminante de sa jeune âme si secrète et si volontaire ; ou celui de l'homme qui n'a jamais trouvé sa place dans le monde, celui de Franz Kafka aux traits empreints d'une rêverie triste et distante, l'air si absorbé par son monde de solitude : dans ce cas, craignez une fin sans révolte, sans honneur et sans gloire dans la poubelle, en compagnie de ce lamentable Grégoire Samsa, réduit vous aussi à l'état d'immonde vermine, de gros cancrelat convexe, répugnant et grotesque.

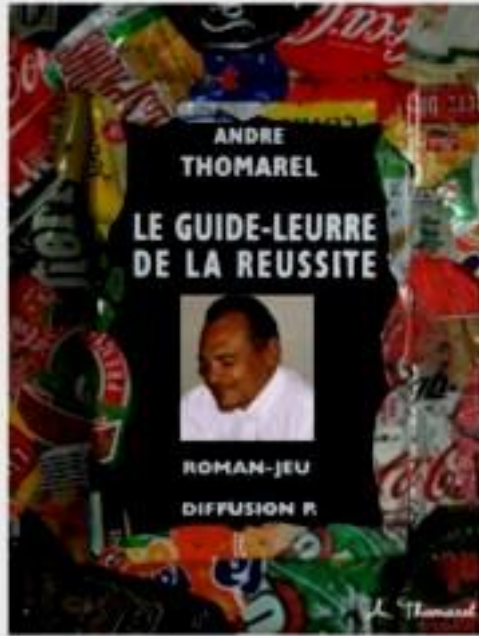
Triste ! triste ! Je préférerais que vous mettiez le masque de l'humour, de l'ironie, de la satire, celui de Jonathan Swift et de son formidable optimisme, par exemple. Nous en reparlerons. Vous voyez, encore de bonnes raisons pour bouger, pour ne pas rester ici enfermé dans ce théâtre cauchemardesque de l'ordre et de

la normalité, du vide et des préoccupations objectives. Il est temps maintenant de vous armer d'un autre regard, plus affirmé, plus autonome, pour investir votre rêve et l'inverser par-delà votre inquiétude, pour juguler vos craintes foncières, vos terreurs intérieures, et rompre votre ancienne croyance, pour sortir de vos cercles de l'enfer — car l'exil en E., mon cher être, confine au désespoir. Vous savez, la véritable condition du HÉROS est ce qu'il y a de plus distinct de l'état de songe... et lorsque E. plus déterminée que jamais *glisse*⁴ sans appuyer autour de nous, on doit être aux aguets et éveillé. Il est donc inutile de rester derrière cette table, dans cette salle de réunions, à rêver niaisement d'un monde qui n'existe plus.

Lecteur : vous avez maintenant compris la théorie développée dans ce guide qui se veut essentiellement visuel, gestuel et vocal comme un multijeu vidéo. SI VOUS ÊTES PRESSÉ DE RÉUSSIR EN SIX MOIS SANS RIEN PROUVER, RENDEZ-VOUS A LA PAGE 25 POUR RÉVISER OU A LA PAGE 117 POUR CONTINUER VOTRE LECTURE. Mais si vous voulez en savoir encore plus sur la vie morale et émotionnelle de notre héros social, reprenez votre lecture à la page 97, car il se pourrait que son rêve, suivi de son aveu, vous intéressent ou vous interrogent. Allez savoir !

Paris 1996 — private cruise in *The Samoa*
with Nicole — LA HAVANE, janvier 1999.





LE GUIDE-LEURRE DE LA RÉUSSITE INTERVIEW

Pourquoi dites-vous que votre livre est un roman ? A première vue, on le prendrait plutôt pour un livre de conseils très particuliers ?

AT. — Je dis roman parce que nous avons deux personnages dans le livre. Le guide, qui est le personnage secondaire ; et le héros qui est le personnage principal, le protagoniste. Le guide donne ses conseils au personnage principal : un être social en perdition, un électron en chute libre, face à E., à son entreprise, face à la mondialisation qui l'effraie. Le guide, à sa manière, lui donne des clés pour être plus fort, plus déterminé, plus lucide, plus pragmatique — pour le désaliéner de sa morale obsolète face à E. Le guide, ce n'est pas l'auteur qui parle. Nous avons à faire à deux personnages fictifs avec leur sensibilité propre. Le guide qui, avec sa violence sa méchanceté, sa lucidité, son cynisme, veut modifier par ses instructions l'essence profonde du héros, la personnalité morale de cet être social qu'il juge trop passif, trop attentiste, trop apeuré par tout... Il tente, en fait, de le faire échapper à la tentation du désespoir qui le guette. C'est le sens profond du livre. En fait les conseils sont une hypothèse d'action, une manière de voir les choses, c'est un regard porté sur la société actuelle, une observation lucide porteuse de construction morale. D'ailleurs les conseils sont donnés à la façon équivoque qui appartient en propre au roman et de plus, l'auteur traque tout particulièrement l'affectivité du personnage principal, sa problématique d'homme : son inquiétude, son désarroi, son désespoir face à E., aux autres, à la mondialisation. Nous sommes dans les détours et les labyrinthes d'une âme qui se cherche. Nous sommes dans une fiction.

Pourquoi « Guide-leurre », pourquoi « leurre » ?

AT. — Parce que les conseils sont plutôt cyniques quoiqu'ils puissent relever aussi de la dérision, de l'absurde, de l'ironie, du burlesque, du grotesque, et de l'innocence. Alors l'auteur intervient ; il enfonce le clou : mais attention ! il ne faut pas prendre tout ceci au pied de la lettre ; nous sommes dans le cadre d'un roman, d'une fiction, tout ceci n'est qu'un « leurre » comme tout ce qui peut-être dit dans un roman... car, en vérité, on ne peut pas réussir, dit l'auteur, avec le cynisme, le mensonge, la tromperie : on ne réussit dans la société que dans la morale, la droiture, la vertu, l'honnêteté, la vérité, etc., si vous voyez ce que je veux dire. Je suis très moral en fait.

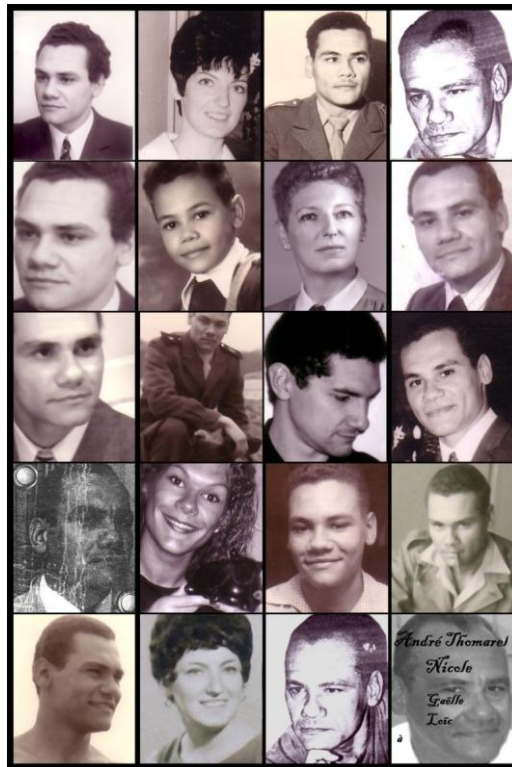
Les sous-titres des conseils sont inquiétants, non ? Marteau de guerre, Flèche perceuse...

AT. — Les conseils sont donnés également sous forme de morales, de maximes, d'observations, de paraboles allégoriques, de schémas, d'exhortations, de symboles, de pensées et de citations d'autres auteurs.

La pensée du guide est une pensée armée. Ses conseils et instructions sont des armes virtuelles à saisir : coup de poing, coup de massue, flèche de guerre, arme à pointe, etc., pour secouer, convaincre, faire réfléchir le personnage principal, le héros, l'être social. Le lecteur prend ce qu'il veut : à lui sa réaction émotionnelle.

Pourquoi roman-jeu ?

AT. — Parce qu'il y a des jeux mentaux, réflexifs, à effectuer par le lecteur tout au long du livre pour l'impliquer dans sa lecture. Il est à noter qu'ils pourront donner lieu un jour à un GRAND JEU-CONCOURS couronné de nombreux prix. Restons en contact.



Échiquier identitaire - André Thomarel - 2008

BIBLIOGRAPHIE

Page 5 : (1) *Essais*, p. 1309, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Prologue : (1) Rabelais. (2) Montaigne. (3) Charles Péguy. (4) Shakespeare.

Chapitre 1 : (1) La Boétie. (2) J-P. Chevènement. (3) Jonathan Swift, *Instructions aux domestiques*. (4) Avec l'aide (A/a) de *l'Imitation de Jésus-Christ*. (5) Michel Tournier. (6) Saint-Just. (7) Vauvenargues, *Conseil à un jeune homme*. (8) Correspondance de la marquise du Deffand, parlant de la duchesse d'Aiguillon, Plon. (9) *Confédération française démocratique du travail*. (10) *Richard III*. (11) Cité par André Marissel dans *Beckett*, Éditions Universitaires, 1963. (12) *Potlatch (1954-1957)*, Gallimard, folio, p. 56, 1996. (13) A/a de Confucius. (14) Lettre de Laclos à Madame Riccoboni. (15) *Vienne et la Modernité*, PUF. (16) André Lhote cité par Y. Duplessis, p.72, *Le Surréalisme*, PUF, 1964.

Chapitre 2 : (1) *Une saison en enfer*. (2) A/a de La Bruyère, *Les Caractères*, [...le prince...]. (3) *Les Fleurs du Mal*. (4) Le pape Grégoire. (5) *Imitation de Jésus-Christ*. (6) *IVRY ma ville*, France, mars 96. (7) *Électre*. (8) *Journal*, 1913. (9) *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, Gallimard. (10) *Les Chants de Maldoror*. (11) *Les Fleurs du Mal*. (12) *Les Misérables*, livre VII, 3^e partie (chapitre I). (13) Anonyme, cité par Stephen King, *Écriture*, Albin Michel, 2001.

Chapitre 3 : (1) *Lucien Leuwen*. (2) Hommage à Hubert Selby, auteur du livre cité, Albin Michel, 1971. (3) *La peau de chagrin*. (4) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, chapitre XXXIV, [beauté], [...], [l'adulation]. (5) Fayard, 1996. (6) *Le livre des amis*, Maren Sell, Paris, 1990. (7) Voir chapitre 1/11. (8) *La ballade de la geôle de Reading*.

Chapitre 4 : (1) *Journal*. (2) *Les passions de l'âme*. (3) *L'Être et le Néant*, Gallimard, coll. Tel, p. 336. (4) Shakespeare. (5) Hommage à Charles Nodier, auteur de l'œuvre citée, Garnier. (6) *Courrier international*, n°135, 1993, Hideki Shindo — Nikkei Ryutsu Shimbun (Tokyo). (7) *Les rêveries du promeneur solitaire*, (*Mon portrait*). (8) Michel Surya, *Georges Bataille, La mort à l'œuvre*, Librairie Séguier, Garamont, Paris, 1978. (9) *Réflexions sur la Poésie*, Gallimard, folio/essais, 1993. (10) Léon Bloy, *Le mendiant ingrat*. (11) *Variété II*, sur Stendhal, Gallimard. (12) *Le Roi Lear*. (13) *Le théâtre et son double*, Gallimard, 1964. (14) Cité par Didier van Cauwelaert, *Corps étranger*, Albin Michel, 1998. (15) *L'Essence du christianisme*.

Chapitre 5 : (1) *Fondements de la morale*, Flammarion.

Chapitre 6 : (1) Swift. (2) Vigny. (3) *Poésies*, (*Voyelles*). (4) Aristote, *Poétique*, XI, trad. M. Magnien, Librairie Générale Française, 1990. (5) Dostoïevski, *Discours sur Pouchkine*. (6) *Énéide*, LXII.

Épilogue et Passage isolé : (1) Écrivain d'expression allemande, prix Nobel de littérature 1981, Albin Michel. (2) voir 2/1. (3) Dominique Albrespy : conversations, 1997. (4) J.-P. Sartre, voir 4/3, p. 664.

Et, pour leurs conseils ou leurs encouragements, mes remerciements à : () Nicole et Gaëlle Thomarel. () Tout spécialement Loïc Thomarel qui m'a consacré beaucoup de temps. () C. et A. Bennani qui ont joué le jeu. () Nadège Picard () M. Dif. () D. Garcin. () J. Le Folcalvez. () A. Déchira. () L'OMJ d'Ivry-sur-Seine. () N. Abdelmohcine. () Françoise et Louis Cassin. () F. et A. Sufrin. () Guy Cabord Masson. () Le collectif Spero. () N. Smith. () R. Mocine. () A. Lorca. () L. E. Caval. () M. Do. () J. Kanô. () J.M.S. STUDIO et son équipe.

REPRODUIT ET ACHEVE D'IMPRIMER
PAR EVIDENCE AU PLESSIS-TREVISE
EN DECEMBRE 2008 - N° D'IMPRIMEUR : 2891

IMPRIME EN FRANCE